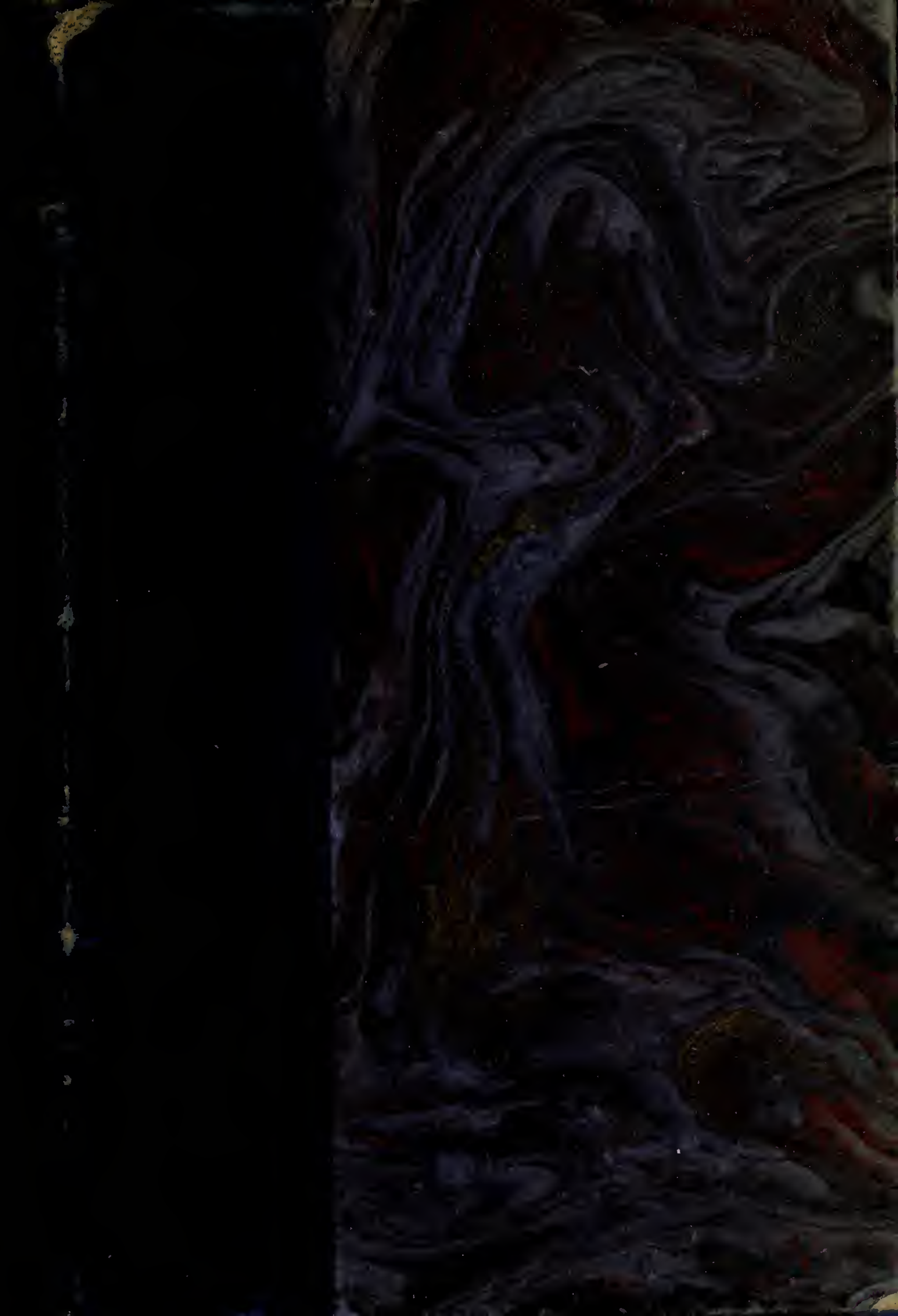
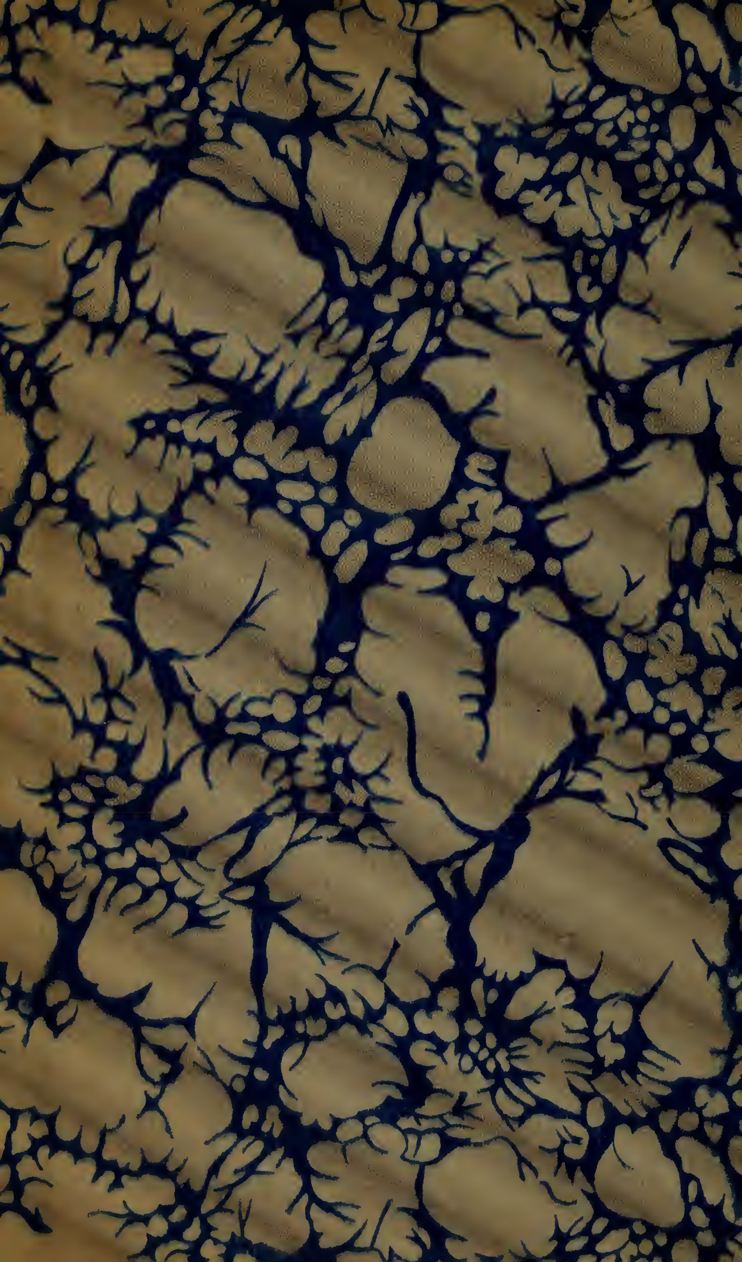






LA VIE
D'UN ARTISTE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

HISTOIRE

Histoire de la Commune, un vol. in-12. .	3	»»
Récits sur l'Histoire de Lorraine, un vol. in-8, orné de deux portraits.	»	»»
Mémoire de l'Élection de l'Empereur Charles VII, un vol. petit in-8.	7	»»
Voyage de Laponie, de Regnard, avec préface et notes, un vol. in-12.	4	»»
Voyage aux Pays révolutionnaires, un vol. in-12.	2	»»
Les Discours du Trône de 1814 à 1870 avec une préface, un vol. in-12.	2	»»
Les Boutiques d'Esprit, journaux et librairies, un vol. in-12.	3	50
Les Cafés artistiques et littéraires de Paris, un vol. in-12.	4	»»

ROMANS

La Sirène de l'Argonne, un vol. in-12.	3	»»
Le Roman d'un Gentilhomme, un vol. in-12.	3	»»
Mademoiselle de Merville, un vol. in-12.	3	»»
Le Roman d'un Parvenu, un vol. in-12.	3	»»
L'Odyssée d'une Comédienne, un vol. in-12.	3	50



Paris. — Imp. de l'Étoile, Boudet, directeur, rue Cassette, 1.

AUGUSTE LEPAGE

LA VIE

D'UN

ARTISTE

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

—

1882

LA
VIE D'UN ARTISTE

I

A NOGENT-SUR-MARNE

En 1861, Paris était en pleine transformation. Des quartiers entiers de la vieille cité s'écroulaient et les maisons antiques et lézardées étaient remplacées par des immeubles splendides. Des voies larges et aérées traversaient dans tous les sens cette ville nouvelle qui sortait de terre, grâce à M. Haussmann. Les environs n'étaient pas oubliés dans ces travaux d'embellissement. A l'ouest, le bois de Boulogne replanté devenait le rendez-vous des promeneurs élégants; à l'est, le bois de Vincennes avec ses belles allées nouvellement

tracées, ses lacs, ses rivières, était fréquenté par les habitants des populeux quartiers du faubourg Saint-Antoine, de Charonne, qui s'y rendaient le dimanche en famille.

Le chemin de fer qui part de la Bastille et étend sa majestueuse ligne d'arcades en bordures sur la rue de Lyon venait d'être terminé. Aussi chacun voulait se servir de cette voie pour se rendre à Saint-Mandé, à Vincennes ou à Nogent. Ces localités étaient quelquefois littéralement envahies par de nombreux citadins, appartenant à toutes les classes de la société. Aussi l'intéressante corporation des restaurateurs, des limonadiers et des marchands de vin, rendait-elle de sincères hommages à ceux qui avaient eu l'idée de mettre à exécution tous les travaux qui devenaient une des causes de leur fortune.

Dans les derniers jours du mois de juin 1862, quelques jeunes gens étaient réunis dans un café de Nogent-sur-Marne, fumant, buvant et causant. Ils portaient le costume de canotier, casquette et vareuse de couleurs différentes, bottes montant jusqu'au genou.

— Sapristi! s'écria l'un des fumeurs, est-ce que Gustave va nous faire poser longtemps? On est exact ou on ne l'est pas.

— Eh bien, il ne l'est pas, dit un ami, ce n'est point pardonnable.

— Tu as raison, Georges, et ces dames qui nous attendent au bord de la Marne?

— Elles s'impatientent.

— Je connais Cœlina, reprit Georges, elle va me faire une scène.

— Tu t'excuseras.

— Ah, par exemple! est-ce qu'elle m'écoutera, surtout si la faim s'en mêle?

— Pauvres filles, ce qu'elles doivent souffrir!

— Surtout ce qu'elles doivent boire!

— Et manger?

— Et nous adresser de sottises?

Le sifflet du chemin de fer se fit entendre, un canotier se précipita sur la chaussée, courut vers la gare et se plaça à la sortie, lorgnant les femmes, regardant si elles avaient la main fine, le pied petit, la jambe bien faite. Il était en train de se livrer sérieusement à

ses observations, lorsqu'une main assez lourde se posa sur son épaule et l'arracha à la contemplation de chevilles délicieuses. Il leva la tête et reconnut Gustave.

— Ah! s'écria-t-il, je suis ici à t'attendre depuis un temps infini.

— Tu parais ne pas trop t'impatienter?

— Heu! j'observe.

— En effet.

— Les autres sont là qui jurent.

— Contre qui?

— Contre toi.

— Pour quelle raison?

— Parce que tu es en retard.

— J'ai manqué le train.

— Je m'en doute. Tu n'es jamais prêt.

— Oh ce n'est pas moi, c'est Clara qui n'en finit pas, dit Gustave en montrant à son ami une petite femme blonde attachée à son bras. Puis s'arrêtant gravement au milieu de la place :

— Monsieur Arthur Moreau ; Mademoiselle Clara, dit-il en les présentant l'un à l'autre.

M. Arthur posa une main sur son cœur,

prit sa casquette de l'autre et s'inclina profondément. Quant à Mlle Clara, elle se contenta de faire une révérence plus ou moins bien réussie, puis, prenant le bras de M. Gustave, elle dit à son ami de marcher devant. Arthur, flatté de cette marque de confiance se dirigea vers l'auberge. Le retardataire fut reçu par une bordée d'injures. Il voulut parler, on refusa de l'entendre. Clara, sachant bien qu'il l'accuserait du retard, cause de cette avalanche de reproches, criait plus fort que les autres.

Gustave laissa passer l'orage. Enfin on se mit en route, le petite troupe suivit la grande route de Nogent, la chaussée de Petit-Bry, et arriva sur le bord de la Marne. Les habitants de la contrée, habitués aux fantaisies des canotiers, et surtout des canotières, ont fini par ne plus faire attention aux gestes plus ou moins vifs, aux cris perçants poussés par ces dernières. Du reste, ces caravanes de jeunes gens mangent, boivent et ne discutent point sur les prix.

Quelquefois, des commis appartenant à une maison de nouveauté de troisième ordre se

risquent dans ces parages. Ils font les difficiles sur la qualité des vins. La viande est trop ordinaire et les poissons pas assez frais. Mais lorsqu'il s'agit de régler, ces viveurs d'occasion, si ardents, paient avec peine chacun leur écot, rentrent dans Paris en chantant, le chapeau sur l'oreille, regardant les femmes d'un air qui a la prétention d'être hardi et qui n'est que grossier. Ces clients sont assez peu estimés et on leur sert les restes des autres.

Dans cette partie de la vallée de la Marne, voisine de l'île de Beauté, sont beaucoup de petites maisons de campagne charmantes. Les architectes ont, suivant la fantaisie des propriétaires, élevé des castels microscopiques, avec tours ornées de meurtrières et de machicoulis; des temples grecs entourés de colonnes dont le fût est en bois, le piédestal en brique et le chapiteau en plâtre, mais tout cela peint et imitant à ne pas s'y méprendre la pierre ou le marbre. Il y a des façades en briques, des toits aigus couverts en ardoise, des terrasses surchargés de caisses de fleurs, des balcons en fonte ouvragée.

Les Le Nôtre des jardins qui entourent ces immeubles ont planté des arbres, taillé des massifs, tracé des allées sinueuses, creusé des bassins dans des espaces excessivement restreints où nagent de malheureux poissons. Les allées qui traversent les propriétés sont bordées de fleurs, de buis, de fraisiers, de pommiers ou de poiriers formant des pyramides, des boules, des croix, des losanges.

Les artistes ont à l'île de Beauté leur maison où ils viennent se délasser des fatigues du théâtre. Ils voient là un vrai soleil, une verdure qui n'a rien de faux, un ciel naturel, et entendent, les jours d'orage, un tonnerre qui n'est point en tôle.

Dans ce coin de terre, l'amoureux du moyen âge peut en évoquant ses souvenirs se rappeler ceux qui l'ont habité, qui s'y sont amusés ou y ont souffert. Tel était le cas de Joannis, l'un des jeunes gens qui attendaient l'arrivée de Gustave.

Partout où il allait en partie de plaisir, Joannis laissait les autres s'occuper de tous les détails matériels, s'inquiétait de l'histoire

du pays au point de vue archéologique et visitait les restes des anciens édifices. A Beauté il songeait à Agnès Sorel.

Du château féodal construit par Charles V il ne reste plus rien. Toutes les pierres ont disparu, peut-être sont-elles transformées en moëllons qui ont servi à bâtir les maisons des villages environnants. La célèbre favorite de Charles VII a vécu dans ce manoir, s'est promenée sur les bords de la Marne, dans le bois de Vincennes, entourée de ces chevaliers qui sous la conduite de Jeanne d'Arc avaient battu les Anglais et ramené à Paris le *roi de Bourges*.

Les soirs d'été, sous le ciel bleu piqueté d'innombrables étoiles, à la molle clarté de la lune, dont les rayons s'arrêtaient sur les masses sombres des bois, et faisaient briller comme de l'argent en fusion les eaux de la rivière, des barques se promenaient doucement, chargées de femmes charmantes et d'hommes jeunes qui avaient remplacé la cuirasse d'acier par l'habit de velours, faisaient l'amour au lieu de se battre, devisaient tout

bas avec leurs compagnes au lieu de jeter leurs cris de guerre. On s'était tant battu qu'il fallait se reposer un peu en attendant de nouvelles guerres.

Un jour le roi Charles VII mourut, le dauphin monta sur le trône et la dame de Beauté quitta Nogent pour Loches, les rives de la Marne pour celles de l'Indre. C'était toujours un château-fort qu'elle allait habiter, mais à Beauté elle était souveraine, à Loches elle devint prisonnière. Sa mort fut, dit-on, le résultat du poison. Son corps, transporté à la collégiale, y resta jusqu'à la révolution, mais des bandits ouvrirent son tombeau, le détruisirent, anéantissant en quelques heures ce qui restait de celle qui avait poussé Charles VII à reconquérir son royaume.

La majeure partie des habitants de Bry et de Nogent ne s'occupe pas de tous ces détails historiques. Elle ne connaît peut-être même pas de nom la dame de Beauté ; du reste, cela l'inquiète peu. Mais si toute trace du passé a disparu, il est au moins resté la rivière qui décrit toujours ses courbes gra-

cieuses, le soleil brillant, les prairies vertes, les ombres épaisses. Comme autrefois, la population urbaine recherche cette campagne riche et belle qui lui fait oublier durant quelques heures les lourds travaux de la semaine.

A quelque distance de Nogent, c'est la Varenne, dont le parc a été morcelé en petites propriétés, où viennent se délasser les bourgeois parisiens et les ouvriers rangés qui ont, à force d'économies accumulées, acheté une maisonnette entourée d'un lopin de terre, où poussent, grâce à des soins continus, des fleurs, des arbres maigres et des légumes. Un château, qui existe encore, a été construit et habité par Marie de Médicis. La fille des banquiers florentins, devenue souveraine de la France, y résidait souvent, mais la Marne n'était pas l'Arno, et le soleil du Nord de la France n'avait pas pour elle la chaleur intense de celui qui réchauffe les belles campagnes de l'Etrurie.

Joannis en se rappelant ces souvenirs historiques y trouvait un plaisir très grand, et

quand les autres riaient autour de lui, il considérait une pierre sculptée avec une attention presque religieuse. Aussi ses amis l'avaient-ils surnommé le rêveur.

Mais le type le plus bizarre de cette société de jeunes gens était un bonhomme âgé d'une trentaine d'années, gros, court, la tête ronde percée de deux trous au fond desquels brillaient deux prunelles noires d'une mobilité extrême, les joues couvertes d'une barbe épaisse coupée ras, le nez un peu épaté, les lèvres épaisses : il se nommait Guernier, était employé au ministère de l'agriculture. Ignorant et vaniteux, Guernier causait de tout et avait la prétention de donner des leçons à tout le monde; ses airs cassants lui avaient attiré beaucoup de mots durs qu'il n'avait point relevés et quelques gifles qu'il avait cru prudent de ne pas rendre Ne connaissant le courage que par ouï dire, l'employé manquait absolument de la prudence la plus élémentaire et disait des bêtises jusqu'au moment où un auditeur peu patient lui ordonnait de se taire. Affichant des opinions légitimistes, Guernier

portait toujours dans sa poche un numéro de la *Gazette de France*, mais jamais il n'avait lu une ligne de ce journal qu'il mettait si bien en évidence. De plus il faisait courir le bruit qu'il appartenait à une famille noble et se faisait adresser au ministère des lettres sur l'enveloppe desquelles on pouvait lire le nom de M. Guernier des Savières. Quelquefois le premier de ces noms était remplacé par la première lettre. Les collègues du bureaucrate se moquaient de lui et prétendaient que les lettres qu'il recevait étaient mises à la poste par lui; mais pour les garçons de bureau, il était bien monsieur des Savières.

II

PARTIE DE PLAISIR

Ces digressions pourraient nous mener fort loin, revenons à nos canotiers. Ainsi que l'avait prévu Georges, Mlle Cœlina poussa des cris d'écorché lorsqu'elle les aperçut arrivant sans trop se presser.

Elle sortit de l'auberge où elle attendait en compagnie de deux de ses amies, croisa les bras et se mit à invectiver M. Georges qui se cacha derrière ses amis, regarda le ciel, siffIota un air d'opéra-bouffe et tâcha de garder son calme. Mais cela ne faisait pas l'affaire de

Cœlina, qui voulait à toute force qu'on lui répondît.

Elle avait l'estomac dans les talons, mourait de faim depuis deux heures, et tout cela parce qu'un de ces messieurs s'était trouvé en retard.

— Ce monsieur, c'est moi, dit Gustave en s'approchant.

— Alors, vous êtes mal élevé.

— Que peut me faire votre opinion sur mon compte ?

— On ne fait point attendre les dames.

— Bah !

— Tâchez donc d'être poli.

— Je ne vous dis rien.

— C'est encore trop.

La jeune fille paraissait décidée à ne pas s'arrêter. La conversation devenait peu amusante pour tout le monde, et chacun se regardait, lorsque Arthur Moreau, ayant ramassé une énorme pomme de terre, la pela, la découpa par tranches et la présenta à Cœlina.

— Si vous avez faim ? dit-il en s'inclinant.

Tout le monde partit d'un éclat de rire. Mais elle se considéra comme insultée, appliqua sur la joue du trop facétieux Arthur un soufflet qui s'entendit à plusieurs mètres à la ronde et sortit en traitant la société de ramassis d'imbéciles. Droite et raide, dans sa démarche, elle ne se retourna pas, mais elle espérait intérieurement que Georges chercherait à la retenir.

Il n'en fut rien. Ce calcul habile fut déjoué, aucun pas ne résonna sur le chemin, aucun cri ne se fit entendre, et Mlle Cœlina disparut au tournant d'un sentier sans que personne se fût dérangé pour essayer de la faire revenir sur ce qu'elle appelait sa détermination. Son départ, du reste, n'avait produit qu'un sentiment de joie.

Georges surtout était enchanté. Il voulait à toute force rendre à Arthur le soufflet que lui avait donné la trop vive jeune fille. Il dansait, embrassait les dames et serrait simplement la main aux hommes.

On se mit à table, on causa de l'incident, mais il fut bientôt impossible d'entendre une

parole au milieu du bruit des assiettes et des verres, des éclats de rires et des interruptions saugrenues.

Cœlina ne tarda pas à regretter son escapade. Elle se promena un instant, puis, fatiguée, s'assit sur l'herbe, au pied d'un arbre, et réfléchit sur la dureté des hommes et surtout des femmes. Car, si ses amies avaient parlé en sa faveur, nul doute qu'on ne l'eût rappelée. Mais elles avaient peut-être ri, et en ce moment elles faisaient sans doute des plaisanteries d'un goût douteux sur la dispute et le brusque départ qui l'avait suivie.

Sa colère s'était calmée, et, la faim étant revenue, son estomac criait d'une façon lamentable, lui reprochant un moment de vivacité qui avait eu un si triste résultat. Elle consulta son porte-monnaie, mais, hélas ! ce meuble ne renfermait que deux petits sous, un centime et un morceau de papier vert qui avait tout l'air d'une reconnaissance du Mont-de Piété. Dans Paris, ce chiffon aurait pu avoir encore une certaine valeur, mais à

Nogent-sur-Marne, il ne fallait pas songer à emprunter sur cette garantie.

Après avoir accusé les autres, la jeune fille finit par s'avouer qu'elle avait bien aussi quelques torts de son côté. Une fois cette concession faite à son amour-propre, elle alla jusqu'au bout. Pourquoi ne retournerait-elle point au restaurant ? On rirait un peu, mais elle déjeunerait. Il lui semblait voir des biftecks entourées de pommes de terre soufflées sentir l'odeur de la matelotte d'anguille. Elle voyait déboucher les bouteilles, le vin emplir les verres. et son estomac réclamait toujours, ses tempes battaient, elle songeait au tubercule cru qui avait été une des causes de sa fugue.

— Si seulement cette pomme de terre était cuite ! murmurait-elle.

Il fallait pourtant sortir d'une situation aussi grave. Une fois sa résolution prise, Cœlina se leva et se dirigea vers la maison où se trouvaient ses amis. Elle fit quelques pas et se rassit, elle avait peur des plaisanteries, mais la faim fit taire l'orgueil.

Georges s'était mis à une fenêtre du premier

étage pour voir si, une fois la colère calmée, la jeune fille retournerait sur ses pas. Il y eut des paris d'engagés, et quand de son observatoire Georges aperçut les plumes d'un chapeau de femme, il poussa un cri de triomphe, — car il avait parié pour le retour, — et descendit rapidement l'escalier. Quand la fugitive entra, ce fut un concert abominable de chants, de rires, il y eut même des imitations fort heureuses du cri des différents animaux.

Cœlina laissa passer l'orage, déposa son ombrelle dans un coin, enleva son chapeau, retira le mantelet en imitation de dentelle qui lui couvrait les épaules et se mit à table. On but à sa santé ; après le café Arthur monta sur la table et fit un discours fort long et très-ennuyeux sur le mérite des femmes. Il faut dire qu'il avait un peu bu, et le vin le changeait en orateur prolixe. Pour s'accompagner plus facilement du geste il avait retiré son paletot.

— Quelle société ! dit mademoiselle Clara à Gustave.

— Mais c'est très-gai, chère amie, on s'amuse beaucoup ici.

— Vous n'êtes point difficile.

— C'est toi qui es ridicule.

— Dites-moi des sottises à présent.

— Quoi ! s'écria Georges, une nouvelle dispute. Est-ce que Clara aurait la digestion laborieuse ? Je suis interne à la Maternité ; si vous souffrez, je puis, je dois vous guérir, dit-il en se tournant vers la jeune femme. Parlez, où souffrez-vous ?

— Cela ne vous regarde pas.

— Mauvaise réponse, dénotant que le pylore est attaqué ; nous sommes menacés d'un cancer à l'estomac. Il faut se soigner, ou sinon...

— Qu'arrivera-t-il ? demanda Arthur, toujours debout au milieu des verres et des bouteilles.

— La mort. Une mort lente, cruelle, qui vous emporte après de longs mois de souffrances atroces.

— Taisez-vous, vous me faites peur ! cria Clara.

— A la bonne heure, le danger vous rend raisonnable. Surtout pas d'émotions trop vives.

On allait quitter l'établissement : les femmes mettaient un peu d'harmonie dans leur toilette, les hommes prenaient leurs paletots et se préparaient à sortir en bras de chemise, lorsque la porte du salon s'ouvrit brusquement, et livra passage à un individu qui ressemblait à un échassier, monté sur des jambes d'une longueur démesurée et minces comme des manches à balai, la tête recouverte d'une forêt de cheveux noirs et frisés, dissimulés en partie par un chapeau à haute forme, écrasé, graisseux, chauve, le torse enveloppé d'une redingote râpée, luisante, beaucoup trop courte, avec des manches d'où s'échappaient des mains longues aux doigts noueux ; le pantalon, d'une couleur indéfinissable, usé au fond et aux genoux, descendait à peine à la cheville et laissait à découvert une paire de pieds dont l'un était chaussé d'une bottine superbe et l'autre disparaissait dans une botte éculée, ouverte à son extrémité, où elle livrait

passage à un orteil que n'avait jamais caché une chaussette. Ce ne fut qu'un cri d'horreur du côté des femmes lorsqu'elles virent ce lamentable personnage ; les hommes, au contraire, éclatèrent de rire et lui tendirent la main.

— Raoul à Nogent ! il y a donc quelque passion sous cloche ?

— Non, Arthur, non, mes amis, il n'y a pas d'amour, pas de frais minois en cause. Je suis venu pour respirer l'air pur, voir la lumière du soleil, entendre chanter les oiseaux et faire des vers.

— Quoi ! monsieur est poëte ? dit Clara.

— Oui, madame, et, soit dit sans vanité, j'ai fait des choses fort belles.

— Vous nous les direz, j'adore la poésie.

— C'est une preuve de goût. Je vais réciter, si vous le permettez, ma dernière pièce. Prenant une position inspirée, celui qu'on appelait Raoul commença :

Quand du ciel étoilé les ombres fugitives...

— Oh non ! s'écria Georges, assez comme

cela, l'alexandrin me donne des attaques de nerfs.

— C'est que tu es trop prosaïque, mon ami, dit le poëte.

— Cela m'est égal, mais laisse-nous tranquille avec tes vers. As-tu faim ou soif? Mange et bois, mais parle en prose.

— Toujours terre-à-terre, ce Georges! Cependant, puisque tu m'y forces, je goûterai à ce reste de chateaubriand, que j'arroserai d'un demi-verre de vin.

— Parfaitement. Voici Madame, lui montrant Cœlina, qui n'a point encore déjeuné et qui se fera un plaisir de te tenir compagnie.

— Tout le plaisir sera pour moi.

Le poëte s'assit, la jeune femme prit place en face de lui, et tous les deux se mirent à manger. Chateaubriand, poulet, salade, vins, café, liqueurs, furent absorbés en une demi-heure, et Raoul, en se levant, était rouge comme un homard cuit. Cœlina avait admiré sa façon d'avaler les victuailles, tout en mangeant elle-même, et se disait que pour un poëte il aimait assez les plaisirs de la table.

— Je suis homme d'ordre, dit-il à sa compagne, et n'aime point le gaspillage. Puis, ramassant quelques pommes soufflées, des restes de viande, du pain, il introduisit le tout pêle-mêle dans la poche de côté de sa redingote. Il fit de même pour le vin, transvasa dans une bouteille le bordeaux le champagne, le cognac, et la serra soigneusement dans un autre compartiment. Cœlina étonnée le regardait accomplir son opération.

— Si vous emportiez la table, la nappe et les couverts? lui dit-elle.

— Non, belle dame, ces choses ne m'appartiennent pas; quant à ce qui se mange et se boit, c'est différent, nous l'avons payé, c'est notre bien.

— Comment, vous l'avez payé?

— Moi ou mes amis, peu importe. J'offrirai à déjeûner un autre jour.

Les autres s'impatientaient et attendaient dehors que les deux mangeurs eussent terminé leur repas. Quand ils sortirent, Arthur, voyant la figure cramoisie du poëte, lui demanda s'il était content.

— Il me faut peu de chose, et la seule vue des mets me satisfait presque.

— Allons, avoue que tu es heureux.

— Heureux de quoi ?

— De ton repas.

— Le seul plaisir que j'aie éprouvé a été d'être en compagnie de Madame. Quant au reste, tu connais mon appétit.

— C'est parce que je le connais que je te fais cette demande.

— Causons d'autres choses et allons nous promener. Charmante dame, dit-il à Clara, voulez-vous m'accepter pour cavalier?

Le jeune fille recula avec terreur, mais tout le monde insista pour qu'elle prit le bras qui lui était offert. Arrivés sur la rive de la Marne les jeunes gens montèrent en canot. Raoul, qui craignait de faire craquer ses vêtements, ne rama pas et parla de ses œuvres. A six heures du soir, on se demanda si l'on rentrerait dîner à Paris; à la majorité des voix, il fut décidé que l'auberge où avait eu lieu le déjeûner aurait encore l'honneur d'héberger la société. Raoul se livra à la même opération

qu'au repas précédent, c'est-à-dire qu'il s'empara de tous les restes et les enveloppa dans une serviette.

— Vous porterez ce morceau de linge sur la note, dit-il d'un air de grandeur au garçon ébahi.

Il était dix heures lorsqu'on arriva à Nogent. Gustave dit qu'il allait en avant prendre les billets pour le chemin de fer.

— Comment ! s'écria le poëte, le chemin de fer ! Nous entasser dans un vulgaire wagon ! Ce sont des voitures qu'il nous faut. Songez-y, nous sommes avec des dames.

— Tu nous ennuies avec tes observations. Si le wagon te déplaît, va à pied.

Raoul n'entendit pas cette réflexion de Gustave, il s'était élancé à la recherche de voitures. Il en découvrit deux, et appela ses amis, qui furent bien forcés de s'y installer. A minuit, les véhicules s'arrêtaient devant un café du quartier latin. Raoul proposa de souper, mais sa proposition n'eut aucun succès, et auprès du Luxembourg chacun alla de son côté.

Le poëte, chargé de ses provisions, descendit la rue de Tournon, la rue de Seine, et, arrivé sur le quai, descendit l'escalier qui se trouve près du pont des Arts, après avoir regardé si personne ne le voyait. Au bas des marches, il s'assit au pied du mur, puis, après avoir pendant quelques minutes contemplé les étoiles au-dessus de sa tête, l'eau qui tourbillonnait à ses pieds, le sommeil le prit. Il se leva, alla chercher une planche épaisse dressée contre la muraille, la posa sans bruit sur le pavé, s'étendit sur ce lit d'un genre nouveau et s'endormit. Les vivres qu'il avait dévorés, la marche à travers champs, contribuèrent à rendre son sommeil lourd, et il ne s'éveilla que le lendemain vers cinq heures du matin.

Les voitures des halles, les balayeurs et quelques rares passants animaient seuls la rue alors déserte. Le soleil brillait dans le ciel pur où couraient quelques petits nuages blancs, le fleuve étincelait. Raoul, après s'être étiré, chercha dans ses poches les débris entassés la veille et retrouva le tout au grand complet. Il mangea et but de bon appétit, monta sur la

chaussée et commença une promenade du côté du quai Voltaire, se demandant lequel de ses amis il pouvait aller éveiller à cette heure matinale.

M. des Savières avait été d'une humeur massacrante durant la petite fête champêtre dont nous venons de parler. La dignité du gentilhomme se trouvait froissée de se trouver dans une société aussi mêlée. Mais au fond, sa colère était plus apparente que réelle : s'il affectait de ne point s'amuser à la façon de ses amis, c'est-à-dire bruyamment, il trouvait le moyen de se rattraper sans attirer l'attention. Il n'aimait pas Raoul à cause de sa malpropreté et de son sans-gêne. Le bohême ne manquait jamais une occasion de l'appeler Guernier tout court, ce qui froissait énormément l'orgueilleux employé.

— C'est égal, dit-il à un de ses amis qui l'accompagnait, ce Raoul n'est point amusant. Quelle tenue ! Quel sans-gêne ! As-tu vu comme il a emporté les restes du repas ?

— Que veux-tu ? c'est son habitude. Il faut le prendre avec ses bons et ses mauvais côtés.

— Il n'en n'a pas beaucoup de bons.

— C'est un garçon d'esprit.

— Heu ! heu ! si l'on veut.

— L'esprit est sa qualité maîtresse.

— Enfin, puisque vous le trouvez tous parfait.

— Tu ne l'aimes point.

— Je t'en dis la cause.

— Tu ne dis pas la vérité.

— Alors je mens ?

— Ne te fâche pas, je t'en prie. Tu détestes Raoul parcequ'il t'appelle Guernier tout court. Le jour où il te dira : mon cher des Savières, tu le trouveras très-spirituel.

— Je ne tiens pas tant que cela à la particule.

— Oh si, tu y tiens, et beaucoup. Entre nous, tu sais que nous connaissons ton faible.

— J'ai des convictions.

— Tant mieux, mon ami, tant mieux ! Ça ne gêne personne et ça te fait plaisir. Tout est pour le mieux.

— Tu ne me crois pas.

— Si, je suis convaincu que tu dis ce que tu penses.

— Alors, pourquoi cet air goguenard !

— Voyons, mon ami, ne t'emporte point. Si Raoul te déplaît il faut le lui dire.

— C'est ce que je me propose de faire.

— Seulement méfie-toi, Raoul est rageur et il pourrait bien se froisser de tes observations.

— Qu'il se fâche, cela m'est égal.

— Mais s'il te provoque ? Il faut tout prévoir.

— J'aime mieux renoncer à votre société.

— Où iras-tu ? Personne ne peut te souffrir à cause de tes prétentions. Laisse donc Raoul et ne t'expose pas à ses sarcasmes.

III

UN FANTAISISTE

Le convive bizarre qui s'était d'une façon si brusque mêlé la veille à la société des jeunes gens qui avaient organisé une partie de plaisir à Nogent-sur-Marne était bien l'être le plus étrange qu'on pût imaginer. Il avait fait ses études jusqu'au baccalauréat-ès-lettres, puis, fatigué d'entendre toujours la voix des professeurs, il s'était mis à étudier d'une façon tout à fait indépendante, fréquentant les bibliothèques, lisant, écrivant, rêvant.

Ses parents, avertis de son genre de vie,

lui supprimèrent sa pension. Au lieu de récriminer, ne voulant point céder aux menaces, il accepta sans murmurer cette décision des auteurs de ses jours. Sachant qu'il allait se trouver sans ressources, il n'essaya pas de dissimuler sa misère sous des habits d'une fraîcheur équivoque, et se dit que pendant quelque temps il vivrait un peu au hasard, en attendant qu'il se fût fait une place au soleil. Bientôt ses habits ne présentèrent au regard que des trous, des tâches luisantes; ses chaussures riaient d'une façon indécente; quand à ses chapeaux, ils ressemblaient à de vieux accordéons ayant traînés longtemps dans la boue. Pour payer le mauvais cabinet qui lui servait de logement il emprunta d'abord à ses amis, qui se fatiguèrent bien vite de ces familiarités avec leurs porte-monnaie.

Raoul fut prié par son propriétaire d'aller autre part chercher un logis; malheureusement la vue de sa personne suffisait pour qu'on lui demandât une quinzaine d'avance. Autant eût valu lui réclamer les sommes les plus fantastiques. Il se décida alors à choisir

pour demeure les arches des ponts où il n'aurait à redouter que les sergents de ville.

Il avait fait la connaissance de gardiens de chantiers ; pendant les nuits froides et pluvieuses, il trouvait avec eux un abri et du feu.

Pour se vêtir, il eut les restes invendables de ses connaissances, qui, de temps en temps, lui offraient également à dîner ou à déjeûner. A la fin, on s'était habitué à ses visites. Son costume étonnant amusait les femmes; son esprit, son intarissable gaîté, étaient appréciés de ses camarades. Il faisait des vers pour les petits journaux du quartier latin et des articles qu'il portait aux grandes feuilles politiques. Il faut dire que ces derniers étaient toujours refusés, mais il ne se rebutait pas.

Malgré ses qualités brillantes, le pauvre garçon paraissait ne devoir jamais sortir de l'ornière où il s'était embourbé, les conseils ne produisaient sur lui aucun effet, et il répondait toujours par un mot drôle aux plus dures semonces. Ce qu'il y avait d'étonnant, c'est qu'il ne posait pas, n'attaquait pas la

société et ne se plaignait de rien ni de personne. La vue d'un beau tableau le plongeait dans une joie ineffable, la lecture d'un livre bien écrit le ravissait. Aussi, outre les musées et les bibliothèques, fréquentait-il les ateliers des peintres et des sculpteurs, et son opinion sur une œuvre avait une grande importance aux yeux des artistes.

Dès que Raoul, consulté, opinait pour qu'une toile ou une statue fût présentée à une exposition, il était à peu près sûr que le jugement du jury serait le même que le sien. Si par hasard les jurés se montraient durs, il les traitait de crétins et voulait leur envoyer du foin pour les nourrir. Tel était Raoul. Nous l'avons laissé se promenant sur le quai Voltaire. Les voitures de la station des Saints-Pères étaient rangées le long du trottoir.

L'automédon, en voyant ce paquet de nippes crasseuses se préparer à s'engouffrer dans sa boîte, l'arrêta et lui demanda de payer d'avance.

— Moi? et pour qui me prenez-vous, s'il vous plaît?

— Pour un fou ou pour un filou qui veut se faire trimballer pour rien, sauf à passer quelque temps au violon.

— Vous n'êtes qu'un insolent !

— Causez toujours, mon gentilhomme, Coco ne traînera vos vieilles frusques que si vous payez d'avance. Et, si vous réclamez, j'appelle un sergent de ville.

Raoul comprit qu'il ne tirerait rien de cet entêté et le laissa. A huit heures il se dirigea vers la rue du Jardinet où demeurait Gustave, qui fit une moue assez désagréable lorsqu'en ouvrant sa porte, après trois ou quatre coups de sonnette, il aperçut le chapeau effondré de son ami.

— On ne vient pas réveiller les gens aussi matin, lui dit-il de fort mauvaise humeur.

— Que veux-tu ! je me suis levé de bonne heure, j'ai proposé à un cocher de me conduire au Bois, et le brutal a refusé.

— Cela ne me surprend pas. Mais d'où sors-tu ?

— De chez moi. Il y a des courants d'air affreux, j'ai craint d'attraper un rhume. A

propos, te reste-t-il quelques gouttes de cognac, de rhum sur les rayons de ta bibliothèque.

— Cherche, quant à moi, je vais me coucher.

— Crains la paresse, Gustave, et ses conséquences redoutables.

— Laisse-moi tranquille avec tes sermons. Les conséquences de la paresse sont un repos délicieux et un sommeil excellent.

— Alors je te laisse. Repose-toi et dors.

— A tout à l'heure. Cherche mon cognac et bois-le.

Sans plus de façon, Raoul entra dans une petite pièce où trois ou quatre planches attachées au mur étaient décorées du nom pompeux de rayons dont l'ensemble formait la bibliothèque. Sur ces planches on voyait quelques romans, une paire de bottes, des bouteilles vides ou à demi-pleines, des verres, des bottines de femme, des brosses, un pot de cirage et un corset usé. L'ameublement se composait d'un vieux fauteuil.

Le bohème trouva facilement ce qu'il désirait, avala une gorgée de cognac et s'ins-

talla sur le fauteuil, qui lui parut moins dur que la planche de la nuit.

Il s'endormit promptement; à midi, quand il ouvrit les yeux, Gustave était parti.

— Il aura eu peur de m'offrir à déjeûner, ce n'est pas d'un bon cœur, murmura-t-il.

Mais, songeant que ses provisions n'étaient pas épuisées, il les sortit de ses poches et de son chapeau, les étala et se mit à manger. Il s'offrit un grog en guise de café, chercha en vain du tabac et sortit pour se rendre à la bibliothèque. Les employés le connaissaient et étaient habitués à son costume, mais, lorsqu'il se plaçait à un endroit quelconque, l'odeur qui s'échappait de ses vêtements faisait fuir tous ses voisins. L'hiver, quand les calorifères étaient allumés, il se mettait toujours en face d'une bouche, la chaleur arrivant en plein sur ses habits les liquéfiait, et une odeur indéfinissable se répandait dans l'immense salle. Aussi Raoul était-il légendaire à la Bibliothèque impériale et à celle de Sainte-Geneviève.

De la rue du Jardinet à la rue de Richelieu,

le soleil fit largement l'office d'une bouche de chaleur. Les débris du repas de la veille, entassés dans les nombreux compartiments du paletot, dans les poches du pantalon et au fond du chapeau, avaient laissé des traces de de leur séjour. Les femmes poussaient de petits cris et se jetaient vivement de côté pour que leurs robes n'effleurassent pas Raoul, qui marchait sans s'occuper de ceux qu'il rencontrait, ne paraissant pas se douter qu'il causait les éclats de rire des hommes et la terreur des femmes.

Le soir, il chercha à voir quelques-uns de ses amis et se rendit rue de Buci, à un café qu'ils fréquentaient habituellement. Aucun n'était arrivé ; il lut les journaux, et quand Arthur Moreau entra il le trouva plongé dans les *Débats*. Bientôt la société fut au complet et des discussions interminables, qui ne finirent qu'à minuit, furent entamées Raoul retourna sous le pont des Arts où il retrouva sa planche de la veille.

— Quel drôle de garçon ! dit Georges lorsqu'il eût disparu, il a vraiment de l'esprit.

— Et beaucoup, répond Arthur, mais il se néglige trop.

— Je le trouve fort amusant, dit la blonde Clara.

— Aurais-tu par hasard un caprice pour lui? dit en riant Gustave.

— Et quand cela serait ?

— Je ne t'en ferais pas mon compliment.

— Tu es jaloux.

— Moi, jaloux de Raoul? pour qui me prends-tu ?

— Je te dis que tu ne l'aimes pas parce qu'il s'est permis de critiquer un buste de faune que tu viens de terminer.

— Qu'est-ce que cela peut me faire d'être critiqué par ce bonhomme mal mis ?

— Cela t'exaspère, car Raoul t'a dit que, pour bien réussir une tête de dieu ou de demi-dieu, il fallait connaître sa mythologie.

— Eh bien ?

— Il prétend que tu mettrais la foudre aux mains de Neptune et un trident dans celles de Jupiter.

— Il ne faut pas qu'il fasse le fier : ce

matin encore n'est-il pas venu me demander l'hospitalité ?

— Je te conseille de le lui reprocher. Cette délicatesse de ta part ne m'étonne pas.

La discussion allait prendre une tournure fâcheuse, quand les autres jeunes gens s'interposèrent et finirent par rétablir une harmonie relative entre les deux querelleurs.

IV

UN SOUPER

Au même instant arrivait un commissionnaire porteur d'une lettre à l'adresse d'Arthur.

— Tiens, de Guernier, dit le jeune homme en regardant l'adresse. Je reconnais sa calligraphie.

— Il nous annonce qu'il va arriver, sans doute.

Arthur ouvrit la lettre. En effet, M. des Savières expliquait que n'ayant pu se trouver au café à cinq heures il n'arriverait qu'à minuit.

— C'est bien, mon brave, dit Gustave, il n'y a pas de réponse.

Le commissionnaire, qui n'était autre que le portier de M. des Savières, salua et disparut.

— Il aurait pu faire sa commission lui-même, dit Arthur, il est minuit un quart.

— C'est pour nous avertir de l'attendre, reprit Gustave.

— Et puis envoyer un commissionnaire, cela fait bien, dit un jeune homme sec qui n'avait pas ouvert la bouche de la soirée.

— Tiens! Amurel qui parle! s'écria-t-on en chœur.

Celui qu'on appelait du nom d'Amurel était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, maigre, de taille moyenne, la figure imberbe; ses yeux gris, d'une mobilité extrême, allaient de l'un à l'autre. Il écoutait les conversations sans y prendre part et quelquefois durant toute une soirée ne prononçait pas vingt mots. Il n'avait jamais pris Guernier au sérieux et de temps en temps lui faisait sentir combien il le trouvait ridicule.

Le portier était à peine dans la rue que l'employé entra. Il passa lentement devant le comptoir, pour faire admirer à la caissière ses petits pieds, ses mains bien gantées, sa chemise brodée. Il portait sur son bras un superbe pardessus gris demi-saison et tenait à la main la *Gazette de France*. S'approchant de ses amis, il s'assit à côté de Gustave et commença une discussion politique. Chacun se mit à bailler. Amurel tira sa montre :

— Il est minuit et demi, dit-il, par conséquent si nous continuons d'écouter le gentilhomme qui pérore, on va nous mettre à la porte. Pour éviter cette humiliation, sortons de cet établissement et mettons le cap sur la rue Dauphine.

— Nous allons chez la rôtisseuse alors?

— Tu as deviné, Arthur. J'espère que dans ce restaurant consacré aux noctambules, le chevalier des Savières ne parlera point politique.

Je ne force personne à m'écouter, répliqua Guernier avec aigreur.

— Ne vous querellez point et partons, dit Gustave en se levant.

La bande sortit du café, suivit la rue de Buci et après cinq minutes de marche arriva à la rue Dauphine. Cette voie, à une heure du matin, était alors fort animée. Le public des cafés, des brasseries, des caboulots chassé par l'heure de ces établissements, encombrait les trottoirs et la chaussée, criant, se bousculant; seule, une porte était illuminée; ceux qui avaient de l'argent se dirigeaient vers ces becs de gaz, s'engouffraient dans un escalier assez étroit et au premier étage trouvaient une société nombreuse et assez mal composée. Les étudiantes qu'il y avait là en quantité, attendaient, les unes qu'un client leur offrît à souper, les autres que le plat qu'elles avaient commandé fut prêt. Ces dernières avaient de l'argent et le dépensaient joyeusement, seulement on trouvait vite le fond du porte-monnaie, car les économies de ces créatures fantaisistes n'étaient jamais bien considérables.

Quand la société Amurel fit son entrée, les hommes ne se dérangèrent point, mais les *étudiantes* veuves pour l'instant s'approchèrent de la table autour de laquelle s'étaient

placés les jeunes gens. Les yeux brillèrent, les nez s'élargirent, les estomacs se creusèrent quand les beautés peu farouches entendirent prononcer les mots de bisque, de homard, de champagne. Les lèvres peintes dessinèrent des sourires. Guernier, toujours sérieux, déplia la *Gazette de France* et se mit à lire au milieu du bruit. Lorsque le potage fut servi, il replaça le journal dans sa poche d'un air de mauvaise humeur.

— Qu'as-tu Guernier? lui demanda son ami.

— Oh! ces journalistes! c'est honteux, comme ça change d'opinions du jour ou lendemain.

— Pourquoi dis-tu cela? J'aime à croire que la *Gazette* n'a point modifié ses idées.

— La *Gazette* comme les autres!

— Pas possible!

— C'est comme je vous le dis. La voilà qui mange du prêtre maintenant. Demain, j'écrirai au rédacteur en chef pour le rappeler à la pudeur.

Le souper s'acheva sans encombre, mais le lendemain, le directeur de la *Gazette* recevait

une lettre signée *Un abonné* où on lui signalait, en les lui reprochant, les articles contre les prêtres que contenait le numéro de la veille. On crut à une sotte plaisanterie en lisant cette missive. Cependant Guernier était de bonne foi, il avait bien lu l'article, mais pas dans son journal. Amurel avait pris dans la poche de son ami la *Gazette* et l'avait remplacée par le *Siècle*. Ce changement de feuilles dont ne s'aperçut pas le jeune homme, causa sa colère et le mit de mauvaise humeur pour huit jours. Il accusa tout le ministère, on ne le crut point, il voulut prouver ce qu'il avançait et chercha le numéro du journal, mais il ne trouva rien.

Enfin, un matin qu'il racontait son histoire pour la centième fois, son sous-chef de bureau lui dit :

— Vous vous êtes trompé de journal, M. des Savières.

— Je vous jure, monsieur....

— Ne jurez pas, c'est dans le *Siècle* que vous avez lu votre récit.

— Ce n'est pas possible !

— Si, c'est il y a huit jours dans un restaurant du quartier latin où vous étiez avec quelques amis. L'un d'eux avait mis dans votre poche le *Siècle* en place de la *Gazette*. Tenez, voici le numéro du *Siècle*.

Guernier regarda, ébahi.

— Mais, comment savez-vous.... ?

— C'est l'auteur de la farce, lui-même, qui m'a tout raconté. A l'avenir, monsieur des Savières, quand vous lirez un journal, regardez le titre.

Le sous-chef quitta en riant son subordonné qui resta comme vissé au parquet.

— C'est cet animal d'Amurel qui m'a joué ce tour, murmura Guernier. Je lui revaudrai cela.

V

UN ARTISTE

Statuaire d'un certain mérite, Gustave Deroy s'était déjà fait connaître à plusieurs expositions, et son nom avait été cité avec éloges dans les journaux. Mais ces succès du début, au lieu de le stimuler, ne contribuèrent au contraire qu'à développer en lui certains défauts qui alors n'étaient qu'en germe et qu'un effort moral un peu vigoureux eût suffi pour étouffer.

Le jeune artiste prit pour argent comptant les phrases louangeuses de critiques bienveil-

lants qui, pour ne point décourager un commençant auquel ils reconnaissent du talent, font ressortir vivement les qualités de son œuvre et évitent d'en mettre trop durement en relief les défauts.

Cette façon de rendre compte d'un tableau ou d'une statue n'est pas toujours appréciée comme elle le mérite ; le gros public n'y voit qu'une complaisance banale, et l'artiste est mécontent. Deroy n'était jamais satisfait ; la moindre critique l'exaspérait, et il ne faisait rien pour se corriger.

— Que ceux qui écrivent ainsi sur moi fassent donc une statue ou un buste, alors ils auront le droit de juger les œuvres des autres. Ce qui ne l'empêchait pas de porter dans ses poches tous les numéros des journaux où l'on parlait de lui d'une manière favorable et de les faire voir à chaque instant à ses voisins. Il trouvait que Raoul, vivant un peu à ses dépens, n'avait point le droit d'émettre une opinion contraire à la sienne, mais le bohême riait de ces ridicules et continuait à ne point se gêner. Envieux, Gustave dissimulait ce défaut en affec-

tant d'être sceptique et dédaigneux, mais au fond tout ce qui réussissait à ses amis lui causait un profond dépit.

On disait de lui qu'il avait un caractère bizarre et fantasque, mais qu'au fond il était bon garçon. Seul Raoul l'avait deviné, l'artiste le sentait, et se montrait gêné en présence du bohême, qui lui disait les vérités les plus dures tout en lui demandant quelquefois à manger.

Un mois avant la partie de plaisir de Nogent, Gustave s'était lié avec une jeune fleuriste qui le menait, comme on dit vulgairement, par le bout du nez.

Il l'avait rencontrée au Luxembourg. Séduit par ses yeux vifs et ses cheveux ébouriffés, il la suivit, essaya de lui parler, mais elle ne daigna pas lui répondre. Piqué au jeu, il voulut connaître sa demeure. S'attachant à ses pas il sut bientôt que son domicile était dans une vieille maison de la rue des Feuillantines.

Une pièce de cinq francs donnée à propos à la concierge la rendit très-loquace. Il apprit que la jeune fille se nommait Mlle Clara, qu'elle

faisait des fleurs artificielles, et occupait seule une petite chambre de cent cinquante francs par an, au quatrième, donnant sur un jardin. Le jeune homme était suffisamment renseigné: à partir de ce jour il écrivit quotidienement à la fleuriste, l'attendit au coin de la rue, et après trois semaines de ce manége elle se décida à lui dire qu'il perdait son temps,

— Je le sais bien, répondit-il.

— Alors cessez de me poursuivre.

— Vous n'y songez pas ? Est-ce que cela me serait possible, quand même je le voudrais ?

— Vous me compromettez inutilement.

— Tant mieux !

— Comment, tant mieux ?

— Certainement. Que m'importe que d'autres pensent du mal de vous lorsque je suis sûr que rien dans votre conduite ne donne prise à la médisance ?

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire que je vous adore, que je suis fou, et que, s'il me fallait passer un jour sans vous voir, j'aimerais mieux me jeter à l'eau.

— Il faut soigner cette maladie, monsieur, elle pourrait devenir grave.

— Riez tout à votre aise; mais ce que je vous dis est l'exacte vérité. Depuis plus de quinze jours je ne dors plus, je ne travaille plus, l'inspiration m'a abandonné. Accordez-moi une grâce.

— Laquelle?

— Celle de causer avec moi de temps en temps comme vous le faites en ce moment.

— Je ne vous dis pas cependant des choses bien agréables.

— Qu'est-ce que cela me fait? J'entends le son de votre voix, j'admire le sourire qui entr'ouvre vos lèvres, le bruit léger que font vos cheveux retombant sur vos épaules arrive à mon oreille : vous croyez que cela n'est pas beaucoup pour un homme qui aime? Mais c'est le paradis entrevu, c'est un soir frais après une journée brûlante!

— Assez! assez! je me rends. Nous causerons comme deux bons amis, cela vous va-t-il?

— Vous êtes adorable!

— Puisque c'est votre opinion, je ne veux point vous contredire. Mais il est l'heure de nous séparer, il se fait tard, je devrais être rentrée.

Les deux jeunes gens étaient arrivés en causant à la rue de l'Abbé-de-l'Epée, ils se quittèrent près de l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Gustave dut s'arrêter là sur la demande de sa compagne qui, vive et légère, prit la rue Saint-Jacques et ne tarda point à disparaître.

L'artiste était devenu réellement amoureux. Son entêtement s'était changé en caprice, et le caprice en une passion sérieuse. Aussi pensait-il véritablement ce qu'il disait. Quant à la fleuriste, perspicace comme toutes les femmes qui ne se sentent point protégées, se sachant jolie, et par conséquent en butte aux agaceries, aux déclarations de ceux qui se laissent charmer par de jolis pieds, une taille fine et une figure charmante, elle était sur ses gardes : en répondant à son infatigable suiveur, elle avait eu l'intention de le prier nettement d'aller porter ses hommages ailleurs. Il est

dur, toutefois, de dire certaines choses, elle avait hésité. Gustave, profitant d'un instant favorable, s'était arrangé de façon à ne rien lui laisser dire, on peu de chose.

Au lieu de l'attendre au coin de la rue des Feuillantines, il alla au-devant d'elle jusqu'à la rue du Caire où elle travaillait. Comme la course semblait souvent longue, on prit une voiture qui, la première fois, les ramena sans encombre jusqu'au haut de la rue Saint-Jacques, mais la seconde fois, le cocher parfaitement stylé fit un léger détour, prit les boulevards jusqu'à la Madeleine et, par les Champs-Elysées et l'avenue de l'Impératrice, gagna le bois de Boulogne.

Clara était émerveillée à la vue des innombrables équipages qui encombraient les larges allées des lacs, des cascades; c'était un monde nouveau qu'elle venait de découvrir. Pour dîner ou ne rentra pas dans Paris. La jeune fille admirait naïvement les longues rangées de lumière qui éclairaient les allées du bois, les massifs sombres, les eaux étincelantes. Elle n'avait jamais vu que les becs de gaz bordant

les trottoirs des rues de Paris, ou les devantures brillantes des cafés et des magasins. Elle ne connaissait pas l'intérieur d'un théâtre et en fit l'aveu à Gustave.

— Comment donc avez-vous été élevée? lui demanda-t-il.

— Très-modestement, dans une petite maison de cultivateurs dont mes parents étaient propriétaires.

— Pourquoi n'êtes-vous point demeurée dans votre village ?

— Ma mère mourut; cette mort fut suivie, à un an de distance, de celle de mon père. J'avais seize ans. On me donna un tuteur pour administrer le peu que mes parents m'avaient laissé. Mais je n'aimais pas les durs travaux des champs.

— Vous deviez être très-délicate.

— Oh ! ce n'est point cela qui me les faisait prendre en grippe. J'étais orgueilleuse et me salir les mains au contact de la terre m'humiliait.

— Je connais cela, ce n'est pas amusant.

— Je ne voulais point conduire les vaches

à l'abreuvoir, ni chasser devant moi un troupeau de porcs. Je songeai à quitter le village. J'étais jolie, paraît-il; dans tous les cas les coqs du village me le disaient sur tous les tons.

— Ils avaient du goût.

— L'un d'eux devint amoureux fou de moi.

— Vous me rendez jaloux !

— N'ayez pas peur. Je le laissai me dire qu'il m'aimait. De temps en temps il me baisait la main ou posait ses lèvres sur ma joue. Pauvre garçon ! Il était heureux ! Deux ou trois fois, le soir vers dix heures, je sortis de ma chambrette et j'allai le trouver au fond du jardin. Là, cachés par les grands pommiers nous faisions nos projets pour l'avenir. Il avait la passion de la terre et parlait sans cesse de vignes, de prés, d'élevage de bétail. J'abondais dans ses idées et il se croyait déjà marié, père de famille, cultivant son bien. Ces conversations duraient quelquefois plus d'une heure. Alors Charles — mon amoureux se nommait ainsi — me quittait le cœur rempli d'espérances.

— Et vous ?

— Moi, je rentrais me coucher, fatiguée d'une conversation que je trouvais bête.

— Mais alors pourquoi vous moquiez-vous ainsi de ce garçon ?

— Parce que j'avais l'intention de me faire enlever par lui.

— Ce n'est pas possible !

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Du reste si ma conversation vous ennuie, je puis m'arrêter.

— Au contraire, continuez. Votre histoire m'intéresse beaucoup.

— Nous étions trop jeunes pour nous marier, ses parents à lui ne voulaient point mettre en ménage un jeune homme de vingt ans et une fillette de dix-sept. On voulait qu'il eut au moins vingt-quatre ans avant de prendre femme.

— Que disait votre amoureux ?

— Qu'il fallait attendre, mais cela ne faisait point mon affaire. Comme je ne voulais pas me marier, je ne cherchais qu'une occasion de quitter le village. Plusieurs fois je proposai à

Charles de m'enlever, de nous sauver à Paris, il avait toujours refusé. Enfin irritée de sa timidité, je lui dis un soir que puisqu'il ne m'aimait pas, il était inutile de parler mariage.

— Mais vous savez bien que je suis fou de vous, me répondit-il.

— Il y a un an bientôt que vous me dites cela.

— Et je vous dis la vérité.

— J'en doute. Car enfin je suis sans appui...

— Et votre tuteur !

— Un tuteur ne remplace pas un père et une mère. Je suis fatiguée d'être à charge aux autres, je veux être ma maîtresse.

— Ayez un peu de patience.

— Quatre ans, n'est-ce pas? J'aimerais mieux me jeter dans le puits du jardin.

— Vous êtes donc bien malheureuse?

— Oui.

— Que faut-il faire ?

— Obliger vos parents à nous unir.

— Par quel moyen ?

— Je vous l'ai déjà dit, enlevez-moi. Prenons le chemin de fer et partons pour Paris.

— Ce sera un scandale affreux !

— Je le sais. Mais on nous mariera.

— Et nos parents, que diront-ils ?

— Ils crieront d'abord, puis ils se calmeront. Je lui demandai pour la dernière fois : voulez-vous me conduire à Paris ?

— Laissez-moi réfléchir.

— Il me faut une réponse tout de suite.

Charles prit sa tête dans ses mains, des larmes coulaient sur ses joues; après une lutte intérieure de quelques instants, la passion l'emporta :

— Eh bien ! Clara, me dit-il d'une voix tremblante, nous partirons quand vous voudrez.

— Tout de suite !

— Mais je n'ai rien de prêt, il me faut de l'argent.

— Vous possédez, m'avez-vous dit, six cents francs d'économies. Cette somme est renfermée dans un sac en toile et sous clef, c'est vrai, mais la clef est dans votre poche. De mon côté, j'ai deux cents francs; avec cela on peut vivre en attendant la décision de

vos parents. Allez, dépêchez-vous, soyez ici dans une demi-heure au plus tard.

Mon amoureux me quitta en baissant la tête. Je doutais de son courage. Cependant, je retournai à ma chambrette où je pris mon argent et quelques hardes enveloppées dans un mouchoir et, sans regret, je quittai probablement pour toujours la maison de mon tuteur. Mon cœur battait, mais c'était la peur que Charles ne vînt pas, qui le faisait battre. Enfin, ce timide garçon arriva, il pleurait. Je dus le sermoner pour lui donner un peu d'énergie. Nous partîmes; au jour nous étions à la gare la plus voisine. Ce fut moi qui allai prendre les billets, Charles aurait éclaté en sanglots devant le guichet de l'employé. Enfin nous montons en wagon et le train roule vers Paris, où nous arrivons vers quatre heures de l'après-midi. Nous nous installâmes dans un quartier éloigné, aux environs de la gare d'Orléans. Charles écrivit aussitôt à ses parents qui lui répondirent immédiatement qu'ils consentaient à son mariage. Fou de joie, il me montra la lettre.

— Eh bien, lui dis-je, retournez à votre village, seul, quant à moi, je reste ici.

— Comment cela ! et mes projets ?

— Je veux demeurer à Paris et ne veux point vous épouser.

— Vous vous moquez de moi !

— Je parle sérieusement. Je ne vous aime point ni ne vous ai jamais aimé, séparons-nous.

— Mais pourquoi m'avoir presque forcé de vous accompagner ?

— Je ne pouvais venir seule à Paris, il me fallait un prétexte. J'ai donc dû me faire enlever par un garçon honnête, laborieux, ayant des parents dans l'aisance.

— Mais qu'allez-vous faire à Paris ?

— Je n'en sais rien encore. Je verrai.

— Vous vous perdrez !

— Ne craignez rien.

— Je reste avec vous.

— Pas le moins du monde. Il faut nous séparer, je le veux. Le pauvre garçon eut beau prier, supplier, je ne cédai point et comme il ne voulait pas se mettre en route, je quittai

la maison meublée où nous occupions chacun un cabinet, car j'avais voulu qu'on crût que nous étions frère et sœur. Huit jours après mon départ je retournai à mon ancien logement. On me dit que mon frère était parti le lendemain de ma disparition.

— Bien, me dis-je, il sera retourné dans son pays. En labourant il m'oubliera.

— Alors il vous fut possible de vous amuser en toute liberté ?

— Je n'y songeai même point. Je ne connais pas Paris.

— Alors le village valait mieux.

— Allez-vous me faire de la morale ?

— Je n'y pense pas. Mais cependant en abandonnant ainsi un avenir certain, une position aisée et honorable pour l'imprévu parisien, vous aviez un but ?

— Peut-être.

— Vous êtes pour moi un véritable problème. Vous me faites presque peur.

— A ce point-là ?

— Oui.

— Alors cessons de nous voir.

— Vous en parlez bien à votre aise.

— Vous me demandez qui je suis, d'où je viens, je vous raconte mon existence, remarquez que rien ne m'y force, et vous êtes mécontent.

— Je me demande toujours pourquoi vous êtes venue à Paris ?

— Eh bien, je vous le dis, je vous l'affirme, j'ai quitté mon pays pour Paris dans l'intention de vivre en travaillant.

— Et vous avez trouvé de l'ouvrage tout de suite ?

— Non, j'ai dû faire un apprentissage.

— Où logiez-vous ?

— Dans la maison où je demeure actuellement.

— Mais qui vous a dirigée, nourrie au lendemain de votre séparation ?

— Une payse qui est mariée et exerce le métier de fleuriste me reçut, m'apprit à faire des fleurs artificielles, et comme j'avais assez de goût pour ce genre de travail, en peu de temps j'eus une profession. Je dus ensuite travailler pour ma maîtresse d'apprentissage,

car je lui devais deux mois de nourriture et de logement. Enfin je finis par me placer et me mis dans une petite chambre. A présent vous connaissez ma vie aussi bien que moi.

— Et votre tuteur ne vous a-t-il point aidée?

— Ils est trop pauvre et chargé d'une nombreuse famille. On m'a laissée à Paris pour avoir une bouche de moins à nourrir.

Clara disait vrai. Gustave l'écoutait raconter son existence avec la joie d'un égoïste. Il se disait que ses amis, qui le plaisantaient souvent sur sa timidité auprès des femmes, seraient surpris et jaloux en voyant sa conquête: aussi il éprouvait un plaisir très-vif en songeant d'avance à la mine qu'ils lui feraient.

— Ils vont crever de jalousie, songeait-t-il.

A dix heures du soir, les deux jeunes gens montèrent en voiture, Clara eut des étonnements inouïs à la vue de ce bois éclairé par des becs de gaz dont la lumière vive retombait sur les étoffes soyeuses de robes auxquelles elle donnait un éclat plus vif. Les ornements des harnais des chevaux, les bor-

dures en métal des voitures, avaient l'éclat de l'or et de l'argent. En remontant l'avenue de l'Impératrice, la fleuriste demanda si c'était tous les jours le même spectacle.

— Oui, quand il fait beau, répondit Gustave.

On revint par les boulevards encombrés de promeneurs, on s'arrêta à Tortoni, et la fleuriste parut fort étonnée de la quantité d'amis du sculpteur.

Elle lui demanda ce que faisaient tous ces jeunes gens : les uns étaient journalistes, les autres peintres, sculpteurs, graveurs ou simplement des connaissances, des flâneurs qui fréquentent les ateliers, blâment, louangent, donnent leur avis sur tout, sans connaître rien.

Gustave ayant *produit son effet* se leva, sa compagne en fit autant. Les cafés se fermaient, les promeneurs devenaient rares. Quand les deux jeunes gens eurent, après avoir suivi la rue Richelieu, franchi le pont des Saints-Pères et gagné la rue Notre-Dame-des-Champs, deux heures et demie sonnèrent.

— Où allons-nous ? dit Clara d'un air effrayé.

— Peu vous importe, puisque je suis avec vous.

VI

LES PROJETS D'UNE FLEURISTE

Le lendemain de cette promenade, Paris comptait un ménage irrégulier de plus. Gustave, fier de sa conquête, la conduisait à son café habituel. Ses amis essayèrent bien de la lui enlever, mais ils s'aperçurent que la fleuriste ne plaisantait pas, et qu'elle resterait fidèle à l'artiste au moins pendant quelques semaines. Les semaines s'écoulèrent, puis les mois; on constata toujours le même entêtement vertueux, peut-être même plus accentué. C'était à n'y rien comprendre. Raoul, à qui

on demanda son avis, déclara qu'un cas pareil ne s'était présenté depuis longtemps au quartier Latin, que les médecins devraient s'en occuper.

— Cette jeune fille veut se faire épouser, dit-il; c'est un crime qui n'est pas prévu par le Code, cependant il y a guet-apens, captation, abus d'influence.

— Dans tous les cas, c'est son droit, répliqua Georges, si elle aime sérieusement Gustave.

— Ah! voilà le grand mot : si elle aime. Soyez certains que l'amour ne la torture pas.

— Qu'en sait-tu? demanda Arthur Moreau.

— Je l'ai étudiée. Elle a l'âme d'un homme d'affaires retors, et tôt ou tard elle se fera épouser.

— Tant mieux pour elle!

— Tant pis pour Gustave!

— Pourquoi cela?

— Parce que c'est un caractère faible et que cette femme ne le rendra pas heureux.

— Tu es un prophète de malheur.

C'est possible, mais je dis la vérité.

Raoul, en effet, devinait juste, et Clara voyait dans l'artiste un futur mari. Sans qu'il s'en fût aperçu, elle lui avait fait raconter toute son existence dans ses moindres détails. Elle connaissait la situation de fortune des parents du jeune homme, était parfaitement renseignée sur ses amis, ses relations, ses espérances. Le pauvre garçon s'illusionnait, il croyait que Clara avait été séduit par son talent, tandis que cette fille froide, sans cœur, n'avait spéculé que sur un homme faible, aimant la flatterie. Elle avait étudié son caractère et au bout de huit jours toutes ses faiblesses, tous ses défauts, lui étaient connus, elle se promit de les faire tourner à son profit. Gustave était bouffi d'orgueil, irascible et paresseux. Elle lui répéta sur tous les tons qu'il avait un talent très-grand, s'ingénia à prévenir ses désirs et le poussa à travailler.

Bientôt elle lui devint indispensable et il l'obligea de renoncer à ses fleurs pour l'avoir toujours à son atelier. Il prit un logement plus grand, rue du Jardinet, tout en conservant celui de la rue Notre-Dame-des-Champs,

et se mit au travail avec une ardeur qu'on ne lui avait jamais connue. Malheureusement son amour-propre étroit et mesquin ne lui permettait pas de recevoir des conseils, encore moins des critiques. Il se fâchait tout rouge quand on se permettait de ne point trouver parfaite la moindre ébauche, et Clara, qui au point de vue des connaissances artistiques laissait beaucoup à désirer, admirait tout par calcul.

Avec cet instinct de divination particulier aux organisations féminines, elle sentit que Raoul connaissait ses pensées, et elle se mit à le détester cordialement. Mais, quoi qu'elle fît, le bohême ne cessa pas ses visites à l'atelier ; il riait de tout, et, quand la fleuriste voulait prendre ses grands airs, il se drapait dans sa redingote frangée, mettait en arrière son chapeau chauve et la regardait tranquillement, attendant qu'elle cessât de poser.

— Vous savez, Clara, lui disait-il, cela ne prend pas, il faut choisir un autre moyen.

Puis il sortait, et repassait le lendemain après avoir raconté à ses amis la querelle.

Mais un événement important dans la vie des artistes mit un arrêt momentané à ces disputes.

VII

JOURS DE FIÈVRE

L'exposition annuelle des beaux-arts s'organisait au palais des Champs-Elysées. Dans les environs du monument on voyait arriver de tous les côtés des commissionnaires portant les uns des tableaux gigantesques, d'autres des toiles microscopiques. La fièvre avait envahi les ateliers, chacun causait avec ardeur, donnant son avis, critiquant souvent, se montrant avare d'éloges ; les gens de lettres ont la réputation de se traiter entre eux assez durement, mais il faut entendre les peintres et les sculpteurs !

Pour eux, les œuvres des confrères n'ont aucune valeur, et, si un journal en a dit du bien, c'est par pure camaraderie. Il ne faut attacher à ces louanges banales aucune importance. Il y a bien par-ci par-là quelques exceptions, mais elles sont rares. Lorsque le jury fonctionne, tout le monde est sur des charbons ; on recueille les moindres paroles, on tâche de connaître d'avance les sentences qui seront rendues. Une fois terminé le travail des jurés, ceux qui ont envoyé leurs œuvres sont prévenus par lettre de la décision prise.

Alors recommence une nouvelle procession de commissionnaires allant chercher les tableaux non acceptés. Toujours, pour cette deuxième course, l'artiste change de porteur. Il se croirait humilié, si l'homme à la veste de velours qui a fait le premier voyage portant sur son crochet le travail de plusieurs mois savait que cette toile, dont son auteur lui a fait peut-être admirer les beautés, a été brutalement refusée. Dans la salle où sont entassés les tableaux marqués d'un R il se passe souvent des scènes bizarres. Ceux qui n'ont

que des toiles de dimension modeste se risquent quelquefois à aller eux-mêmes les reprendre.

Les uns les regardent avec amour, les mettent bien en lumière et les montrent aux employés qui, par condescendance ou par ignorance, trouvent tout superbe et déclarent que, s'ils eussent été du jury, ils n'auraient point eu le courage de refuser de semblables merveilles. D'autres affectent une dignité exagérée, se montrent froids et calmes, partent sans même daigner jeter un regard sur les individus chargés de leur présenter le reçu qu'ils doivent signer, enfin quelques-uns prennent la chose gaiement, rient et font des jeux de mots.

Gustave avait envoyé une statue de marbre représentant une jeune fille nue. Du jour où le bloc entra dans l'atelier jusqu'au moment de sa transformation définitive, Raoul suivit le travail de son ami, lui donnant des conseils qu'il se gardait bien de suivre. Quant le sculpteur eut mis la dernière main à son œuvre, le bohême, le chapeau sur l'occiput et

les bras croisés, en fit plusieurs fois le tour et signala plusieurs défauts qu'il considérait comme très-graves.

— Je te répète pour la centième fois que tu n'y connais rien ! dit Gustave furieux.

— Et moi je te dis pour la première fois que ta statue sera refusée. Ecoute-moi, tu as encore le temps...

— Laisse-moi tranquille, je sais ce que j'ai fait.

— Alors n'expose pas.

— Tu m'ennuies !

— C'est possible. Enfin agis comme tu l'entendras, mais je te le dis encore une fois, tu ne seras pas accepté.

Le sculpteur, furieux, sortit laissant son critique seul à l'atelier. Raoul haussa les épaules et, après avoir encore jeté un regard sur le marbre, il partit et se rendit au café où s'était réuni tout le cénacle. Naturellement on parla des exposants.

— Gustave se prépare une jolie catastrophe, dit-il.

— Quoi ! tu supposes qu'il échouera ? demanda Georges, qui envoyait un tableau.

— Aussi sûr que je suis certain que tu seras reçu.

Enfin le grand jour arriva : le jury s'était réuni, les journaux donnèrent d'avance leur opinion sur certaines œuvres ; ils n'eurent que des phrases dédaigneuses pour le marbre de Gustave. Celui-ci, tout en affectant de mépriser les avis et de le prendre de haut avec les écrivains spéciaux, fut très-ébranlé en lisant ces comptes-rendus Il était d'une humeur atroce et répondait avec grossièreté à une parole polie. Quand il reçut la fatale lettre lui annonçant que sa statue était refusée et qu'il pouvait la faire reprendre, sa fureur ne connut plus de bornes.

— Ce sont ces journalistes jaloux et impuissants qui sont cause de mon échec ! s'écria-t-il.

Raoul essaya de l'apaiser ; les premiers jours il lui fut impossible de se faire écouter, et lorsque l'artiste se calma, ce ne fut point grâce aux raisonnements de ses amis, mais tout simplement parce que l'orgueil avait repris chez lui son empire, et que fermement

il finissait par croire que son éviction était le résultat de rancunes qui ne pouvaient se satisfaire d'une autre façon.

Clara reçut quelques éclats des colères de son amant, aussi l'amour qu'elle lui portait, n'ayant jamais été bien vif, disparut complètement. Désormais elle était persuadée de son impuissance artistique, et le prestige qu'elle avait subi un instant et qu'elle s'était imaginé être une passion sérieuse n'existait plus. Gustave ne fut désormais à ses yeux qu'un homme vaniteux, grossier, se vengeant sur ceux qui l'entouraient de ses déboires et des prétendues insultes qu'il s'imaginait lui être adressées.

Cependant la fleuriste ne voulut pas le quitter ; elle continua sa chasse au mari, espérant que ce caractère faible et emporté finirait par céder à son désir. Aussi accompagna-t-elle partout l'artiste, au bal, au café, dans ses promenades. Elle attendait qu'il eût prononcé une phrase pour applaudir. Gustave devint de plus en plus sa dupe, et souvent, lorsqu'elle partageait énergiquement son avis,

il l'embrassait, lui disait qu'elle seule devinait son génie.

Par curiosité Raoul suivit attentivement ces nouvelles manœuvres, qu'il était bien décidé à ne point contrarier. Du reste, il avait à s'occuper de choses plus sérieuses.

VIII

MÉTAMORPHOSE

La veille de l'ouverture de l'exposition, étant allé porter un article à un grand journal, il monta au bureau de la rédaction, et son arrivée jeta parmi les écrivains la gaieté la plus vive. Sa mise étrange faisait toujours rire. Il s'attendait à la réponse habituelle : trop de copie, une foule d'articles sur le marbre ; cependant, si on avait de la place, peut-être pourrait-on imprimer ce qu'il apportait.

Le secrétaire de la rédaction prit ses quel-

ques feuilles de papier noirci et entra dans le cabinet du directeur, qu'il invita à venir contempler le collaborateur qui venait se proposer. Au lieu de se lever, le rédacteur en chef, après avoir regardé la signature, dit qu'on introduisit Raoul. Stupéfait d'une pareille demande, le secrétaire attendit qu'elle lui fut répétée, puis il alla près du bohème auquel il transmit le désir de son supérieur. Sans se faire tirer l'oreille, Raoul entra, et sa chaussure dépareillée foula sans respect le tapis qui recouvrait le parquet.

L'autocrate du journal ne put s'empêcher de sourire en voyant ce paquet de nippes s'avancer vers lui. Le chapeau accordéon, au lieu de pencher sur le côté, s'avachissait sur le front et présentait son fond rougeâtre, gras et dégarni de poils, au directeur qui, pour se donner une contenance et ne point laisser éclater les rires qu'il s'efforçait d'étouffer, pria le jeune homme de s'asseoir en lui indiquant du doigt un fauteuil.

— J'ai une proposition à vous faire, dit-il, lorsque Raoul fut entre les bras du siége moelleux.

— Laquelle, monsieur!

Le chapeau fit un mouvement en avant.

— Mettez donc votre coiffure sur cette table.

— Je ne me découvre jamais.

— C'est par orgueil?

— Non, mais je vais vous dire la vérité : mon chapeau, tel que vous le voyez, me sert de garde-manger.

— Vraiment!

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire. En ce moment il renferme, entre le sommet de ma tête et son fond, du boudin bien chaud que j'ai acheté chez le charcutier qui est à deux pas de votre maison. Comme pour prouver que ce qu'il disait était vrai, une odeur indéfinissable s'échappant des nombreuses fissures du couvre-chef remplit le cabinet directorial, tandis que des ruisselets de graisse couvraient les tempes de son propriétaire.

— C'est une heureuse idée, monsieur, de faire servir à deux fins une coiffure. Mais venons à ce que j'ai à vous dire. J'ai lu dans des petits journaux des articles de vous qui

m'ont frappé. Pour faire le salon dans mon journal je n'ai personne, le rédacteur qui en était chargé vient de tomber malade : voulez-vous prendre sa place.

— J'accepte, si j'ai mon indépendance.

— Vous serez absolument libre.

— Alors, c'est entendu.

— Seulement, je vous ferai remarquer que votre costume est un peu usé, et, pour représenter mon journal, il faudrait en avoir un nouveau.

— Ce n'est pas facile.

— Je comprends, il vous faut de l'argent. Voici un bon de deux cents francs, à valoir sur votre future rédaction. Passez à la caisse, achetez des vêtements et apportez-moi après-demain votre premier article. Voici également la carte d'entrée à l'Exposition.

Maintenant, si je ne suis pas indiscret, pourrais-je vous demander pourquoi vous courez les rues de Paris avec ce costume?

— Il n'y a pas d'indiscrétion à cela, monsieur; vous venez de me donner une grande preuve de votre confiance en me remettant ce bon de

dix louis sur un travail à venir; pour vous je n'aurai rien de caché.

Raoul raconta simplement sa vie.

— Mais dans les petits journaux du quartier latin on ne paie point la copie ?

— Presque jamais, et quand par hasard ce fait extraordinaire se présente, on se montre le directeur du journal comme un phénomène.

— Est-ce qu'on trouve quelquefois des individus qui risquent de l'argent dans de pareilles entreprises ?

— Souvent, mais de petites sommes, de mille à quinze cent francs.

— Diable, on ne va pas loin avec cela !

— L'imprimeur et le marchand de papier ont bientôt tout dévoré.

— Il y a aussi le loyer.

— Oh ! le loyer ne compte pas. Le bureau de la rédaction et de l'administration est tout simplement une chambre dans une maison meublée. C'est la demeure du rédacteur en chef.

— Et pour lire les articles ?

— On les porte au rédacteur en chef qui se les fait lire et finit par les accepter pour peu que l'aspirant écrivain ait l'heureuse idée de faire monter de la bière.

— Est-ce qu'on trouve facilement de quoi remplir le journal dans de pareilles conditions ?

La feuille paraîtrait tous les jours au lieu d'une fois par semaine qu'il y aurait encore trop de copie. Il en vient de tous les lycées. La province surtout donne beaucoup. C'est sur elle que l'on compte.

— Pourquoi faire ?

— Le candide provincial qui envoie un article, termine ordinairement sa lettre par ces mots : Si vous me faites l'honneur de m'imprimer, veuillez m'adresser quatre cents, cinq cents ou mille exemplaires du numéro où paraîtra mon travail. » Vous le voyez, c'est une manne pour une misérable feuille qui, en fait de tirage, ne tire que le diable par la queue.

— C'est fâcheux que les écrivains des départements ne donnent pas beaucoup ?

— Il y en a pas mal qui envoient leur élucubration, mais ceux qui demandent des numéros en payant sont l'infime minorité. Cependant il y en a. Les autres poussent quelquefois l'audace jusqu'à écrire que comme paiement, ils se contenteront de plusieurs centaines d'exemplaires qu'on leur enverra à leur domicile. Naturellement, ces articles ne paraissent jamais. Un jour pourtant, la prose d'un littérateur-amateur, président de la Société artistique et littéraire de son chef-lieu de canton, fut inséré dans le *Littérateur universel*, journal des Deux Mondes.

— Ce canard n'a pas vécu longtemps ?

— Deux numéros. C'est une existence peu longue, vous le voyez.

— Oh ! si elle est bien remplie.

— Vous plaisantez, monsieur. Ce pauvre *Littérateur* avait un bureau rue du Paon-Saint-Victor.

— Mais c'est un quartier de chiffonniers !

— On se loge où l'on peut. La rue a bien un mètre et demi de largeur, et grimpe de la rue Saint-Victor à la rue Traversière. Ses

vieilles maisons qui sentent la misère, sont habitées par des mendiants, des joueurs d'orgue de barbarie, des guitaristes, des avaleurs d'étoupes enflammées et autres industriels du même genre. Tout le monde s'entasse pêle-mêle dans des pièces d'une saleté repoussante où l'on boit, on mange et on dort. Le matin, toute cette population sort de ces hideuses retraites et se dirige du côté des quartiers riches pour travailler. Mais avant de se mettre en route, les artistes accordent leurs instruments en essayant leur voix. C'est une cacophonie épouvantable que ce mélange de sons qui s'échappent des tuyaux d'une orgue de barbarie, des flancs d'un vio'on ou d'une guitare, des profondeurs d'un accordéon. Les joueurs de clarinette, de flûte, de cornet à piston, ont les joues gonflées et les yeux leur sortent de la tête par les efforts qu'ils font pour introduire du vent dans leurs machines à musique.

Les aveugles *répètent*, les enfants crient, les chiens aboient, les singes que l'on habille font des grimaces, enfin après avoir bu un

dernier coup, aveugles, chanteurs, boiteux, culs-de-jatte, manchots, instrumentistes se dirigent vers les quais, franchissent la Seine et vont exercer leurs talents dans les cours ou sur les places publiques.

Ce fut donc rue du Paon que vint le littérateur amateur pour voir ses confrères parisiens. Comme il était bien mis, il eut à peine tourné le coin de la rue qu'il fut enveloppé, assailli, bousculé par les mendiants. Les musiciens se mirent à jouer avec rage, les éclopés glapirent, et, dominant tout ce bruit comme un tonnerre, la grosse caisse poussa des mugissements formidables. Ahuri par cet accueil bruyant, le provincial montait le couloir qui s'appelle la rue et regardait les maisons. Il s'arrêta en face du numéro 9 et aperçut une planchette sur laquelle était collé un papier. Il lut en grosses lettres noires : « Le LITTÉRATEUR UNIVERSEL, *journal des Deux Mondes*. Rédaction et administration au cinquième. » Le jeune homme s'engouffra dans l'allée, saisit d'une main fiévreuse la corde grasse qui servait de rampe à l'escalier et

grimpa rapidement poursuivi par les airs et les cris qui partaient de la rue. Arrivé au quatrième étage, il se trouva au pied d'une échelle qui continuait les marches. Il s'arrêta, regarda autour de lui et vit une affiche pareille à celle de l'entrée ; le boniment était légèrement modifié ; il y avait : « rédaction, administration et caisse, l'étage au-dessus. » Tant de choses au sommet d'une échelle, cela lui paraissait invraisemblable. Il hésita une minute, puis grimpa une quinzaine d'échelons ; il avait à peine franchi la moitié de cet escalier branlant qu'à sa droite il aperçut une porte ornée d'une enseigne pareille à celle du palier. Le malheureux ne comprenait plus. Ses jambes flageollaient, il n'osait plus redescendre, car il devinait que la foule l'attendait et hésitait à étendre la main pour frapper à la fameuse porte dont la couleur jaune disparaissait presque entièrement sous une couche épaisse de poussière. Il frappa, une voix de l'intérieur répondit : Entrez ! La clef, une clef formidable qui eut pu servir à assommer un bœuf aussi bien qu'à ouvrir une porte,

tourna dans la ferraille qui fit entendre un bruit étrange. Quand on faisait fonctionner cette modeste serrure c'était une lutte intérieure de barres de fer mises en mouvement qui se soulevaient en grinçant et retombaient les unes sur les autres sous le prétexte fallacieux de reprendre la place que leur avait fixée l'artiste auteur de ce mécanisme. La porte s'ouvrit, le visiteur quitta son perchoir et entra dans les *bureaux* qui se composaient d'une pièce peu grande, mansardée, prenant jour sur les toits par une fenêtre à guillotine. Nous étions là trois en train de fumer.

— Monsieur le rédacteur en chef? demanda le nouveau venu.

— C'est moi, monsieur, répondit un des fumeurs ; à qui ai-je l'honneur de parler ?

— A un de vos collaborateurs des départements : Baptistin Gossencourt, qui vous a adressé un article sur la culture des artichauts au temps des Romains.

— Parfaitement, je me rappelle. Article fort intéressant du reste.

— Et qui a fait beaucoup de bruit dans le pays.

— Cela ne m'étonne point. Style et érudition, rien n'y manquait.

— Vous êtes trop aimable.

— Je suis juste, voilà tout. A présent, qu'est-ce qui nous procure le plaisir de vous voir ?

— De passage à Paris, j'ai voulu connaître mes collaborateurs et en même temps leur offrir à déjeûner, s'ils veulent bien me faire le plaisir d'accepter ma proposition. Vous comprenez que je ne veux point emporter votre argent chez moi.

— Quel argent ?

— Celui que vous me devez pour mon article.

Cette réponse jeta un froid dans la société.

— A combien l'estimez-vous, mon article ? continua l'audacieux visiteur.

— Cela n'a pas de prix, monsieur. Je vous avais inscrit pour cinq cents francs à toucher à notre caisse, regrettant de ne pouvoir faire plus.

— Cinq cents francs ! nous allons nous amuser !

— Oui, seulement il y a un cheveu.

— Ha bah ! qu'est-ce que c'est que cela ?

— Notre caissier, le misérable, est parti avec ma femme, nous emportant soixante-trois mille quatre cent dix-neuf francs dix-sept centimes.

— C'est affreux !

— A qui le dites-vous? De sorte qu'il vous faudra attendre, comme vos autres collaborateurs, que le filou soit arrêté ainsi que sa complice.

Baptistin Gossencourt regardait ce qui l'entourait et sa physionomie exprimait la plus profonde surprise. Il ne croyait qu'à moitié à l'histoire du caissier infidèle ; la somme enlevée devait lui paraître hors de proportion avec l'importance du journal, la valeur du local et le manque de luxe du quartier.

— Alors il ne vous reste pas un centime en caisse? demanda-t-il.

— Tout a été enlevé.

— Moins la caisse pourtant?

— Naturellement. Qu'aurait fait le voleur de cette masse de fer? Car elle est de fer forgé, notre caisse si outrageusement violée !

— Elle est là, sans doute? dit le provincial en montrant du doigt la porte d'un placard sur laquelle était écrit en lettres monumentales le mot : CAISSE !

— Oui, cher collaborateur !

— Faites-la moi voir.

Nous n'avions point prévu cette demande. Il y eut un instant de silence, Baptistin voyant qu'on ne lui répondait pas, se leva, ouvrit le placard et se trouva en face d'un renfoncement dont les toiles d'araignées occupaient la plus grande partie.

— Si ce trou était le bureau de votre caissier, je comprends qu'il l'ait quitté.

— Vous savez, quand on n'a pas beaucoup d'argent, on fait comme on peut. C'est vrai qu'un caissier est un peu à l'étroit dans cette pièce.

— Çà ! une pièce ! mais c'est une boîte d'horloge !

— Ne jouons pas sur les mots et n'insultez point à notre malheur.

— Entre nous le malheur n'est pas bien grand. Voyons, allons déjeuner.

— Allons ! cher collaborateur.

Nous descendîmes la fameuse échelle non sans avoir fermé à double tour la porte du bureau. Dans la rue il n'y avait plus que quelques mendiants, les autres s'étaient fatigués d'attendre. Le malin campagnard tirait des poches de son paletot des propectus de toutes les formes et les lisait avec attention. Cette lecture nous intriguait. Il nous conduisit du côté des Halles, nous rêvions déjà *Baratte* ou le *Pied de mouton,* lorsqu'il s'arrêta en face d'un établissement bien connu de ceux qui n'ont pas le sou. C'est une de ces gargottes où, pour douze sous, on a un potage, un plat de viande, un plat de légumes, dessert, pain à discrétion et un carafon de vin. Notre collaborateur ne se risquait pas beaucoup en fait de dépense. Il paya, pour quatre, cinquante sous, dont deux sous pour le garçon et dans la rue il nous quitta et disparut dans la foule. Il s'était sans doute moqué de nous.

Le directeur, que la conversation de Raoul amusait, le fit causer longtemps ; le jeune homme se retira tout à fait désorienté.

En effet, il n'avait pas prévu la réception qui venait de lui être faite. Arrivé en face du guichet au-dessus duquel était écrit le mot CAISSE, il s'en approcha et tendit le papier par l'étroite ouverture. Le caissier, homme d'une politesse exquise, regarda le parafe du directeur, pria le porteur de mettre son nom au bas du reçu et lui compta dix pièces de vingt francs qui brillaient sur le bois noirci comme la nuit les étoiles dans un ciel sans nuages.

Le bohême prit l'or et le garda dans sa main, n'osant pas l'introduire dans une des nombreuses ouvertures qui éraillaient les différentes pièces de son costume et qui lui servaient de poches. Quand il se trouva dans la rue, Raoul se dirigea vers les boulevards.

— Il me faut des habits, se dit-il, mais avant de me vêtir en gandin — le petit-crevé n'était pas encore inventé — un bain me serait nécessaire. Il ne fut pas longtemps à trouver un établissement où, en échange de quelques sous, on lui présenta un petit carton qui lui donnait droit à une baignoire, Quand il ouvrit la main lui servant de porte-monnaie pour

tirer un napoléon, la grosse femme qui était au comptoir eut des soupçons et faillit dire à un garçon d'aller chercher le commissaire de police. Cet or, avec ce costume de chiffonnier, lui paraissait sortir d'une source suspecte. Elle se ravisa et rendit la monnaie, tout en considérant curieusement ce bizarre baigneur. Elle appela quand même un garçon et, désignant Raoul, lui commanda de le surveiller.

— Non-seulement il est mal mis, dit-elle, mais il exhale une odeur épouvantable.

— C'est sans doute la saleté, madame.

— Non, la crasse ordinaire sent moins mauvais. Enfin ! il m'a payée, prenez garde à votre linge.

Aussitôt qu'il fut introduit dans un cabinet et enfermé à clef, Raoul retira ses loques et prit dans son chapeau le boudin complètement refroidi. Après trois quarts d'heure d'ablution, il se trouva assez propre et replaça sur son maigre corps les lambeaux d'étoffes qui gisaient sur le parquet. Le bain lui ayant ouvert l'appétit, il dévora sa charcuterie et sonna.

La porte s'ouvrit, le garçon parut et regarda

si les serviettes étaient dans le cabinet. Il les aperçut étalées sur le bord de la baignoire et sa figure inquiète se rasséréna. Raoul lui présenta une pièce de dix sous qu'il reçut dans sa large main, et, ramené par ce pourboire à de meilleurs sentiments, il se dit que pour être mal vêtu son client n'était pas moins un jeune homme ayant de l'usage.

Le bohême s'occupait fort peu de ce qu'on pensait de lui, il ne songeait qu'à la bonne fortune qui venait tomber sur sa misère.

— Voyons maintenant un costume, murmura-t-il.

Les magasins de confection sont nombreux dans Paris et leurs étalages brillants arrêtent les flâneurs qui contemplent les vêtements variés à travers les glaces. Raoul, après avoir regardé les prix et fait d'avance un choix, entra résolûment, au grand ébahissement des employés. Pour cent vingt francs il eut un joli costume d'été : un pantalon gris, gilet et frac noirs, une chemise et un chapeau.

Le tailleur n'avait en lui qu'une confiance médiocre; sous le prétexte spécieux de porter

à son longuement ses vieux habits, il s'informa de son domicile. Raoul donna l'adresse de Gustave Deroy, artiste, rue du Jardinet. Comme ses chaussures éclataient de rire, il chercha un établissement où il pourrait s'en procurer. Un quart-d'heure après, sa transformation complète était opérée, il s'offrit même une canne.

— Mes amis vont être bien étonnés, songeait-il, et ne me reconnaîtront pas sous cette brillante enveloppe. Ah! diable, et moi qui oubliais le coiffeur!

Il lui restait en poche une trentaine de francs : il put donc s'offrir quelques consommations. Paris lui semblait plus beau, plus gai que d'habitude, les promeneurs avaient un air de béatitude qui le remplissait de joie. Il dîna dans un restaurant à prix fixe, et son étonnement n'avait pas de limites en songeant qu'il payait et donnait des pourboires aux garçons.

Il savourait son café à la terrasse d'un établissement du boulevard quand la nuit le surprit. Au ciel brillaient des myriades d'é-

toiles, les becs de gaz s'enflammaient l'un après l'autre, les glaces des devantures étincelaient, un double courant humain occupait le large trottoir, des files de voitures se dirigeaient vers la Madeleine pour gagner les Champs-Elysées et le bois de Boulogne.

Raoul eut un instant l'idée de prendre une voiture et de faire comme beaucoup de ceux qu'il voyait : flâner un peu. Mais il songea à ses amis d'abord, et ensuite réfléchit que les deux cents francs étaient réduits à vingt environ. Il fallait être économe. Ce fut à pied qu'il descendit la rue Richelieu, traversa le pont des Saints-Pères et gagna la rue de Buci.

IX

SURPRISES

Dix heures sonnaient quand Raoul fit son entrée au café. La dame de comptoir ne le reconnut pas ; les habitués, occupés à lire les journaux, ne firent à lui aucune attention ; mais, arrivé au premier étage, où tout le cénacle se trouvait réuni, ce ne fut qu'un long cri de surprise.

— Tu as donc hérité ? Tu as découvert un trésor ? Tu te maries ? Toutes les questions se succédaient, s'enchevêtraient. Raoul n'avait pas le temps de placer un mot.

— *L'Empeu* t'a acheté ? demanda un créole de la Martinique qui affectait de ne pas prononcer les R.

— Non, dit Joannis, l'amoureux du moyen âge, notre ami a visité un vieux château où il a trouvé des monceaux d'or dans un souterrain.

— Puisque te voilà riche, je serai ton médecin, dit un futur docteur.

— Messieurs, dit le bohême, quand ce flot de paroles fut épuisé, aucun de vous n'a deviné. En attendant, c'est moi qui vais vous désaltérer ce soir, et je paierai.

— Et il paiera ? répéta-t-on en chœur.

— Je ne m'étonne plus, dit Gustave, d'avoir reçu ta défroque. J'ai cru un instant que tu t'étais suicidé et que tu m'avais envoyé tes nippes graisseuses comme souvenir. Mais enfin, nous expliqueras-tu la source d'une fortune aussi rapide ?

— Oui, cet or, d'où vient-il ! cria le carabin.

— Vous le saurez après-demain.

— Pourquoi pas tout de suite ?

— Parce que cela me plaît ainsi.

— Il y a un secret là-dessous.

— Ça paraît louche, en effet.

Le patron de l'établissement n'était pas habitué à voir la société de jeunes gens se livrer à une consommation de bière aussi considérable : aussi contemplait-il d'un œil anxieux les nombreuses canettes montées successivement se vider avec une rapidité désespérante, et se demandait-il avec inquiétude comment ce compte lui serait soldé. Il savait parfaitement que Gustave et ses amis, lorsqu'ils avaient de l'argent, allaient le dépenser dans d'autres maisons que la sienne.

C'étaient des parties de campagne, des promenades en canots, des festins chez les restaurateurs des environs de Paris, tant que durait le trésor ; mais, quand la bourse était vide, que le Pactole cessait de couler, on revenait au café de la rue de Buci, l'oreille basse, consommer fort peu et causer beaucoup.

A minuit, Raoul appela le garçon, et, au grand étonnement de ce chevalier de la serviette, paya douze francs de bière. Le bohême

partit, laissant ses amis plongés dans la perplexité la plus grande. Ils ne l'avaient jamais connu possesseur d'une pièce d'or ; généralement ses habits les plus frais sortaient du Temple, et ses pieds couverts de bottines vernies devaient se trouver gênés, habitués qu'ils étaient à évoluer depuis des années dans des chaussures invraisemblables ouvertes à tous les vents. C'était le monde renversé.

— Ce *gaillà*-là se moque de nous, dit le créole de sa voix traînante.

— Mais sur quelle herbe a-t-il marché ?

— Mon *ché Mo.eau*, il a fait une *heu.euse .enconte*.

— Oui, mais dans quel genre ?

— Nous finirons bien par le savoir, dit Gustave.

On se sépara à une heure du matin, après une réflexion de Joannis l'antiquaire, qui avait émis cette idée que Raoul devait peut-être son luxe actuel à sa plume.

— Il n'y a qu'un homme du moyen âge pour avoir quelquefois des réflexions gaies, dit Arthur.

Raoul possédait encore quelques francs qui lui servirent pour payer une chambre où il passa la nuit et acheter le lendemain des petits pains qui devaient être sa nourriture de la journée. A neuf heures il entrait au palais de l'Industrie, regardait les tableaux et prenait des notes. A midi et demi il en sortait, se dirigeait vers un café ; aussitôt arrivé il s'installait à une table, demandait du papier et de l'encre, et commençait un article qui n'était qu'une entrée en matière. A cinq heures il le portait au journal. On eut de la peine à reconnaître le nouveau rédacteur, tant son costume l'avait changé.

— On m'a prévenu, lui dit le secrétaire de la rédaction : laissez-moi votre travail et revenez dans la soirée corriger vos épreuves.

— Le directeur n'est pas là ?

— Non, mais si vous avez quelque chose à lui dire, je puis m'en charger.

— Oh ! dit Raoul, qui ne savait pas dissimuler, c'est que je n'ai plus le sou, et j'aurais voulu lui demander vingt francs.

— Si ce n'est que cela, je vais vous les

prêter ; vous me les rendrez demain ou après-demain.

— Mais vous ne me connaissez pas ?

— Nous ferons connaissance, puisque vous êtes des nôtres pour quelque temps.

— J'accepte et je vous remercie. A ce soir.

Muni des vingt francs, Raoul se dirigea vers le quartier latin et dans la rue de l'Ecole-de-Médecine loua un cabinet meublé dont il paya huit jours d'avance, soit sept francs ; il dîna très-sobrement, passa une heure dans un cabinet de lecture et retourna au journal.

Le directeur venait d'arriver, il fit appeler son nouveau collaborateur.

— Je viens de lire votre article, lui dit-il ; il est réussi : continuez comme cela, je vous garantis un grand succès.

Le jeune homme était réellement ému de l'accueil qu'il avait reçu et de la sympathie qu'il sentait avoir inspirée ; sous une apparence indifférente il était sensible à la moindre prévenance et se serait battu pour défendre

quelqu'un qui l'aurait obligé. Ses mains tremblaient quand le metteur en pages lui apporta les épreuves de son article.

Le directeur était enchanté de la métamorphose de Raoul :

— Ce garçon là, se dit-il, a non-seulement l'amour-propre du style, il a aussi celui de la tenue. Il fera son chemin.

Après avoir corrigé et revu ses épreuves, Raoul rentra à son hôtel au lieu d'aller au café. Le lendemain matin, tous les artistes, exposants ou non, se précipitaient sur les journaux, et, le soir, quand Arthur Moreau, Joannis, le créole, Georges, Gustave Deroy se rencontrèrent à leur centre habituel, ils se regardèrent avec un étonnement indicible. Tous avaient lu le travail de Raoul et pouvaient à peine en croire leurs yeux.

— Eh bien ! dit Joannis, que vous disais-je hier ?

— Qui aurait jamais pu croire !

— Quel intrigant que ce Raoul !

— Voilà la source de ses richesses.

— Comment a-t-il fait ?

A ce moment on entendit dans la rue le bruit des pas d'un cheval arrêté brusquement par son cavalier.

— Nous allons avoir des nouvelles de des Savières, dit Moreau.

— A quel propos fais-tu cette réflexion ? demanda Gustave.

— Ce cavalier qui s'arrête à la porte du café est évidemment un municipal porteur d'une missive de ce brave Guernier.

Un des garçons montait tenant à la main une enveloppe très-grande sur laquelle était écrit le nom de Joannis.

— C'est un garde de Paris qui apporte cette lettre pour M. Joannis, dit le garçon.

Le destinataire prit l'enveloppe, l'ouvrit, en tira une feuille de papier illustrée de hiéroglyphes, ornée d'un tortil de baron.

— Des Savières nous annonce qu'il arrivera à dix heures, un travail important l'ayant retenu fort tard à son bureau.

— Il est neuf heures et demie. Donnez donc un bock au municipal qui a fatigué son cheval et lui-même pour apporter un docu-

ment de cette importance, dit Arthur au garçon.

On rit des prétentions de Guernier et de son fameux tortil. Un peu avant dix heures le lecteur de la *Gazette de France* arriva tenant à la main son journal favori.

— Qu'y a-t-il de nouveau? lui demanda-t-on.

— Rien, je ne sais rien.

— Vous n'avez donc pas lu les journaux?

— Je n'en lis qu'un, cela me suffit.

— Il ne le lit même point.

— Eh bien tenez, voyez et lisez! lui dit Joannis en lui tendant un des journaux étalés sur la table.

— C'est un article sur le salon, cela m'intéresse peu. Je vois les tableaux et les statues et je juge moi-même.

— Aussi n'est-ce point pour te faire lire un article qu'on te montre ce journal, mais donne-toi la peine de jeter un coup d'œil sur la signature, dit Gustave.

L'employé retourna la feuille et resta debout, cloué au parquet.

— Quoi! s'écria-t-il, Raoul dans un grand journal!

— Mon Dieu oui, tout simplement.

— C'est à peine si j'en crois mes yeux

— Et si vous aviez été ici avant-hier.

— Je vous avais fait prévenir que je ne pourrais venir deux jours de suite.

— Oui, nous avons reçu votre lettre apportée comme toujours par un garde de Paris.

— Eh bien! que s'est-il passé avant-hier?

— Raoul est venu, mis à la dernière mode.

— Je la connais sa dernière mode: pantalon frangé, souliers éculés et le reste dans la même gamme.

— Avant-hier c'était tout le contraire. Bottines vernies, pantalon et paletot neufs, linge immaculé, canne et gants.

— Ce n'est pas possible!

— De l'or dans sa poche.

— C'est invraisemblable!

— Nous l'avons vu, nous lui avons parlé et il a payé pour une douzaine de francs de liquides.

— Vous vous moquez de moi!

— Enfin, voilà un article, dit Joannis, c'est là l'origine du luxe qui nous a surpris.

— Mais, comment est-il entré dans un journal aussi important, reprit Guernier, ce n'est point en offrant du boudin au directeur.

— Peut-être a-t-il été recommandé ?

— Mais par qui ?

— Par lui-même, répondit Joannis.

— En voilà une bêtise, dit Guernier en haussant les épaules, Raoul recommandé par Raoul ! c'est de la plaisanterie !

— Il a écrit beaucoup dans les petits journaux du quartier.

— Ces *canards* ne passent pas l'eau et ne sont lus que par ceux qui les remplissent de leur prose.

— Dans tous les cas, il faut qu'il y ait eu quelque chose pour que Raoul ait pu entrer brusquement dans un grand journal. Nous saurons cela plus tard !

A ce moment, Raoul arriva. Tout le monde lui fit des compliments. Les phrases doucereuses cachaient bien des pensées jalouses, mais on allait avoir besoin du bohême et il était de tout intérêt de le ménager. Pouvant à son gré distribuer l'éloge ou le blâme dans

les colonnes d'un des journaux les plus importants de Paris, laisser volontairement de côté un tableau ou une statue, ou en parler sans citer le nom de l'auteur, c'était ce qu'il fallait éviter.

La curiosité était surexcitée. Des Savières surtout tenait à savoir de quelle façon Raoul s'était fait une place au soleil. L'ex-bohème raconta simplement la vérité. Joannis seul le crut, mais les autres ne pouvaient admettre ce moyen comme trop simple.

— Quoi! interrogeait Guernier, vous êtes entré comme cela et vous n'avez pas eu peur?

— J'ai été un peu ému quand le directeur m'a fait appeler mais ç'a été tout.

— C'est extraordinaire!

— Extraordinaire tant que vous voudrez, mais enfin c'est comme cela.

— Si nous offrions un punch à notre ami, dit Guernier. La proposition fut acceptée et on but jusqu'à minuit et demi.

— Sapristi, mon petit, disait Cœlina à Raoul, tu es mieux mis que le jour de notre

promenade à Nogent. Comme tu es, on t'aimerait presque.

— Voyons, pas de déclarations qui pourraient aboutir à un duel, dit en riant Gustave.

Ce dernier, en rentrant, réveilla Clara pour lui raconter les aventures invraisemblables de Raoul.

— Tu n'auras jamais le courage de ce garçon, répondit la plumiste.

— Ne nous disputons point à cause de lui, Clara, il pourra m'être utile.

— A présent vous lui trouvez de l'esprit, du talent!

— Que veux-tu, les opinions changent.

— Les vôtres surtout et celles de vos amis.

La cause involontaire de toutes ces querelles intimes ne se doutait point des passions qu'il soulevait. Pendant un mois, il eut chaque semaine deux articles; le directeur était enchanté du succès de son collaborateur et se félicitait de sa perspicacité à lui d'avoir deviné un écrivain sous des vêtements graisseux. Lorsque le Salon fut fermé, il proposa au jeune homme de l'attacher à son journal.

— Vos articles vous seront payés à vingt centimes la ligne, lui dit-il; voyez si cela vous convient. Comme on n'a pas toujours à parler d'œuvres d'art, vous ferez des revues de livres, des variétés. Soignez votre travail, vous voilà lancé, votre avenir et votre réputation dépendent absolument de vous.

Raoul accepta cette proposition avec un plaisir qu'il ne chercha même pas à dissimuler, et devint bientôt une autorité dans le monde littéraire. Tous les quinze jours, il donna deux à trois colonnes au journal; il eut son public, et le directeur, de son côté, se frottait les mains en songeant à l'excellente recrue qu'il avait enrôlée.

X

JALOUSIE

L'hiver était arrivé, les rues de Paris étaient alternativement boueuses, couvertes de neige ou glacées. Le café plus fréquenté, hermétiquement fermé, retentissait des cris, des disputes des jeunes gens, défendant ou cherchant à démolir certains princes de la littérature ou de l'art. Ces discussions étaient souvent mélangées de gros mots, de personnalités, car la politique se mêlait à la conversation et chacun avait dans sa poche un projet de constitution dont la mise en pratique

devait faire le bonheur de l'humanité en général et de la France en particulier.

Des hommes ayant une certaine dose d'instruction, la manie politiquante avait passé aux commis de nouveauté, garçons de magasin, commissionnaires de place, et les plus ignorants étaient toujours d'un absolutisme étonnant dans leurs conclusions. Arthur Moreau, après avoir été peintre amateur, voulut comme Raoul devenir journaliste, et se crut, du jour au lendemain, transformé en un diplomate de première force. Il fit des articles et les porta aux journaux conservateurs, mais, comme il disait sous une forme très-ordinaire ce que tout le monde connaissait, jamais il ne vit son nom imprimé. Ces déconvenues successives l'aigrirent, son ambition s'accrut, et, voulant à toutes forces percer, il se mêla aux mécontents qui, sous n'importe quel gouvernement, pullulent dans les grands centres.

D'abord il éprouva un certain dégoût lorsque pour la première fois il se trouva dans une réunion politico-religieuse. Il fallait, pour être applaudi, parler comme les niais qui l'en-

touraient, les flatter, leur dire qu'eux seuls formaient le vrai peuple, le peuple qui travaille, souffre et entretient les riches.

Voyant qu'il ne pourrait arriver avec l'aide du pouvoir, Moreau se mit du côté des opposants, et, après avoir dompté ses répugnances, finit par serrer les mains des laquais du faubourg Saint-Germain et des hommes aux cheveux luisants des barrières. Dans les petits journaux philosophiques, il écrivit des articles furibonds. Il eut même la chance de défendre en police correctionnelle le rédacteur en chef d'une feuille d'opinion très-avancée. Son client fut condamné, mais on porta l'avocat au pinacle. Il n'en demandait pas plus. Bientôt son nom fut dans toutes les bouches, on le citait comme un modèle des plus accomplis ; il eut des courtisans pour l'admirer, un peuple pour l'applaudir.

Raoul voyait avec peine son ami se lancer dans une voie qu'il croyait mauvaise et l'excitait à retourner en arrière pendant qu'il en était encore temps, mais Arthur était grisé, il prenait les applaudissements des habitués des

réunions au sérieux et se disait qu'enfin il avait trouvé sa voie.

Le jeune homme finit pourtant par comprendre qu'il ne serait jamais qu'un instrument dont d'autres se serviraient. Puis il avait peur des prisons, des amendes et voyait que ceux qui étaient mis sous les verroux pendant un certain temps finissaient par être oubliés. Il chercha donc autre chose, car comme il le disait bien haut, il voulait être quelqu'un.

Il y a des individus qui ne peuvent demeurer dans leur milieu. Ils ont la passion de dominer sans en avoir l'intelligence. Incapables, ils se remuent, se donnent un mal énorme pour mettre en relief leur personnalité. S'ils n'arrivent point par la politique, ils essayent d'autre chose. La charité est aussi un terrain que l'on peut exploiter. On forme donc des sociétés de secours mutuels, des associations de bienfaisance dont on se nomme président. La plus modeste de ces sociétés a, outre le président, un ou deux vice-présidents, un secrétaire, un trésorier. Pour peu que l'on sache se conduire, une fois la société créée, on est

sûr de son affaire; seulement il faut marcher vite, car sur ce terrain la concurrence est terrible.

Arthur Moreau, après avoir renoncé à la politique, s'accrocha à la charité. Il avait pris pour modèle un des habitués de l'établissement nommé Fohart qui avait fait son chemin de cette façon. Fohart était un type digne d'une étude sérieuse.

Agé d'une soixantaine d'années, gros, la démarche lourde, M. Fohart était consul de la république des Cimbébas à Paris; c'était l'être le plus repoussant qu'on pût voir. N'ayant ni instruction, ni éducation, laid, sale dans sa tenue, ce bonhomme, dévoré d'ambition et voulant faire parler de lui, avait créé un petit journal de théâtre : la *Jumelle*. Grâce à ce canard il eut bientôt des relations dans le monde des cabotins et devint une des personnalités du boulevard du Crime. Les artistes du Petit-Lazary le tutoyaient, la concierge du Théâtre-Lyrique l'appelait monsieur Fohart et lui demandait des nouvelles de sa santé, quand il passait rue des Fossés-du-Temple, les figu-

rants du Cirque, de la Gaîté, des Folies-Dramatiques, des Délassements-Comiques se le montraient du doigt en disant :

— Voilà le rédacteur en chef de la *Jumelle*.

Fohart finit par avoir ses entrées dans la plupart des théâtres. Le premier succès obtenu, il se livra à d'autres manœuvres. Il fonda une société de secours mutuels dont il se nomma président et greffa d'autres associations sur sa création primitive. Cela l'autorisait à pénétrer chez les plus grandes familles pour leur demander l'appui d'un nom illustre. Sur le papier à lettre figuraient les noms des *Hauts Protecteurs* Les artistes prètaient le concours de leur talent à un homme aussi dévoué aux pauvres, et le bon philantrope sollicita et obtint des décorations étrangères toutes plus étranges les unes que les autres.

L'ambitieux Fohart n'était point satisfait. A l'âge de plus de cinquante ans, il voulut obtenir des grades universitaires. Mais n'ayant jamais rien étudié, et par conséquent rien appris, ce désir nouveau paraissait impossible à réaliser. Le bonhomme tourna habilement

la difficulté. Il fit faire une thèse sur la divinité, écrite dans un pathos extravagant. Il expédia — avec accompagnement d'une somme d'argent — ce beau travail à un industriel américain qui lui renvoya en échange le diplôme de docteur en théologie. Ce fut un nouveau titre à ajouter à ceux qu'il possédait déjà.

Fohart joua du doctorat comme il avait joué de la *Jumelle* et des sociétés de secours. Cette fois il échoua platement. Le plus ignorant des prêtres était bien au-dessus de lui comme instruction, le simili-docteur fut bientôt percé à jour.

La politique le tenta. Non point la politique militante, mais il voulut avoir un poste en relief, tel que préfet, sauf à se retirer au bout d'un mois, pour pouvoir mettre sur ses cartes : ancien préfet. Mais il fut mis à la porte du ministère et un des attachés au cabinet du ministre, fatigué de ses obsessions, lui dit un jour brutalement qu'on ne voulait de lui, ni comme préfet, ni comme sous-préfet, pas même comme garde-champêtre. Fohart, hu-

milié, mais non découragé, chercha autre chose. Il tâta du consulat, mais son ignorance en géographie devait l'empêcher d'obtenir aucun poste sérieux. Il savait vaguement que Saint-Pétersbourg se trouve en Russie, mais on lui eut dit que Constantinople était un détroit et le Bosphore une grande ville qu'il n'aurait pas protesté. Le port de l'habit brodé lui semblait donc interdit à tout jamais, lorsqu'il rencontra dans une crémerie-restaurant où il prenait ses repas un grand diable d'homme, au teint brun rouge, qui parlait très-mal le français et un peu mieux l'anglais. Fohart lui causa et sut qu'il appartenait à une tribu de l'Afrique du sud, sur l'Océan Atlantique, au nord de l'embouchure du fleuve Orange. Le chef de cette tribu avait établi ses sauvages sujets dans quelques villages et l'une de ces localités, décorée du titre de ville, devint la capitale du nouvel état. Le grand chef eut quelques soldats qui montaient la garde à la porte de sa case surmontée d'une loque de soie qui simulait un drapeau. Fohart se fit donner par le

Namaquois tous les détails sur la principauté africaine, il écrivit au chef et six mois après il recevait le titre de consul de Cimbébasie. Il se fit faire par un tailleur du quartier un costume complet. De longues bandes d'argent ornaient les jambes du pantalon, le devant, le collet, les poignets, les basques de l'habit disparaissaient sous les broderies d'argent. Une ceinture de soie rouge et verte, à franges d'or, une épée de membre de l'Institut, un bicorne orné de plumes noires complétaient cet uniforme qui resta exposé plus de quinze jours à l'étalage du confectionneur. Les portières du quartier étaient émerveillées de ce luxe.

Le consul eut chancelier et vice-chancelier du consulat. On trouve toujours des niais pour s'affubler de titres ridicules. Celui de chancelier du consulat de Cimbébas était de ce nombre. Le chef africain ne payait point actuellement ces fonctionnaires qui ne lui rendaient aucun service. Mais Fohart, qui avait cru que les portes des ministères allaient s'ouvrir toutes grandes pour livrer passage à

un habit brodé, dut en rabattre. Le représentant des Namaquois ne reçut aucune invitation officielle et ne put endosser son costume que chez lui.

Tel était le modèle que Moreau voulait imiter.

— J'ai de l'instruction et il n'en a pas, se disait-il, je ferai en grand ce qu'il a fait en petit.

Le café habituellement calme était devenu presque un club; Georges avait à peu près cessé de le fréquenter, les autres y venaient toujours par habitude. La société eut à ce moment une nouvelle recrue; c'était un herboriste enragé qui ne parlait que révolutions, guerres et massacres. Cet individu à la taille épaisse, à la figure boursoufflée, ne se montrait terrible que parce qu'il ne croyait pas au danger, car il était naturellement poltron, et sa poltronnerie se complétait d'une avarice sordide. L'herboriste Moitteur et Moreau devinrent amis intimes et se montrèrent d'une grossièreté révoltante dans toutes les occasions.

Le terrible marchand de guimauve n'avait pas l'air d'entendre quand quelqu'un qu'il interpellait le remettait brutalement à sa place. Il déplaisait souverainement à Raoul et en recevait des leçons de politesse dont il ne profitait pas. Gustave, de son côté, faisait de l'art au point de vue politique ; son échec à l'Exposition, dont il rendait responsable la société, et surtout la situation conquise par celui auquel il avait donné ses vieilles chaussures, l'avaient exaspéré.

— Il n'y a que les intrigants qui parviennent, disait-il souvent ; quant au vrai mérite, on le laisse systématiquement de côté.

— C'est faux ! répondait le calme Joannis.

— Comment ! ne voyez-vous pas cela tous les jours ?

— Je ne vois que les jaloux et les impuissants se traîner péniblement.

— Et les travailleurs ?

— Ils ont du mal, c'est vrai, mais ils arrivent quand même.

— Ce sont des paroles qui ne prouvent rien.

— Qu'est-ce que cela fait, si c'est la vérité ?

— Alors, et le peuple ?

— Le peuple n'a rien à faire ici.

— Ne devrait-il pas être le souverain dispensateur de toutes les faveurs ?

— Qui vous empêche de les obtenir?

— La jalousie de quelques individus.

Tous les jours les mêmes plaintes étaient répétées, et Moitteur les trouvait fort justes.

Raoul prit vers la fin de septembre quinze jours de vacances, qu'il alla passer dans les Vosges, qu'il visita dans toute leur longueur, du ballon d'Alsace au mont Tonnerre. Dans le département auquel ces montagnes donnent leur nom, il s'arrêta quelque temps et envoya à son journal des correspondances sur l'histoire, les monuments, les populations, l'industrie et les richesses du pays.

Ces lettres furent très remarquées au café ; le seul Joannis les trouvait fort belles ; le créole disait que le fond philosophique manquait ; Moreau criait comme un possédé qu'un homme ayant l'audace d'écrire que les vieilles

églises, les vieilles abbayes, les anciens hôtels de ville étaient souvent des œuvres merveilleuses et prouvaient le talent de ceux qui les avaient élevées, n'était qu'un individu aux idées étroites.

Parlez-moi des usines, cela prouve le génie de l'homme. Les cheminées hautes d'où s'échappent des tourbillons d'une fumée noire ne valent-elles pas, au point de vue pittoresque, le clocher le plus beau. Les grands bâtiments sont supérieurs en tout aux abbayes et aux églises. Il faut en prendre son parti, les arts ont vécu, c'est maintenant le tour de l'industrie. Et puis, est-ce qu'on devrait en parler encore ? Mais voilà, pour entrer dans un journal, il faut sacrifier aux préjugés, mettre de côté tout amour-propre ; avec cela on fait son chemin.

— Raoul n'est pas d'un caractère à faire des courbettes, dit Joannis.

— Il ne faut point vous y fier. Vous rappelez-vous quand il se rendait dans les moindres feuilles de chou porter des articles qui passaient parce qu'ils n'étaient jamais payés?

Il n'a pas perdu son temps. A force d'écrire

il a trouvé une forme originale, il a su se faire remarquer et le voilà casé. Les feuilles de chou l'ont introduit dans les grands journaux.

— Enfin il a assez vécu à nos dépens !

— Je te conseille de lui reprocher les quelques repas qui lui ont été offerts par nous.

— Puis cette manie, ou plutôt ce sans-gêne de fourrer dans ses poches les restes d'un déjeuner ou d'un dîner.

— Ça, c'est vrai, dit Cœlina, outre que ce n'était pas distingué, on se trouvait exposé à recevoir des taches. Ainsi, moi, j'ai eu une robe abîmée, perdue complètement, parce que M. Raoul m'ayant offert le bras, la carcasse de poulet qu'il portait dans sa poche fondit et la graisse souilla mes vêtements.

— Vous fûtes la première à rire de cet incident qui, du reste, nous amusa tous.

— On rit souvent malgré soi.

— Allons donc ! Vous détestez Raoul parce qu'il a fait son chemin ; voilà la véritable cause des défauts que vous lui prêtez.

— Nous crois-tu jaloux de lui ? demanda Arthur.

— Certainement, quand il était sans pain, sans gîte, sans habits, vous lui trouviez toutes les qualités, son talent était très-grand, les directeurs de journaux ne lui allaient pas à la cheville et se montraient de parfaits crétins en n'acceptant pas ses articles. Aujourd'hui, sa situation étant changée, votre langage a changé également.

— Tu es impayable, Joannis, avec tes idées.

— Je dis la vérité.

— Personne ici n'est de ton avis.

— Je T-OUVE, dit le créole, que les A-TICLES de -AOUL manquent de philosophie ; à PA-cela, ils sont PA-FAITS.

— Mais vous savez que je n'ai jamais aimé ce donneur de conseils, dit Deroy ; mes impressions sur lui ne se sont point modifiées.

— C'est un idiot, dit Moitteur.

— Je partage l'opinion de M. Moitteur, appuya le consul de Cimbébasie qui ne quittait plus Arthur.

— Est-ce parce qu'il ne représente pas des sauvages ? demanda sèchement Joannis.

— Je n'aurais jamais cru, continua le jeune

homme, que le commerce de pâte de jujube pouvait rendre à ce point un homme enragé.

— Je dis ce qui me plaît ! répliqua Moitteur.

— Alors, supportez-en les conséquences.

En achevant sa phrase, Joannis leva la main et souffleta l'herboriste qui, furieux, se leva, prit son chapeau et partit en criant qu'il ne fréquenterait plus une société où des malotrus se permettaient d'en venir aux voies de fait. Cette brusque retraite amusa les assistants. On avait cru à une provocation, il n'en était rien. Le départ si prompt de Moitteur ne permettait pas de supposer qu'il enverrait des témoins à Joannis.

Quant à ce dernier, toujours calme, il vida son bock, lut quelques journaux et se retira vers minuit. Fohart retrouva la parole lorsqu'il n'eut plus à craindre de recevoir quelques horions et trouva honteux le procédé de Joannis.

— Ça ne peut se laver que dans le sang ! s'écria-t-il, il faut du sang !

— Pourquoi n'avez-vous pas fait cette réflexion quand Joannis était ici? lui demanda des Savières, qui pendant toute la discussion avait été plongé dans la lecture de la *Gazette de France*.

— Je ne peux pas compromettre mon caractère !

— Quel caractère ?

— Ne suis-je pas le représentant officiel d'un gouvernement indépendant?

Malgré le désir du consul, Moitteur et Joannis ne se battirent point. Le pétulant herboriste se calma, passa quelques jours sans se montrer au café. Quand il revint on ne songeait plus à l'incident. Ce fut en vain que le cimbébasien tenta de ramener la conversation sur ce qui s'était passé, ses efforts n'aboutirent point. Il chercha alors à flatter Joannis qui lui demanda brutalement pour quel motif il se montrait si obséquieux.

— Je vous demanderai un service.

— Lequel?

— Mon chancelier doit porter chez vous

une invitation pour assister à une soirée que je donne dans huit jours.

— Ah ! votre chancelier remplit aussi les fonctions de commissionnaire ?

— Il passe tous les jours devant votre porte. Ne serait-il point possible, parmi vos amis, d'annoncer le fait en quelques lignes ?

— Monsieur Fohart je ne me charge point de commissions pareilles et vous remercie de votre invitation.

— Mais monsieur Moreau vient !

— C'est son affaire.

— Je lui ai fait donner la décoration d'officier de l'ordre de Cimbébasie.

— Et il a accepté ?

— Avec plaisir.

— Tant pis pour lui.

Fatigué et écœuré par cette conversation avec ce stupide intrigant, Joannis se leva et sortit.

XI

DÉPART DE GUSTAVE

Raoul rentra à Paris dans le courant d'octobre, et profita des beaux jours de l'automne pour en visiter les environs en compagnie de Joannis. Ils couraient dans les bois, couchaient dans les petites auberges des villages, visitaient les églises, les vieux châteaux, s'arrêtaient devant un beau site et se communiquaient leurs impressions, qui souvent n'étaient pas gaies.

Quand vinrent de nouveau les jours pluvieux, les nuits longues, ils retournèrent à leur café

et remarquèrent dans la société bien des vides. Les uns s'étaient établis dans leur pays, médecin, notaire ou avocat ; deux ou trois étaient morts ; les fidèles qui restaient, Georges, Arthur Moreau, Gustave Deroy, continuaient à déblatérer contre la société, sans rien faire pour se créer une situation. L'herboriste Moitteur, malgré la valeur et l'importance qu'il croyait avoir, ne compensait pas les vides. Il essaya, pour la dixième fois peut-être, de se lier avec Raoul, qui repoussa froidement ses avances.

Quant à Des Savières, on le voyait tous les soirs, ainsi que le consul.

Les parents de Gustave, pour l'obliger à travailler, lui supprimèrent sa pension.

Il fit des dettes. Clara commença à se fatiguer de l'existence commune avec le sculpteur, et le menaça de le quitter, s'il ne pouvait la nourrir.

— Si encore, lui dit-elle, j'étais autre chose que ta maîtresse, je souffrirais sans protester. Mais dans ma situation, que veux-tu que je fasse?

— Je ne peux pourtant pas t'épouser !

— Oh ! je sais très-bien, on n'épouse pas une maîtresse. On lui fait subir toutes sortes de privations, puis, quand on est fatigué d'une vie de misère, on se marie avec une jeune fille élevée dans un couvent, qui est jolie quelquefois, riche toujours. Quant à celle dont vous avez fait votre compagne des mauvais jours, elle reste seule, abandonnée, misérable.

— Tu exagères toujours.

— Non, je dis la vérité.

— Crois-tu que, si je me mariais, tu serais oubliée du jour au lendemain ?

— J'en suis certaine.

— Tu me connais mal.

— Prouve-le moi par des faits.

— D'abord, avec la meilleure volonté du monde, je ne peux pas t'épouser, mes parents s'opposeraient à ce mariage, et, au cas où je passerais outre, leur aide pendant leur existence, ce qu'ils possèdent, après leur mort, me feraient défaut. Donc, ce moyen est mauvais. A présent, si par hasard je faisais un héritage, tu en aurais une large part.

— Tout cela est fort aléatoire. Un héritage n'arrive jamais à celui qui en a besoin, mais supposons que tu te maries ?

— Eh bien ?

— Que deviendrais-je ?

— Il n'est pas question de mon mariage, mais au cas où ce fait, que tu prévois, s'accomplirait, considère-le comme un bonheur pour toi.

La jeune fille devinait juste et sentait bien qu'une situation aussi tendue devait se dénouer dans un temps très-prochain. Elle se décida à souffrir encore et attendit. Gustave ne se remettait pas au travail, criait de plus belle contre tout le monde et maudissait ses parents.

Il arriva un moment où la misère fut si intense que son costume ressembla à celui que portait Raoul dans ses plus mauvais jours. Tout ce qu'il était possible d'engager avait pris le chemin du mont-de-piété, les reconnaissances furent vendues, et un jour il n'y eut plus de pain. Depuis longtemps, le cafetier de la rue de Buci avait coupé tout

crédit, les amis ne voulaient plus prêter un sou, et Moitteur, qui parlait toujours de désintéressement, refusa à l'artiste une pièce de cinq francs. L'herboriste voulait bien être radical, mais son avarice l'empêchait de se montrer généreux et obligeant. Cette humiliation frappa au cœur l'artiste, qui jura de se venger. En attendant il fallait pouvoir vivre, du moins ne pas mourir de faim.

Il écrivit à ses parents, leur apprit sa situation, et déclara qu'il ferait ce qu'on exigerait de lui. Trois jours après avoir écrit, un homme d'affaires arriva rue du Jardinet dès huit heures du matin. Gustave était encore couché. Il se leva, et en quelques minutes le visiteur lui annonça le but de sa démarche.

— Vous avez reçu des nouvelles de mes parents ? demanda-t-il.

— Un télégramme seulement.

— Et qu'allez-vous faire ?

— Cela dépendra de vos réponses.

— Interrogez-moi.

— Premièrement, il faut retourner dans votre pays.

— Jamais !

— Alors, monsieur, je vous demande pardon de vous avoir dérangé.

L'homme d'affaires se dirigea vers la porte.

— Voyons, ne partez pas si vite. Si je cède ?

— Je payerai vos dettes.

— Enfin, c'est quelque chose. Quand faudra-t-il me mettre en route ?

— Dans une heure.

— Le temps de me vêtir et je suis à vous.

Gustave passa dans sa chambre et, en quelques mots, mit Clara au courant de la situation. Elle le poussa à partir et lui recommanda de ne point l'oublier. Il promit ce qu'elle voulut, l'embrassa et rejoignit le messager de ses parents, qui l'attendait.

Les deux hommes sortirent. Dans la rue l'artiste s'aperçut que son compagnon le regardait curieusement.

— Vous trouvez que mon costume laisse à désirer au point de vue de l'élégance et de la solidité ? lui dit-il.

— C'est vrai, monsieur, mais quand on est jeune on supporte gaîment la gêne.

— Ah! vous appelez cela de la gêne? Mais c'est la misère absolue!

— Vous forcez un peu la note.

— Pas du tout. Achetez-moi un costume au moins.

— Vous iriez le porter au Mont-de-Piété.

— Le télégraphe a été, je le vois, fort indiscret sur mon compte.

— Peuh! il ne faut pas attacher d'importance à de si petites choses.

— On voit bien que vous ne connaissez la misère que de nom.

— Parlons d'autres choses. Nous allons déjeuner.

— Ce sera avec plaisir. Il y a au moins un mois que ce repas est passé pour moi à l'état de souvenir.

— Vous vous rattraperez dans votre famille. Tenez, voici un restaurant où nous pouvons entrer. Pour gagner la gare d'Orléans, ce sera l'affaire de dix minutes.

Gustave mangea gloutonnement, au risque de se donner une indigestion. Quand le repas fut terminé, l'homme d'affaires solda la carte

et emmena son convive. Le grand air fit du bien à l'artiste, dont la tête était brûlante. On était aux premiers jours de mars, le soleil déjà chaud brillait dans le ciel pur, les arbres du Jardin des Plantes, dépouillés de leurs feuilles, semblaient morts avec leurs branches noires et humides qui s'élançaient dans tous les sens. Seuls les conifères élevaient leurs pyramides de sombre verdure où se cachaient les oiseaux qui faisaient entendre leur ramage joyeux.

Gustave avait le cœur gros de quitter Paris, mais son placide conducteur faisait à peine attention à lui et marchait toujours.

Il alla au guichet, prit un billet de première et un quart d'heure après le train se mettait en marche.

Les réflexions du jeune homme ne furent pas gaies tant que dura le trajet. Il lui semblait que les autres voyageurs regardaient avec pitié son modeste costume, et il se sentait humilié. Mentalement il insultait l'homme d'affaires qui s'était montré si défiant, et ses invectives atteignaient même ses parents, cause première de ses déboires.

A huit heures du soir, il quittait le chemin de fer à une petite gare un peu avant d'arriver à Orléans, suivait un étroit chemin de traverse qui filait en droite ligne vers un village dont on apercevait, au milieu des arbres, les maisons basses, aux fenêtres éclairées à l'intérieur. Le cœur de Gustave battait vivement ; il était fort embarrassé de sa personne et ne savait comment il se présenterait à son père et à sa mère.

Ah ! s'il eût été célèbre, il serait entré la tête haute, précédé de sa réputation d'artiste : mais voilà, il n'avait pas eu de chance, la jalousie s'en était mêlée, et, systématiquement, il avait été mis de côté, pendant qu'un tas d'impuissants, habiles à faire leur cour aux hommes en place et aux journalistes, s'étaient fait protéger par les uns, pour être reçus aux expositions et avoir des commandes, par les autres pour avoir leurs noms imprimés et leurs œuvres portées aux nues. On le voit, Gustave ne voulait jamais s'avouer qu'il était le seul auteur du mal dont il se plaignait.

Ce fut dans cet état semi-exaspéré qu'il

arriva près d'une jolie maison à la façade en pierres de taille, au toit couvert d'ardoise. Un petit jardin séparait la façade de la maison sur laquelle ouvrait une grille fort simple en fer forgé. Après une minute d'hésitation l'artiste tira le bouton de cuivre ; la sonnette retentit, un chien aboya et des ombres portant des lumières se dessinèrent derrière les rideaux blancs. Des pas se firent entendre, la porte s'ouvrit, une domestique tenant un flambeau descendit les quatre marches du perron et, arrivant à la grille, poussa un cri de joie.

— C'est M. Gustave ! On va être content, à la maison.

— Tout en parlant, la servante avait introduit la clef dans la serrure, la grille se referma derrière le jeune homme, qui suivit d'un pas lent l'allée sablée conduisant au perron.

— Je vais prévenir. annoncer votre arrrivée, dit la domestique.

M. et Mme Deroy vinrent au-devant de leur fils, l'embrassèrent et lui firent servir à dîner. Contrairement à ses prévisions, l'artiste n'entendit aucun reproche, aucune allusion sur sa

conduite. On ne lui demanda pas ce qu'il avait fait, ce qu'il comptait faire; sans être expansifs, ses parents se montrèrent pleins de délicatesse et de prévenance. Ayant prévu une avalanche de reproches, il avait préparé d'avance des réponses dont il ne trouvait plus le placement.

A minuit il se coucha, le lendemain matin, sa mère vint dans sa chambre, prit ses habits, qu'elle brossa elle-même. A neuf heures, elle lui apporta son café au lait, qu'elle l'obligea à manger dans son lit. Après ce premier déjeuner, il s'habilla et descendit au jardin, où il trouva son père occupé à émonder des arbres.

— Tu vois, garçon, lui dit le brave homme, que je ne suis pas en avance, la sève va monter bientôt, et j'ai encore à planter, à bêcher, à nettoyer. Quand on est seul, ça n'en finit pas.

— Je puis t'aider.

— Tu n'y connais rien, puis tu ne ferais pas beaucoup de besogne. Enfin nous verrons. Va dire à ta mère de préparer le déjeuner pour onze heures et demie, elle doit aller à Orléans où tu l'accompagneras.

La domestique harnacha un petit cheval très-vif, le plaça dans les limons d'une modeste carriole où montèrent Gustave et sa mère.

— Sauras-tu conduire? lui demanda M. Deroy.

— Oh! parfaitement.

— Du reste, la bête est fort douce, malgré ses piaffements, il n'y a pas de danger.

Ce voyage de six kilomètres eut lieu sans encombre. Mme Deroy fit ses achats; pendant qu'elle était dans les magasins, Gustave, resté près de la voiture, attendait sur la chaussée. La dernière visite fut chez un tailleur, qui prit des mesures pour un vêtement complet. L'artiste choisit lui-même les étoffes et l'industriel promit que sous trois jours il porterait le tout chez M. Deroy pour l'essayer. Il fallut une semaine pour terminer ce travail. Pendant ce temps, Gustave avait organisé un atelier, s'était remis à la sculpture et voulait faire le buste de sa mère. Quelquefois la servante allait le voir et s'extasiait sur le talent de son jeune maître.

La confiance s'était promptement rétablie

entre l'artiste et ses parents. Ceux-ci ne lui refusaient rien et le laissaient agir à sa guise. Aussi l'aigreur, la jalousie avaient peu à peu abandonné son cœur, et il se berçait d'espérances nouvelles. Les voisins et les amis de son père venaient le voir, et leur conversation ne lui déplaisait pas.

Quand vint le mois de mai, les jours plus longs, le soleil plus chaud, permirent à Gustave de faire dans la campagne des promenades qui lui plaisaient beaucoup ; les bois verts, les longues rangées de peupliers bordant les ruisseaux, les pommiers, les pêchers, les poiriers en fleurs, lui fournirent des sujets de paysages gracieux et variés. Portant un immense parasol, un pliant, une boîte de couleurs, il s'installait dans un endroit favorable et peignait.

Les campagnards s'assemblaient autour de lui, le regardant manier ses pinceaux, préparer sa palette et couvrir sa toile d'arbres, de ruisseaux, de fleurs, suivant sa fantaisie.

L'étonnement de ces braves gens était profond, à la vue de ces toiles que trois ou

quatre jours changeaient d'une façon si complète. Aussi celui dont un arbre, un coin de terre, était reproduit, se montrait-il fier et heureux. Il racontait le fait à ses voisins, et en quelques heures tout le village en était instruit.

Le père Deroy revenait à de meilleurs sentiments, son fils ne lui paraissait pas aussi débauché qu'il l'avait craint d'abord : aussi se montrait-il d'une remarquable facilité sur la question d'argent. La mère était toujours en extase devant Gustave, et se disait qu'il avait un talent hors ligne. Le jeune homme, de son côté, s'habituait à cette existence régulière et calme. Peu à peu il oubliait ses amis, Paris et ses distractions. C'est à peine si, de loin en loin, dans les moments où l'inspiration manquait, il songeait à Clara.

Mais à force d'entendre les cultivateurs, peu ferrés sur les questions d'art, l'admirer si naïvement et si sincèrement, il se persuada encore plus que ceux qui l'avaient critiqué à Paris n'étaient que des jaloux et des impuissants.

— Je leur prouverai ce que je vaux, se disait-il souvent.

Quand des accès de vanité le prenaient, il songeait sérieusement à quitter de nouveau ses parents et à tenter encore une fois d'écraser les envieux. Il était, dans ces moments d'humeur sombre, irritable à l'excès, ne travaillait pas et parlait peu. Pour ses promenades, il choisissait les endroits les plus solitaires, se détournant quand il apercevait quelqu'un, ne répondant pas au salut du campagnard qui lui disait en portant la main à sa coiffure :

— Bonjour, monsieur Gustave !

Mme Deroy, avec la finesse inhérente à toutes les mères, devinait ce qui se passait dans l'esprit de son fils et cherchait à combattre cette nostalgie de Paris. Elle songea au mariage. Il ne manquait pas d'excellents partis dans les environs. Plusieurs jeunes filles avec de belles dots en bonnes terres pouvaient convenir à Gustave : bien élevées, ce qui est quelque chose, riches et jolies, deux qualités fort appréciées, la première par les parents, qui ne voient que le côté positif dans la ques-

tion du mariage, et la seconde par les jeunes gens dont le cœur n'est point encore de marbre et qui aiment un visage grâcieux, un beau sourire, de grands yeux bleus ou noirs, des cheveux longs et une main petite.

On chercha pour Gustave uue femme réunissant autant que possible toutes ces qualités et quand elle fut trouvée, on lui parla en conséquence. D'abord, il fit la sourde oreille et répondit qu'il ne voulait pas se marier ; mais sa mère revint à la charge, il ne dit plus non d'une façon aussi énergique, puis hésita, et enfin se décida à aller faire une visite aux parents de celle qu'on lui destinait.

XII

HISTOIRE DE PORTIER

Les membres de la société, qui se réunissaient chaque soir, causaient de Gustave dont le long séjour chez ses parents faisait émettre une foule de suppositions. Le consul Fohart eut l'idée saugrenue de faire lui-même le voyage et d'aller voir l'artiste dans son village.

— De quel droit irez-vous déranger des gens que vous ne connaissez pas ? demanda Joannis.

— On n'a pas le droit d'étouffer un talent

qui ne demande qu'à se développer, répondit le Cimbébas.

— Est-ce que vous voudriez lui commander quelque chose pour le pays que vous représentez?

— Pourquoi pas!

— La statue équestre du chef de l'Etat, ou simplement son buste?

— Non, mais peut-être un marbre qui serait bien payé.

— Dites plutôt que vous désirez que Gustave vous fasse un cadeau quelconque en échange de vos protestations d'amitiés.

— Monsieur Joannis, vous voyez le mal partout!

— Mais pas du tout, honorable consul, dit en riant le jeune homme, vous désirez, j'en suis convainçu, votre buste en terre cuite pour qu'il y ait quelque ressemblance entre ce portrait et les Namaquois, de plus sur la poitrine beaucoup de décorations, n'est-ce pas?

— Je n'ai jamais songé à toutes ces choses.

— Vous cachez votre jeu, vous êtes un malin.

— Il faut laisser Gustave où il est, dit des Savières, qui avait lu la *Gazette de France* tout en écoutant la discussion.

Fohart se tut.

— Je suis allé chez vous, reprit des Savières en s'adressant à Joannis, vous trouverez chez votre portier une lettre d'invitation à un dîner que j'offre sous huit jours à quelques amis.

— Et à quel propos ce repas?

— Je vous expliquerai cela au dessert.

— Nous attendons ce jour avec impatience.

— Mais à propos qu'a donc votre portier? quand on prononce votre nom il grogne, on dirait qu'il va se jeter sur celui qui lui parle.

— Ah! j'ai eu une querelle avec ce digne homme.

— Ce n'est pas possible! Joannis en guerre avec son pipelet!

— C'est pourtant comme j'ai la douleur de vous le dire.

— Contez-nous le fait!

— Le voici dans toute son horreur!

On vida les verres de bière, on en demanda d'autres et Joannis commença son récit.

— Vous avez vu tous le représentant de mon propriétaire, le digne M. Leprince. Sa taille courte, ses cheveux grisonnants, ses yeux mobiles, tout cela en fait un type de laideur assez rare heureusement.

— Il a la physionomie distinguée d'un bandit et je me tiens à distance quand je passe auprès de lui, interrompit des Savières.

— Il possède aussi la tournure élégante d'un rôdeur de barrières, dit Raoul.

— La profession de portier en vaut une autre, répliqua Arthur.

— Non, reprit Joannis.

— Est-ce parce qu'il nettoie les escaliers et qu'il tire le cordon qu'un homme est déshonoré ? Il faut gagner honnêtement sa vie pourtant.

— Pas tant d'ardeur sur la valeur des concierges, Arthur. Je reconnais comme toi que les professions les plus humbles sont respectables, excepté celle de portier.

— Comment cela ?

— Quand un individu a un métier, cocher, commissionnaire, ce que tu voudras, et installe

sa femme dans une loge, c'est un appoint important au gain annuel. L'homme n'est pas concierge dans ce cas. Il y a aussi un ménage malade ou chargé de famille, il faut élever les enfants. Mais quand un homme et une femme bien portants, n'ayant qu'eux-mêmes à entretenir viennent volontairement s'échouer dans la niche appelée loge qui sert de demeure au gardien d'une maison, quand ce couple ne veut rien faire, à part d'ouvrir la porte, recevoir les lettres et répondre aux étrangers; il y a là-dessous quelque chose de louche.

— Quoi donc? demanda Arthur.

— On ne peut vivre à deux avec quatre ou cinq cents francs par an et le logement. C'est vrai qu'il y a les étrennes, le denier à Dieu, la bûche, et autres petits cadeaux, mais cela ne suffit point. Un ménage qui travaille peu ou pas, dépense, surtout quand l'esprit n'existe point et que la matière est tout. On se nourrit bien, ça coûte de l'argent. Alors si le propriétaire, comme cela arrive souvent, ne demeure pas dans son immeuble, le portier choisit ses locataires. Il préfère les célibataires

aux gens mariés qui sont trop sérieux et desquels il n'y a rien à tirer. Les premiers, hommes ou femmes, ont presque toujours quelques relations dont on peut tirer parti.

— De quelle façon? interrompit Arthur.

— Il y a dans ma maison un logement à louer. Ce matin, deux jeunes gens sont venus le visiter; ma portière les conduisait, et, sur la réflexion de l'un deux, que lui et son ami étant garçons, il serait possible que de temps en temps quelques personnes du sexe faible vinssent charmer leur solitude, la concierge a répondu qu'on n'était pas parfait et que pour cela on s'entendrait; mais elle a recommandé de ne point amener de femmes trop *communes*. Quand les deux futurs locataires ont été partis, elle a raconté le fait au digne M. Leprince, son mari, qui a approuvé, et dit que des garçons valent mieux que des ménages; qu'il s'agisse d'une lettre à remettre à une jeune fille, à une femme mariée, le type de concierge dont je vous parle est toujours là comme entremetteur, moyennant quelques pièces de cent sous. Il faut que la loge lui rapporte.

— J'ai un portier taillé sur ce patron, dit des Savières, c'est une franche canaille.

— Le mien, continua Raoul, a perdu ou dépensé cent francs, il faut que ses locataires lui remboursent cette somme. Il m'a choisi pour victime. En échange de l'argent que je lui ai donné, sa femme me remit un papier, connu généralement sous le nom de quittance de loyer. Quelques jours après, passant devant la loge, il me demanda, fort poliment du reste, si je n'avais point d'argent de trop, qu'il était à la recherche de cent francs qu'il avait égarés. Mon terme était de cent soixante-dix livres, l'erreur ne pouvait venir de moi, car en quittant la loge, j'avais laissé mon argent sur une table et la portière l'avait ramassé, compté et serré. J'eus le tort de ne point envoyer promener le couple lors de la réclamation. Mon indifférence fut prise pour de la timidité et le brave Leprince se dit qu'à force de grossièretés il me ferait donner les cent francs. Ce prince du plumeau, quand je passe, me regarde avec des yeux furibonds, il grogne, saute, menace. Sa colère m'amuse. Madame ma portière se

met aussi de la partie et les yeux chassieux de cette ancienne ouvreuse de loges lancent des éclairs.

— Et le propriétaire ?

— Je l'ai vu. Il ne s'occupe que de ses termes et n'a qu'une confiance limitée dans son portier, qui, paraît-il, n'en n'est pas à ses débuts dans ses tentatives de chantage.

— Ah ! s'écria des Savières, je me disais aussi depuis longtemps que la physionomie de l'épouse Leprince ne m'était pas inconnue. En effet, j'ai vu ces yeux pleurards, cette figure bouffie, ce gros ventre au théâtre des *Caprices-Parisiens* où elle a dû gagner de l'argent. Voilà une gaillarde qui entendait son métier et qui se faisait payer largement les bouquets qu'on la chargeait de remettre aux actrices. Elle a trouvé un mari qui la vaut sans doute ?

— Naturellement. Elle élève des chats, sa loge est une véritable ménagerie.

— Et tu restes dans cette maison ?

— Cela m'amuse.

— Mais ce portier finira par devenir enragé et te jouera un mauvais tour.

— Je me méfie. Quelquefois, quand je rentre tard, rien n'est drôle comme de voir cette figure ignoble et grimaçante, éclairée par la lumière tremblottante d'une bougie, collée aux carreaux. S'il n'y avait pas de sergents de ville, je crois que je passerais un moment bien désagréable. Souvent du fond de son lit la portière geint, puis les chats s'en mêlent ; c'est une cacophonie qui dure généralement un quart d'heure.

— Il ne faut point trop se moquer des gens qui manquent d'instruction, dit sentimentalement Fohart.

— On a bien le droit de rire d'un imbécile doublé d'un fripon, reprit Raoul.

— Mais qui vous dit qu'il n'est pas de bonne foi ?

— Je l'ai cru un instant, mais je suis certain du contraire.

— Enfin, ces querelles ne nous regardent point.

— Mais il n'y a pas de querelle dans tout

cela. Il y a un portier peu délicat qui réclame à un de ses locataires de l'argent qu'il sait ne pas lui être dû.

Le consul se leva et partit, suivi bientôt de Arthur Moreau.

— Les voilà devenus inséparables, dit Raoul.

— Moreau a déjà plusieurs décorations, reprit des Savières.

— Je suis sûr, fit Joannis, que ce vieil animal de Fohart va relancer Gustave.

— Je le crains ! répondit Raoul.

XIII

MARIAGE

Le consul prit en effet le chemin de fer et alla trouver Gustave, qui ne fut pas médiocrement surpris de cette visite. La famille Deroy le reçut assez froidement quand elle connut le motif de sa démarche. Avec sa finesse de campagnard, Deroy père devina l'intrigant et ne se laissa pas prendre à ses belles paroles. Aussi, après un séjour de quarante-huit heures, Fohart, se sentant mal à l'aise, repartit, non sans emporter une forte provision de fruits dont Mme Deroy lui fit cadeau.

Gustave ne le conduisit pas jusqu'à la gare; sa mère le surveillait et ne voulait point qu'il restât en tête à tête avec cet étranger. Elle respira quand eut disparu le train qui l'emportait.

— Qu'est-ce que cet homme? demanda-t-elle à son fils.

— C'est un intrigant, mais je le crois honnête, répondit Gustave.

— Où a-t-il gagné ses décorations, son titre de docteur; il ne me fait pourtant pas l'effet d'un officier retraité ou d'un savant?

— Fohart est trop prudent pour avoir jamais porté l'uniforme et il est tout l'opposé d'un savant.

— Mais pourquoi est-il décoré?

— Ah! voici. Il est président de sociétés de bienfaisance qu'il a fondées. C'est l'argent des autres qui permet à ces associations de vivre et d'entretenir leur président qui, lorsqu'une épidémie se déclare quelque part, envoie courageusement un médecin pour soigner les malades. Quant à lui, il reste à Paris, reçoit les félicitations et les décorations.

— C'est un simple exploiteur?

— Pas autre chose.

— C'est une relation qu'il faut mettre de côté.

Mme Deroy causa d'autres choses, surtout de mariage. Elle tenait à cette idée, la visite de Fohart l'épouvantait, elle redoutait d'autres tentatives de la part d'amis plus influents. Enfin, après avoir tout préparé, un dimanche de septembre — le temps était beau, le soleil brillait, — la mère de Gustave se dit que la présentation aurait lieu ce jour même. Elle entendit la messe et, après le repas de onze heures, prenant son fils à part, lui demanda de l'accompagner jusqu'au village voisin. Gustave ne se fit point prier, et à une heure de l'après-midi ils se mirent en route. Sa mère amena la conversation sur la famille Denoël.

— Tu ne connais pas les Denoël? dit-elle à Gustave.

— J'en ai entendu parler seulement.

— Par qui?

— Oh! par tout le monde. Le père est un ancien juge de paix, la mère est une brave

femme très simple qui n'a absolument rien inventé.

— Et c'est tout?

Il y a une fille qu'on dit jolie.

— Nous allons la voir, si elle te plaît!

— Eh bien?

— Tu pourrais en faire ta femme.

— Comme vous y allez! Mais je ne l'ai jamais vue.

— Tu la verras; du reste, si elle ne te convient pas, nous chercherons d'un autre côté.

— Alors, c'est un parti pris de me marier?

— N'es-tu point d'âge d'être en ménage?

— Je n'ai jamais songé à cela.

— C'est un tort. M. Denoël a un beau bien et Émilie est fille unique.

— Ah! elle se nomme Émilie?

— Oui. Ce nom te déplairaît-il?

— Pas du tout. Il faut bien en avoir un, n'importe lequel.

— On t'admire dans cette famille, tout le monde parle de ton talent.

— Vraiment! Ils ont donc vu quelques-unes de mes œuvres?

— Des tableaux, des dessins et mon buste en marbre qui est si ressemblant !

— Vous trouvez ?

— Certainement. Je crois pourtant que tu m'as flattée.

— Pas du tout.

— Enfin, tu es meilleur juge que moi.

Tout en causant, les deux promeneurs étaient arrivés aux premières maisons du village.

— Tiens, dit Mme Deroy en désignant du doigt un gros homme qui se dirigeait de leur côté, voici le père d'Emilie.

— Il est solidement bâti.

— Que veux-tu ? à son âge ; puis il travaille si peu !

— Est-ce que sa femme est taillée dans les mêmes proportions ?

— Non, Mme Denoël est longue et mince, mais c'est une très-bonne et très-digne femme.

— La maigreur n'empêche pas les qualités.

— Enfin, ne plaisante pas, sois sérieux.

— Je vous le promets.

L'ancien juge de paix n'était plus qu'à une vingtaine de pas ; il leva la tête en entendant causer et marcher, et poussa un cri de surprise :

— Madame Deroy !

— Monsieur Denoël !

— Quel heureux hasard !

— Ce n'est point un hasard, nous allons chez vous.

— Tant mieux ! C'est monsieur votre fils que vous nous amenez ? fit Denoël en regardant Gustave.

— Oui, monsieur.

— Ah ! mon ami, permettez-moi de vous appeler ainsi, moi qui vous ai vu si petit !

— Il y a longtemps de cela.

— Il me semble que c'est hier. Vous couriez dans le jardin de votre père, cueillant les fleurs, vous couchant sur les plates-bandes, vous étiez un petit diable.

— Votre mémoire est excellente.

— Ce que j'ai vu et entendu une fois, je ne l'oublie pas. Du reste, quand on a été magistrat....

Le bonhomme tenait beaucoup à sa qualité de juge de paix.

— Il y a des professions qui exigent cette qualité que je constate en vous.

— Nous voici arrivés, dit M. Denoël en s'arrêtant près d'une porte en bois peint ; ma femme va être agréablement surprise, car elle ne vous attend pas.

La porte ouvrait sur un large vestibule. L'ex-magistrat, marchant le premier, entra dans une pièce assez grande ou, assise près de la croisée, se tenait Mme Denoël.

— Je t'amène madame Deroy et son fils, s'écria-t-il.

— Comment dis-tu, mon ami?... ai-je bien entendu?

— Certainement ; tiens, vois plutôt, dit le gros homme en se collant au mur.

Une conversation des plus banales s'engagea entre ces quatre personnages, et Gustave, considérant Mme Denoël, convint que sa mère n'avait pas exagéré en lui disant qu'elle était très-maigre. En effet, la digne femme, serrée dans une robe étroite, avait une ressemblance

assez frappante avec une perche surmontée d'une tête de bois sculptée avec un couteau ; le nez paraissait à peine, les yeux à fleur de peau étaient sans éclat, des manches d'une robe noire s'échappaient des mains osseuses aux doigts noueux, en un mot, tout l'opposé de son mari.

Celui-ci, au moral, n'était ni bon ni mauvais. Chez lui les qualités n'existaient pas plus que les défauts. Il affectait l'indifférence eu matière de religion. C'était le type du bourgeois niais et prétentieux, disant qu'il faut un culte pour les femmes et les enfants, que c'est nécessaire au point de vue moral. Mais il détestait les prêtres, parlait sans cesse de leur ambition, de leurs intrigues, et combattait la *calotte*, qu'il voyait partout cherchant à établir son influence par des manœuvres souterraines. Sa conversation était remplie de ces phrases bêtes et sentencieuses particulières aux esprits obtus qui se croient de profonds philosophes. Ils parlent de Voltaire sans l'avoir lu et des jésuites sans les connaître.

Mme Denoël attendait sa fille, qui était allée voir une de ses amies. Gustave ne s'amusait pas dans cette société et espérait que l'arrivée de la jeune fille animerait un peu la conversation. Il y avait plus d'une heure qu'on causait de la pluie et du beau temps, la conversation languissait, les mêmes réflexions étaient répétées, et on sentait les efforts faits pour trouver des mots ; les bâillements devenaient impossibles à dissimuler, quand Mlle Emilie entra.

C'était une belle et grande personne à l'air un peu déluré, mais dont la physionomie respirait la bonté. Gustave se dit qu'avec une jolie dot Mlle Denoël ne devait pas être en peine d'un mari, et convint que sa mère n'avait pas eu mauvais goût en la choisissant pour lui. Les paroles revinrent sur les lèvres desséchées, les phrases, moins cherchées, furent compréhensibles, les bâillements disparurent, on eut presque de l'esprit. L'artiste fut frappé de ce changement brusque dû à Emilie et put se convaincre que, sans manifester des prétentions exagérées, elle avait

appris beaucoup, causait bien et savait par politesse se mettre au niveau de ceux qui l'entouraient.

Mme Deroy et son fils furent invités à dîner, et ils ne quittèrent la maison de M. Denoël qu'à dix heures du soir. L'ancien juge de paix leur fit un bout de conduite.

— Eh bien, mon enfant, que dis-tu d'Emilie, demanda Mme Deroy.

— Elle est fort bien.

— Cette réponse ne te compromet pas.

— Que voulez-vous savoir ?

— Te plairait-elle pour femme ?

— Ceci demande réflexion.

— Oui. Mais enfin penses-tu que nous puissions retourner chez ses parents ?

— Si cela vous convient, je n'y vois pas d'inconvénients.

— Tu me dis cela d'un air bien indifférent !

— Vous comprenez que je ne suis pas épris de la fille de votre amie ; seulement, puisqu'il faut à toute force que je me marie, elle me plaît, et, quant au reste, agissez comme vous l'entendrez.

— C'est bien parlé. Laisse-moi faire, et tu verras.

— Oh ! je suis sûr que vous réussirez.

— Vaniteux !

— Pas du tout. Comme vous semblez préférer Mlle Denoël, votre plan de campagne est tout préparé, vous avez mon assentiment ; maintenant cela marchera vite.

— Le plus vite sera le mieux.

Mme Deroy était enchantée de la docilité et de la soumission de son fils et se promettait de mener les choses rondement. Le lendemain elle parla à son mari et fut très-surprise en s'apercevant qu'il ne partageait pas tout à fait ses idées. Il hésitait.

— Pourquoi, lui dit-elle, parais-tu mécontent ?

— J'ai peur.

— Rien n'explique ta crainte.

— Vois-tu, Gustave n'est peut-être pas aussi converti que tu le crois.

— C'est une erreur.

— Je le désire, mais je ne puis m'empêcher de redouter l'avenir. Si ses défauts, au lieu

d'avoir disparu comme nous le supposons, reparaissaient tout à coup, il ferait un triste mari, et sa pauvre jeune femme souffrirait par notre faute. C'est une chose grave que tu entreprends, songes-y bien. Réfléchis avant de t'engager plus avant.

— Notre fils n'est pas ce que tu crains, un dissimulé, un fourbe...

— Je n'ai point prononcé ces mots. Mais je crois connaître Gustave, il est apathique, un peu jaloux.

— Pas du tout. La cause de son apathie est la solitude où il vit. Crois-tu que nous sommes bien amusants pour un jeune homme? La jalousie? et de qui serait-il jaloux?

— Des artistes de son âge qui ont réussi quand il a échoué.

— Dis tout de suite qu'il n'a pas de talent.

— Je ne peux pas dire cela, puisque je ne le pense pas, mais il manque d'énergie.

— Ce sont des mots. La preuve?

— Elle n'est que trop facile à donner. Tu te souviens dans quel état il est arrivé

ici, tu savais par notre correspondant à Paris quelle existence il menait et dans quelle misère il était plongé. Te souviens-t-il de ses accès de colère durant les premières semaines de son séjour chez nous ?

— Ce que tu dis est vrai, mais il ne faudrait point conclure que Gustave est un mauvais sujet.

— Je crois le contraire, mais on peut rendre sa femme malheureuse et soi-même, par la même occasion, sans avoir les vices des individus qualifiés de mauvais sujets.

— Le mariage fera disparaître ce qui reste en lui du passé.

— Je le désire. A présent, agis comme tu l'entendras, mais rappelle-toi que, s'il arrive un malheur, je t'aurai prévenue.

— Je m'en souviendrai, mais pour rire de tes terreurs.

— Alors, nous rirons ensemble.

Malgré tous les raisonnements si justes de son mari, Mme Deroy voulait marier son fils et se persuadait qu'une femme jeune, jolie et assez spirituelle aurait sur

lui assez d'influence pour lui faire oublier Paris.

Aussi se mit-elle aussitôt en campagne et fit-elle les premières démarches auprès de M. Denoël, qui répondit avec emphase que cette union des jeunes gens lui paraissait sortable de tous points et qu'il ne voyait aucun inconvénient à ce qu'elle se fît.

Sa femme se montra un peu plus difficile. Gustave avait vécu longtemps à Paris, sa conduite légère était connue, et ne devrait-on pas attendre un peu avant de donner une jeune fille, pure et naïve, à un ancien viveur ?

Le magistrat, qui se piquait de tolérance, avait toujours une réponse aux objections de sa moitié. Si l'artiste s'était amusé, fallait-il lui en faire un crime ?

— Enfin, mon ami, tu conviendras avec moi qu'on peut craindre beaucoup.

— Ce sont des niaiseries. Tu sais bien qu'un garçon ne s'élève pas dans un couvent.

— C'est un tort.

— Je ne dis pas non, mais c'est comme

cela. J'aime ma fille, mais je ne voudrais pas pour elle d'un mari n'ayant jamais quitté les jupons de sa mère.

— Tu parles bien légèrement des mères !

— Non, je parle de leurs jupes, qui peuvent être fort respectables, les tiennes, par exemple. Cependant il arrive un moment où un jeune homme éprouve le besoin de les quitter.

— Tant pis !

— Ou tant mieux ! mais nous ne pouvons pas changer ce qui est.

— Gustave n'a-t-il pas laissé de dettes à Paris ?

— Oh ! pour cela, je m'en charge. Sois certaine que je prendrai des renseignements sérieux avant de compter la dot. Les affaires avant tout.

L'artiste, une dizaine de jours après la visite faite en compagnie de sa mère, était reçu dans la famille Denoël. Emilie le voyait sans plaisir et sans peine ; on lui avait dit de le considérer comme son futur mari, et, comme elle ne le trouvait ni mieux ni plus mal qu'un autre, elle se dit que peut-être ses parents avaient

raison, qu'avec Gustave elle jouirait d'un bonheur complet. Cependant les plaisanteries qu'il risquait sur ses parents lui déplaisaient, elle se disait que les petits ridicules de M. et de Mme Denoël ne devaient pas être relevés par leur futur gendre.

Le mariage fut célébré vers la fin d'octobre. La petite église du village avait été ornée pour la circonstance : l'autel de la Vierge tout tendu d'étoffes blanches, le maître-autel brillant de dorures, surchargé de fleurs artificielles, le prêtre couvert de ses plus beaux ornements sacerdotaux, les enfants de chœurs en surplis blancs, avec ceinture et calotte rouges.

Les compagnes d'Emilie chantèrent le *Veni Creator ;* la noce traversa une foule de campagnards qui attendaient à la porte de l'église pour voir les mariés ; les gamins firent partir des pétards, et le lendemain, sauf quelques bonnes femmes, personne ne parla plus de ce fait qui avait occupé tout le monde.

Les deux jeunes gens s'installèrent dans une petite maison que leur avait donnée M. Denoël. Mais Gustave s'ennuya vite de la vie tranquille

qu'il menait. Il ne pouvait plus sortir à cause du mauvais temps et essayait en vain de prendre l'ébauchoir ou le pinceau.

L'inspiration ne venait pas, la force lui manquait, et au mois de décembre il avait décidé sa femme à le suivre près de Paris où il voulait acheter une propriété. De cette façon, disait-il, nous aurons tons les avantages de la campagne et je pourrai visiter les musées.

Les parents firent quelques objections. M. Deroy sentit ses craintes se réveiller, le juge de paix regretta ce qu'il appelait sa précipitation, mais le mal était fait : on céda, le jeune ménage prit le chemin de fer et s'arrêta à Juvisy. Gustave, avant de rentrer définitivement à Paris, comme c'était son intention, voulut d'abord avoir une maison à lui. Il se rendit à Fontenay-sous-Bois et trouva tout meublé ce qu'il cherchait. Il fut mis en possession immédiatement, paya comptant et retourna chercher sa femme qu'il avait laissée deux jours à Juvisy avec une domestique.

XIV

REGRETS

La société du café de la rue de Buci était à peu près dissoute, et les jeunes gens qui la composaient se voyaient beaucoup moins souvent depuis le départ de Gustave. Raoul continuait sa collaboration au journal et écrivait en même temps dans les revues. Georges et Arthur Moreau oubliant, l'un qu'il était médecin, l'autre avocat, fréquentaient les réunions publiques pour se faire une popularité. Ils trouvaient facile de flatter des malheureux et des ignorants en leur parlant de leurs droits

sacrés méconnus par le pouvoir, mais ne faisant jamais la moindre allusion à leurs devoirs. Ils se grisaient de leur propre éloquence.

A force de répéter les mêmes choses ils finirent par les croire et songèrent sérieusement à se porter à la députation. Le créole attendait le moment favorable pour solliciter les voix des nègres. Joannis était de plus en plus plongé dans ses études sur le moyen âge et ne s'occupait pas de constitutions, d'organisation sociale, de droits du peuple.

L'énergumène Moitteur continuait à pérorer, faisait des plans de campagne, donnait des leçons au gouvernement et prétendait de plus en plus que ceux qui ne pensaient pas comme lui étaient des crétins. Il alla dans quelques réunions, mais plusieurs arrestations ayant été opérées pour cause de tapage, il eut peur et se tint coi. Chez lui, la prudence dominait de beaucoup la passion, et il ne se montrait courageux qu'à huis-clos, lorsqu'il n'avait aucun danger à courir. Des Savières lisait toujours la *Gazette de France*; Fohart s'entêtait quand même à fréquenter les jeunes gens

malgré la froideur que lui témoignaient quelques-uns; mais il parlait moins. Quand deux ou trois fois par semaine la société était au complet, tout le monde se disputait; on se lançait à la tête des gros mots et tout se terminait par la consommation de nombreux bocks.

Gustave était marié depuis trois mois, et, parti depuis près d'un an, on n'entendait plus parler de lui. Clara avait subitement disparu; les uns prétendaient qu'elle s'était remise au travail, d'autres disaient l'avoir rencontrée au bois dans un équipage magnifique, à côté d'un homme qui, pendant longtemps, lui avait fait une cour assidue; des naïfs prétendaient qu'elle se mourait, n'ayant pu résister à l'abandon si brusque du sculpteur.

Quant à Raoul, son opinion était toute faite : l'ex-fleuriste n'avait nulle intention de quitter ce monde : elle ne voulait plus travailler et son but était de vivre aux dépens des imbéciles. Tôt ou tard on la rencontrerait soit dans un huit-ressorts, soit à pied : elle était assez habile pour faire une conquête sérieuse.

Deroy s'était retiré avec sa jeune femme dans sa petite retraite de Fontenay-sous-Bois, où il espérait travailler sérieusement. Mais quinze jours étaient à peine écoulés qu'il commençait à se fatiguer de cette vie à deux. Le ciseau lui échappait des mains quand il se plaçait en face d'un bloc de marbre; il avait de plus en plus la nostalgie de Paris, songeait à reprendre ses habitudes qu'il regrettait amèrement d'avoir rompues. Sa femme ne lui paraissait pas digne du talent qu'il se supposait. Il lui trouvait un caractère commun, des idées vulgaires, et quand elle essayait de lui parler art il la renvoyait à son ménage causer avec sa bonne, avec laquelle elle pourrait s'entendre.

Émilie fut tout à la fois surprise et froissée d'un changement aussi brusque dans les façons d'agir de son mari. Pourtant elle était certaine de n'avoir rien fait qui justifiât sa mauvaise humeur. Pour le suivre, elle avait quitté ses parents au milieu de l'hiver. La jeune femme dissimula sa douleur, pleura en cachette et montra toujours à son mari un visage sou-

riant. Mais il finit bien par s'apercevoir de ce qui se passait, et sa mauvaise humeur s'accrut. Il sentait qu'il avait tort et cherchait à accuser tout le monde de ce qu'il appelait son malheur. Émilie avait coupé les ailes à son génie.

Enfin, n'y pouvant plus tenir, il voulut retourner à son café voir ses amis, en un mot, reprendre son ancienne existence. Il proposa à sa femme de la conduire au théâtre; cette proposition fut acceptée avec joie. C'était la première fois qu'il se montrait presque gracieux.

— Nous coucherons à l'hôtel, dit Gustave : revenir ici après minuit, il n'y faut pas songer.

Émilie fit une toilette de bon goût; ils montèrent dans une voiture de place qui les descendit sur le boulevard, dînèrent dans un restaurant en vogue, et à huit heures du soir ils entraient à l'Opéra. La jeune femme fut éblouie à la vue de cette salle merveilleuse, tout étincelante de lumière. L'or, les diamants, la soie brillaient partout ; des bras blancs, des épaules admirables émergeaient de riches étoffes qui en faisaient ressortir la beauté.

Du fond de sa baignoire, Emilie contemplait ces splendeurs, lorsque la musique attira son attention vers la scène ; là ses oreilles et ses yeux furent à la fois charmés, et cette soirée fut pour elle un bonheur véritable. A la sortie, elle se serrait contre son mari, regardant étonnée et émerveillée ce mouvement qui se produit toujours à la fin d'un spectacle. L'encombrement de la rue par les voitures, les sergents de ville qui maintenaient l'ordre, les gardes de Paris superbes et calmes, à cheval au coin de la rue Le Peletier, puis enfin le boulevard couvert d'équipages, de promeneurs, bordé de cafés éclairés de mille feux.

— Nous allons souper, dit Gustave, la musique me creuse l'estomac. As-tu faim ?

— Non, le plaisir que j'éprouve m'empêche de songer à autre chose.

A une heure du matin, ils entraient à l'hôtel et on les conduisait dans une chambre que l'artiste avait fait retenir d'avance.

— On nous attendait donc ? dit Emilie.

— Oui.

— Comment cela ?

— Pendant notre dîner, j'ai envoyé un commissionnaire ici. Tu vois, c'est bien simple.

La jeune femme dormit peu. Elle songeait à ce qu'elle avait vu en quelques heures et croyait avoir fait un rêve. Ses idées sur Paris étaient complètement renversées, et quand, dans son village, on lui avait parlé de cette ville immense, ces récits ne ressemblaient pas même loin, à la réalité. Le père Denoël, dans sa jeunesse, se rappelait avoir fait en diligence le voyage d'Orléans à Paris, et racontait cette course avec des détails qui n'en finissaient plus. Sa femme, d'une dévotion exagérée, considérait Paris comme un lieu de perdition et pour rien au monde n'eût voulu y mettre les pieds.

Cette terreur ou cette haine que lui inspirait la *Capitale*, comme disaient les gros bonnets du village, elle l'avait inculquée à sa fille, dont les idées se modifièrent brusquement quand elle connut ou plutôt devina la vérité

Aussi, lorsqu'elle écrivit à ses parents et

leur annonça qu'elle était allée au théâtre, Mme Denoël faillit se trouver mal.

Cependant il fallut en prendre son parti et subir ce qu'on ne pouvait empêcher, mais elle adressa à sa fille une lettre fort longue, où elle lui recommandait de ne point aller habiter Paris, que c'était déjà trop d'y aller quelquefois.

De retour à Fontenay-sous-Bois, Emilie repassa dans sa mémoire les toilettes qui l'avaient frappée et se promit de soigner sa mise.

— C'est peut-être parce que je me néglige trop que mon mari est si froid, se dit-elle.

Elle était, nous l'avons dit plus haut, grande et un peu forte. Depuis son mariage, elle avait légèrement maigri ; les couleurs trop vives de ses joues s'étaient adoucies, ses cheveux relevés laissaient voir un front large et poli comme le marbre ; quand ses lèvres rouges s'entr'ouvraient, on apercevait une double rangée de dents fines et blanches parfaitement plantées.

Elle demanda à son mari de faire un

second voyage à Paris ; les vêtements qu'elle avait eus le lendemain de son mariage, grâce à la prévoyance maternelle, commençaient à s'user, à vieillir. Puis, ce qui était beau à Orléans, manquait de cachet sur le boulevard. Gustave, qui cherchait à tout propos l'occasion de se promener, ne se fit pas prier, et des toilettes furent commandées aux bonnes faiseuses.

Cependant l'artiste ne produisait rien, il fumait en flânant dans le bois de Vincennes, songeant à quitter Fontenay. On était au mois de mars : les jours plus longs, le soleil plus chaud, annonçaient l'arrivée du printemps. Les oiseaux chantaient plus gaiement, et aux extrémités des arbres paraissaient déjà des boutons tout près d'éclater. Un jour, après sa promenade quotidienne, Gustave, en entrant, montra à sa femme un journal parlant déjà de l'exposition prochaine des Beaux-Arts.

— Il faut que je travaille, lui dit-il, et pour cela il est indispensable d'habiter Paris.

— Pourquoi cela ?

— Je ne puis faire venir ici les modèles,

puis il faut que je visite les musées, que je revoie mes amis, en un mot, il est dans mon intérêt de renouer mes relations anciennes.

— Ces derniers mots firent trembler Emilie.

— Tes relations ne t'ont pas servi à grand'chose. Du reste, tu as répété souvent que tes amis ou tes connaissances n'étaient que des jaloux, des hommes sans valeur.

— Oh ! pas tous. Il y a des exceptions. Je ferai un choix.

Emilie céda, et en quelques jours Gustave eut trouvé un atelier et un logement sur le boulevard Montparnasse. Aussitôt qu'il fut installé, sa première sortie fut pour se rendre au café de la rue de Buci.

XV

CLARA REPARAIT

Ce soir-là toute la société était réunie. Chacun poussa un cri de surprise à la vue du nouvel arrivant, on lui serra la main, on le félicita sur sa bonne mine.

— Une pareille figure dénote un homme marié, dit Georges.

— En effet, je suis marié.

— Et père de famille ?

— Pas encore.

— Cela viendra. Mais en attendant dis-nous pourquoi tu as gardé un silence aussi long ?

— Vous connaissez la cause de mon départ.

— Hélas ! soupira Arthur Moreau.

— La débine, la triste débine ! murmura Joannis.

— Pendant un certain temps il fallut obéir aux parents.

— Jouer le rôle humiliant de fils soumis et repentant.

— C'est vrai. Je montrai tant de soumission qu'on me maria.

— Malgré toi ?

— Malgré moi.

— Ta femme est jolie ?

— Heu, heu !

— Alors c'est la dot.

— Enfin, après une année d'esclavage, je reviens, bien décidé cette fois à vivre à ma guise.

— Et ta femme ?

— Oh ! c'est une campagnarde bien niaise que je laisserai à son ménage. A présent que je vous ai raconté mon existence, à votre tour qu'êtes-vous devenus ?

— Moi, dit Georges, je suis reçu docteur,

mais je ne pratique pas. Je soigne en amateur, dans un but philanthropique, les ouvriers.

— C'est d'un cœur généreux.

— Oh ! dit Raoul, c'est parce que les patrons ne t'ont pas fait demander.

— Tu estimes les autres à ta valeur, reprit aigrement Georges.

— Non, ce serait trop souvent leur faire beaucoup d'honneur.

— Enfin, tu ne crois pas au désintéressement ?

— Si, mais cela dépend des individus.

— Je ne suis pas capable d'un acte de dévouement ?

— Ton dévouement, je le connais, c'est un capital qui doit, selon toi, te rapporter de gros intérêts.

— Dans tous les cas, j'agis comme je l'entends ; cela ne regarde personne.

— Alors n'essaye pas de faire prendre le change et surtout de prendre ceux à qui tu parles pour des niais.

— Eh bien ! interrompit Gustave, que fais-tu, Moreau ?

— J'écris pour les petits journaux, dits littéraires, où je parle de tout et de tous. On me poursuit ; j'ai déjà été condamné trois fois et j'ai gémi quinze jours sur la paille humide des prisons. On parle de moi, on me connaît, on sait enfin que j'existe.

— Qu'espérez-vous tous les deux de cette campagne charitable et littéraire ?

— Rien que la satisfaction du devoir accompli.

— Et la réputation, dit Raoul en souriant.

— Toi, tu n'es qu'un mauvais plaisant, répliqua vivement Georges.

— Dans tous les cas, je ne m'abaisse devant personne, je ne dis pas aux imbéciles qu'ils ont de l'esprit, aux jaloux qu'ils sont spoliés, je n'appelle point les paresseux des travailleurs, et ceux qui se sont enrichis à force de travail, je ne les traite pas de voleurs. Demandez donc à Moitteur, qui est riche, s'il croit sa fortune mal acquise, lui qui ferait trois lieues à pied pour gagner deux sous ?

— Tu vois tout de travers.

— Non.

— Parce que tu gagnes de l'argent.

— Voilà le grand mot lâché ! Et qui vous empêche d'en gagner ? Vous n'avez jamais pu entrer dans un journal sérieux, et vous écrivez dans des feuilles de chou. Naturellement la société est mal organisée, puisqu'un directeur de journal refuse vos élucubrations.

— Tu le prends de bien haut depuis que ton nom est imprimé, tu n'as pas toujours été si fier.

— Oui, je comprends, mon cher Georges. J'ai mangé ton pain, je t'ai même emprunté quelque argent, vous m'avez vu dans une misère atroce, et après ? A qui ai-je fait du tort ? Enfin causons d'autres choses.

— Oui, reprit Gustave. Clara, savez-vous ce qu'elle est devenue ?

— Disparue complètement de la circulation, répondit Arthur.

— Si nous allions voir la sortie de Bullier ?

— Songe donc que tu es marié.

— C'est parce que j'y pense que je veux me distraire.

On prit des voitures, on se dirigea derrière le Luxembourg. Gustave était d'une gaîté folle.

De Bullier les cochers reprirent le chemin des Halles, et à six heures du matin les jeunes gens se séparèrent après une nuit d'orgies. Raoul avait refusé de les accompagner et était rentré chez lui avant minuit.

Emilie, ne voyant pas rentrer son mari, avait passé une nuit fort agitée, et, quand elle l'entendit ouvrir la porte de l'appartement, son cœur battit avec violence. Cependant elle était loin de se douter de la cause qui avait retenu Gustave. Elle ne songea pas à lui faire des reproches et s'inquiéta s'il était malade.

— Non. Seulement j'ai rencontré des amis, nous avons soupé, et me voilà.

Deux ou trois fois par semaine, l'artiste passa la nuit hors de son domicile. Il avait fini par rencontrer Clara au théâtre et, son ancienne maîtresse lui ayant fait de l'éventail un signe amical, il se rendit dans sa loge.

Elle lui tendit la main.

— Eh bien, tu as donc quitté la maison paternelle ? lui dit-elle.

— Il n'y a pas bien longtemps.

— Tu m'as oubliée bien vite ?

— C'est ce qui te trompe. Je n'ai pas cessé une minute de penser à toi.

— Je ne m'en suis pas aperçue, car tu n'as pas daigné m'écrire.

— Si, deux fois, mais n'ayant pas reçu de réponse, j'ai supposé que mes lettres ne t'avaient point été remises, ou que tu ne voulais pas entretenir des correspondances avec moi.

— Passons là-dessus. Où te voit-on ?

— Au café.

— Et chez toi ?

— Impossible. Tu comprends, si l'homme d'affaires de mon père s'apercevait de quelque chose.

— Enfin, viens me voir chez moi, rue de Douai.

— Il n'y a pas d'indiscrétion ?

— Non. Le vénérable mortel qui a l'honneur de payer mon loyer et de solder les notes de mes fournisseurs ne se montre qu'une fois par semaine, et il a la politesse de me prévenir.

— Je vais t'accompagner.

— Non Viens dans la journée, si cela peut te faire plaisir.

Gustave mit la jeune femme en voiture et rentra chez lui le cœur gai. Il se promettait d'aller le lendemain dans la rue de Douai et ne songeait plus à Emilie ni à ses parents. Il dormit peu, se leva de bonne heure et ne travailla pas. Il sortit sans rien dire, déjeuna dans un café du boulevard, et à deux heures un fiacre le déposait à la porte de Clara. Il monta au premier étage, et une femme de chambre à l'air fort éveillé, qui vint lui ouvrir, alla prévenir sa maîtresse, qui fit aussitôt introduire son ancien amant dans une chambre à coucher délicieusement meublée.

Le lit était défait ; sur les fauteuils étaient étalées des jupes, des robes ; dans le cabinet de toilette, par la porte restée ouverte toute grande, on apercevait, sur des tablettes, des faux cheveux, des flacons d'odeurs, des pots de pommade, et sur le parquet, des tournures, des pantouffles, des chaussures. Ce mélange de tant d'objets dénotait la femme entretenue, prétentieuse. Gustave aspirait avec bonheur les

parfums âcres qui s'échappaient des vêtements, des fioles, des meubles.

Clara, vêtue d'un peignoir qui laissait deviner facilement ce qu'il avait la prétention de cacher, était debout, la figure souriante, jouissant de la surprise de l'artiste.

— Tu ne croyais donc pas me trouver ainsi ? lui demanda-t-elle.

— J'avoue que ce luxe me surprend.

— Il vaut mieux cela que de mourir de faim.

— Je ne sais pas, A quel prix ces objets sont-ils acquis ?

— Ne me fais pas de morale, je t'en prie. D'abord, tu n'en a pas le droit, ensuite ce serait perdre ton temps. Si j'avais compté sur toi, je serais morte de faim.

— Je t'ai déjà expliqué la cause de mon silence. Mais, si tu avais eu la patience d'attendre et le courage de te remettre au travail...

— Tu m'as dégoûtée pour toujours de travailler. Causons sincèrement. Que fais-tu ?

— Toujours la même chose.

— Rien alors. As-tu des ressources?

— Oui.

— Ton père s'est donc adouci?

— Un peu, mais il a posé des conditions.

— Dures?

— Très dures.

— Jouons carte sur table. Ne mens pas. Es-tu seul à Paris?

— Non.

— Une femme légitime ou une maîtresse?

— Une femme.

— Jolie?

— Je n'en sais rien. Je l'ai épousée par force.

— Et tu l'abandonnes assez facilement. Mais si elle rencontrait un homme qui lui fît la cour?

— Elle est trop niaise pour comprendre ce qu'on lui dirait, puis elle a apporté de son village un fonds d'honnêteté qui lui fera repousser tous les soupirants.

— Mon pauvre garçon, tu es bien naïf! La naïveté, ou la bêtise, si tu préfères, est ce qu'on peut exploiter chez un homme. Du

reste, c'est ton affaire, cela ne me regarde en rien.

En causant, Gustave s'était approché de Clara, lui avait pris la taille, l'embrassait fiévreusement et lui jurait qu'il n'avait jamais aimé qu'elle. A six heures du soir il se roulait à ses pieds, priant, pleurant et ne voulant plus sortir.

— Si tu fais du bruit, je te défends de revenir ici, lui dit-elle.

— Pourquoi te montres-tu si sévère?

— Cela me regarde. Plus tard nous verrons.

Tous les jours il retourna rue de Douai, implorant des faveurs que le premier venu eût obtenues avec de l'argent. Il fit des cadeaux, souscrivit des billets. Clara acceptait tout et ne se départissait pas de sa rigueur. Cependant, à la fin, craignant, à force de duretés, d'éloigner Gustave, elle céda et continua à le ruiner.

Connaissant ses ressources, elle ne lui demandait que des sommes relativement peu importantes, mais elle lui faisait mettre son nom au bas de reconnaissances que plus tard

il faudrait bien solder. Pour s'éviter tout désagrément, les billets étaient souscrits à l'ordre de fournisseurs usuriers qui lui donnaient de l'argent ou des bijoux, Ils sortaient ensemble, et l'artiste avait fini par oublier complètement sa femme, qu'il ne voyait que les jours où le protecteur mystérieux de sa maîtresse se rendait rue de Douai.

Ses amis connurent bientôt sa conduite, Georges et Arthur s'amusèrent de cette aventure qu'ils trouvaient fort drôle. Le consul Fohart plaignait le sculpteur qui, disait-il, avait eu le tort grave d'épouser une femme qui ne le comprenait point.

— Alors, lui répliqua Raoul, c'est à cette pauvre fille qu'il faut jeter la pierre.

— Je ne dis pas cela, mais enfin Gustave s'est mal rencontré, il n'a point eu de chance !

— Voilà qui est drôle, par exemple, dit Joannis ; des parents n'ont qu'une fille à laquelle ils font donner de l'instruction et qu'ils élèvent dans les meilleurs sentiments. En âge d'être mariée, un jeune homme offrant ou paraissant offrir toutes les garanties de

moralité et de fortune lui est présenté, elle l'épouse. Elle a pour lui toutes sortes de prévenances, admirant ses œuvres, ne le contrariant en rien. Tout à coup ce mari se dégoûte de cette existence qu'il trouve trop terre à terre et va retrouver une ancienne maîtresse, moins jolie que sa femme, moins instruite, et c'est la fille entretenue qui l'emporte. C'est à elle qu'on sacrifie tout, et si celle qu'on abandonne au logis se plaint, on doit lui dire qu'elle a tort.

— Comme vous vous emportez, monsieur Joannis ! répondit Fohart.

— Avec vous il n'y a pas moyen de faire autrement. Vous ne défendez que des causes mauvaises et des gens tarés.

Le garçon monta, s'approcha de Raoul et lui remit une lettre portant le cachet du ministère.

— C'est de Guernier, dit Joannis en jetant un coup d'œil sur la large enveloppe. Garçon, donnez un verre de cognac au cavalier qui a dû apporter cette missive. Un soldat doit préférer la fine champagne à la bière.

L'homme au tablier blanc obéit.

— Que nous annonce des Savières ? demanda Joannis ; il nous prévient sans doute qu'il sera ici dans un quart d'heure ?

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, répondit Raoul, c'est plus grave.

— Vraiment ! Lis vite, nous sommes tout oreilles.

— Ne croyez pas que je plaisante !

— Va donc ! nous sommes sur des charbons.

— Moitteur....

— Eh bien ?

— Il se bat, il a un duel !

— Ce n'est pas possible !

— La lettre de des Savières est très-nette sur ce point. Le terrible herboriste va sur le terrain à la suite d'une discussion qu'il a eue aujourd'hui avec un officier de marine.

— Diable, la situation me paraît tendue, dit Joannis.

— Ce pauvre monsieur Moitteur, reprit Fohart, ce marin l'aura insulté sans doute.

— Qu'en savez-vous ? répliqua durement Raoul.

— C'est une simple supposition.

— Eh bien, monsieur le consul, si vous croyez ce que vous dites votre devoir est d'aller voir l'insulteur et de lui débiter ce que vous avez sur le cœur.

— Mais cette querelle ne me regarde point.

— Attendez donc alors avant de vous prononcer, d'être mieux renseigné.

Fohart, ne se sentant pas soutenu, garda la silence. Les jeunes gens se creusèrent la tête pour deviner le motif qui avait amené la dispute ; après avoir fait une foule de suppositions ils se séparèrent attendant le lendemain avec impatience.

Arthur et Fohart partirent ensemble.

— Si des Savières avait écrit où la dispute a eu lieu on serait allé aux informations, dit Moreau.

— Ni vous ni moi n'avons lu la lettre, il est probable qu'elle donne des explications que Raoul a gardées pour son ami Joannis.

— C'est encore possible.

— Je jurerais que c'est vrai. Ces deux

hommes sont cachotiers et affectent de nous tenir à distance.

— Ils cherchent un motif pour s'éloigner de nous. Du reste cela m'est égal.

— Pas du tout ! Il faut les surveiller, ne pas les quitter d'une minute. Continuons de les ennuyer.

Fohart avait à peine achevé sa phrase qu'il poussa un cri, fit un soubresaut, et porta la main à sa cuisse. Arthur se retourna brusquement et se trouva face à face avec Raoul et Joannis.

— Tiens ! vous nous suivez ? s'écria-t-il.

— Vous venez de passer devant nous sans nous regarder tant vous étiez occupé à causer. Malgré nous vos paroles sont arrivées à nos oreilles et ma foi, je n'ai pu résister au plaisir d'allonger un coup de pied à cet excellent monsieur Fohart.

— Vous me rendrez raison, s'écria le consul qui se frottait toujours.

— Bonne nuit, reprit en riant Raoul et continuez de nous ennuyer. Mais avant de vous coucher soignez votre blessure.

Prenant le bras de Joannis il l'entraîna sur l'autre trottoir laissant Arthur complètement ahuri et Fohart humilié et furieux.

— Ils nous espionnaient, dit le consul quand il n'eut plus à craindre d'être entendu.

— Mais nous avons passé devant eux, reprit Moreau, au lieu de nous suivre ils nous précédaient.

— Allez-vous les excuser, à présent !

— Je comprends que le formidable coup de pied que vous venez de recevoir embrouille un peu vos idées.

— Pourquoi n'est-ce pas vous qui avez été le point d'arrivée de la botte de Raoul ?

— Il vous aura donné la préférence, vous devez en être flatté.

— C'est cela, moquez-vous à présent !

— Je serai un de vos témoins.

— Nous verrons cela. Demain nous recauserons de cette affaire.

— Oui, si votre mal ne vous retient pas au lit. Bonsoir.

Le représentant de Cimbébas regagna son domicile en ruminant des projets de ven-

geance. Il rêva que Raoul traversant une rue avait été renversé par un omnibus, piétiné sous les pieds des chevaux et coupé en morceaux par les roues du véhicule. Ce rêve lui fit du bien.

XVI

DUEL

Comme l'avait dit le consul, la lettre de des Savières donnait quelques explications sur les causes du duel, mais ce fut le lendemain seulement que Raoul, étant allé voir l'employé à son ministère, apprit les moindres détails de ce qui s'était passé.

Moitteur et des Savières se trouvaient assis à une table du café du Grand Balcon. L'herboriste pérorait à tort et à travers, son compagnon lisait la *Gazette de France.* A la table voisine étaient trois consommateurs qui

causaient assez haut pour être entendus des voisins. L'un d'eux, au teint hâlé, les joues ornées de longs favoris noirs, racontait le naufrage d'un navire qui s'était brisé sur un récif faisant partie du groupe des îles des Amis. Moitteur adorait les histoires de voyages ; il avait lu dans les journaux les péripéties de ce désastre ; avec son indiscrétion habituelle, il se mêla à la conversation, interrompant le narrateur et lui disant qu'il commettait des erreurs Le récif n'était point situé à l'endroit désigné, mais un peu plus au nord ; il n'avait point la forme d'un losange, mais celle d'un cercle ; quinze matelots avaient été noyés, au lieu de trois comme disait le conteur. Du reste, lui, Moitteur, avait lu le rapport officiel du lieutenant de vaisseau commandant la frégate naufragée.

— Vous avez mal lu, alors, dit avec beaucoup de calme l'homme aux favoris noirs.

— Je sais mieux que vous ce qui s'est passé. Quand on connaît aussi mal que vous les détails d'un fait important, on ne dit rien.

— Je vous remercie du conseil et tâcherai

d'en profiter. Permettez-moi aussi à mon tour de vous faire une observation : c'est que lorsqu'on se trouve dans un établissement public à côté d'inconnus, on ne se mêle point à leur conversation, c'est de la dernière inconvenance.

Moitteur rougit : mais prenant le calme de son interlocuteur pour de la timidité, il lui répondit :

— Quand on entend parler aussi bêtement de choses qui sont connues de tout le monde, il est difficile de se taire.

— Quand on est insolent comme vous l'êtes en ce moment, monsieur, on s'expose à se faire allonger les oreilles.

L'homme aux favoris, sans se lever de sa chaise, allongea le bras et saisit une des oreilles velues de l'herboriste qui pâlit horriblement au contact des doigts nerveux de son adversaire.

— Vous me rendrez raison ! dit-il d'une voix étranglée.

— Parfaitement, monsieur. Voici ma carte.

Le malheureux Moitteur était tellement ému

qu'il ne put saisir le morceau de carton qu'on lui tendait.

— Puisque vous ne prenez pas ma carte, monsieur, voici mon nom : Duclerc, lieutenant de vaisseau, commandant la frégate dont je contais la perte à mes amis, et auteur du rapport présenté au ministre de la marine sur ce désastre. Vous comprenez que je suis bien renseigné et que je sais ce que je dis.

Le visage de Moitteur passa du blanc au cramoisi.

Les amis du lieutenant Duclerc souriaient de l'effarement du pauvre diable qui cherchait en vain un secours parmi les consommateurs qu'avait attirés cette querelle. Des Savières, toujours prudent, n'avait pas levé le nez de son journal, et au moment où l'officier déclinait son nom et sa qualité il était plongé dans la quatrième page, lisant avec une attention soutenue les annonces de produits destinés à faire renaître, en peu de jours, sur le crâne le plus dénudé, une toison des plus luxuriantes.

— A votre tour, monsieur, votre nom! demanda durement le marin.

— Moitteur, herboriste, rue Contrescarpe-Dauphine.

— C'est bien. Vous voudrez bien mettre deux de vos amis en rapport avec deux des miens. Il faut que cette querelle soit vidée demain parce que dans trois jours je dois être à Brest.

Le lieutenant et ses amis quittèrent le café; quand ils furent sortis, des Savières terminait la lecture de sa quatrième page. Il leva le nez et regarda Moitteur et parut fort étonné de sa physionomie bouleversée :

— Mais qu'avez-vous donc? lui demanda-t-il, êtes-vous malade ?

— Vous n'avez point entendu ?

— Quoi ! que voulez-vous dire ?

— Ma dispute avec ce marin qui vient de sortir ?...

— Il m'est bien arrivé quelques mots aux oreilles, mais je n'ai point cru à une dispute. Qu'y a-t-il eu ?

— Je me bats demain !

— Avec qui et pourquoi vous battez-vous ?

— Avec le marin, parce que je n'ai pas été de son avis à propos d'un navire naufragé.

— La querelle a donc été bien vive ?

— Il s'est fâché, je l'ai envoyé promener..,

— Et il n'a pas suivi votre conseil. Oh ! ces marins. Enfin, le vin est tiré...

— Il faut le boire. Je connais ce proverbe. Partons.

Des Savières paya la consommation et quitta l'établissement, suivi de son ami qui se traînait péniblement. L'employé du ministère avait parfaitement suivi la querelle, mais il était trop prudent pour s'en mêler. Il ne se souciait point d'avoir un duel sur les bras et laissait cette charge désagréable à Moitteur. Il fut décidé qu'il serait un des témoins de l'herboriste et qu'on demanderait à Raoul de vouloir bien être le second. Des Savières quitta Moitteur, monta dans une voiture et se fit conduire au ministère où il écrivit la lettre que reçut Raoul au café. Quant au pauvre herboriste, il alla dans un autre établissement public où il resta attablé jusqu'à une heure du matin. Il regagna son domicile à pied, se coucha et

s'endormit d'un sommeil de plomb. Il eut des rêves épouvantables. Des marins armés de fusils, de hâches d'abordage, de sabres l'entouraient et voulaient le mettre en morceaux.

Quant il se réveilla il était grand jour. Il s'habilla lentement, écoutant tous les bruits qui venaient de la rue. Chaque fois que la porte de son magasin s'ouvrait, il était obligé de s'asseoir. Vers onze heures il entendit une voiture qui s'arrêtait devant sa maison. Deux hommes descendirent du fiacre et pénétrèrent dans la boutique. Le garçon qui servait les clients les connaissait comme des amis de son patron, il les fit monter au premier étage. L'herboriste faillit se trouver mal en entendant les craquements de l'escalier. Enfin Guernier des Savières et Raoul parurent :

— Etes-vous prêt ? interrogea le premier.

— Vous vous êtes entendus ?

— Parfaitement. Au pistolet, à vingt pas. On recommencera jusqu'à ce que l'un des adversaires soit atteint gravement.

— C'est une boucherie ! s'écria Moitteur atterré.

— Ce diable de marin n'a rien voulu entendre. Il est féroce. Allons, préparez-vous ; une voiture est en bas qui nous attend.

L'herboriste acheva de s'habiller, mangea légèrement et essaya, mais en vain, de secouer la tristesse qui l'envahissait. Quand il eut terminé son repas, il dit à ses amis :

— Je suis à vos ordres, partons !

Les trois hommes montèrent en voiture et Raoul donna au cocher l'adresse d'un restaurant à Saint-Mandé, tout près du bois de Vincennes. On rencontra dans cet établissement l'officier, ses deux témoins et un chirurgien de marine. Moitteur frissonna à la vue de son adversaire.

La petite troupe se mit en marche. Il n'y avait personne dans cette partie du bois. On trouva facilement un endroit où la lutte pouvait avoir lieu. Les sept hommes s'arrêtèrent, les témoins chargèrent les pistolets, mesurèrent la distance, et, après toutes les formalités accomplies, se retirèrent pour donner le signal. Moitteur tremblait comme une feuille, ses dents s'entrechoquaient ; le marin, placé à

vingt pas, lui paraissait un géant. La peur lui donna de l'audace. Il venait de trouver un plan qui mettait sa vie hors de danger, mais nuisait considérablement à sa réputation au point de vue du courage. Il jeta sur le gazon son pistolet et quitta sa place, au grand ébahissement des assistants.

— Mais que faites-vous donc ? lui crièrent ses témoins.

— Vous le voyez bien, je m'en vais.

— Pour quelle raison?

— Parce que je ne veux pas me battre.

— Vous avez peur ?

— C'est possible.

— Alors faites des excuses.

— Je ne ferai rien !

— C'est ce que nous allons voir, dit l'officier qui s'était approché.

L'entêté herboriste reçut une paire de soufflets et partit. Le chirurgien lui demanda s'il avait besoin de ses services, mais Moitteur était trop heureux d'être débarrassé de ce duel qui l'avait tant préoccupé qu'il ne répondit rien et bientôt il eut disparu sous la futaie.

Tout le monde riait à se tordre de ce dénouement grotesque. On revint déjeûner au restaurant et chacun but à la santé de l'intrépide Moitteur. Un procès-verbal de cette fameuse rencontre ne fut point jugé nécessaire. Le lendemain le récit de cette équipée paraissait dans tous les journaux. Les voisins de l'herboriste lisaient cette histoire et la commentaient d'une façon peu favorable à Moitteur qui devint le but des quolibets et des plaisanteries des gamins du quartier. Tous les matins les volets de sa boutique étaient couverts de phrases injurieuses, de dessins faisant allusion au peu sanglant duel du bois de Vincennes.

Moitteur essaya de faire face à l'orage, mais au bout d'un mois il renonça à la lutte, vendit son fonds et se retira dans un quartier éloigné, où allaient le voir Fohart et Arthur Moreau qui essayèrent de le consoler en vivant à ses dépens.

XVII

RUPTURE

Quand Deroy avait une soirée libre, il allait au café retrouver ses amis. Quelquefois même il les invitait à dîner chez lui. Comme Emilie désirait sortir de temps en temps, il proposa à Raoul de l'accompagner, soit à la promenade, soit au théâtre. Le journaliste savait parfaitement de quelle façon Gustave employait ses jours et ses nuits, mais il se garda bien de faire la moindre allusion à sa conduite.

Cependant la jeune femme finit au bout de

quelques semaines par se douter de quelque chose, mais comme son mari lui était indifférent, elle fit semblant de croire aux raisons qu'il lui donnait pour expliquer ses longues absences. Il parlait toujours de l'Exposition et ne travaillait pas, c'est à peine s'il entrait dans son atelier.

Un matin Émilie aperçut sur la table de sa chambre une boîte à gants. Elle crut que Gustave, qui était rentré la veille, avait voulu lui faire une surprise, et ouvrit le petit meuble. Il s'en échappa un parfum âcre qui lui déplut, elle vit des gants, des fleurs fanées, et lut une lettre décachetée adressée à son mari.

Froissée dans sa dignité, elle porta le coffret dans l'atelier, et le surlendemain, quand l'artiste rentra, vers minuit, il trouva la porte de la chambre à coucher fermée au verrou. Il appela Émilie, qui se leva et vint lui ouvrir.

— Pourquoi donc, lui dit-il, t'enfermer ainsi ?

— Parce que je ne veux plus que vous mettiez les pieds chez moi.

— Explique-moi la cause de cette colère.

— Allez rejoindre les souvenirs de votre maîtresse que vous aviez oubliés dans cette chambre.

— Que veux-tu dire avec tes souvenirs, tes maîtresses ?

— Sortez et laissez-moi !

Il voulut insister, mais injures et prières, tout fut inutile, et il dut coucher sur un lit qu'il arrangea lui-même dans une autre pièce. Il ne put fermer l'œil, toute la nuit sa femme demi-nue lui apparaissait, et il se disait que cette splendide et pure créature était cent fois plus belle que Clara. Le lendemain il fit une nouvelle tentative de raccommodement, Emilie ne voulut pas l'écouter ; au moment où il se livrait aux protestations les plus vives la domestique demanda si on pouvait entrer. Un garçon de banque se présentait pour toucher un billet.

— Voyons ce billet, dit Emilie.

C'était une reconnaissance de deux mille francs pour fourniture de bijoux.

— Payez ! dit-elle d'un air dédaigneux.

Gustave prit dans un secrétaire deux mille

francs et les remit à l'employé en échange de son papier timbré.

— Voilà le commencement ! reprit la jeune femme.

— Je te le jure...

— Ne jurez pas ! Vous êtes un menteur et un lâche. Sortez ! Vous êtes libre, et à partir d'aujourd'hui je reprends moi-même ma liberté.

Lorsqu'elle fut seule, Emilie songea à retourner chez ses parents. Mais elle se dit qu'il serait toujours temps d'en venir là, et attendit les événements. Dans les lettres qu'il lui adressait, son père lui recommandait toujours de ne rien signer, elle se promit que, quoi qu'il arrivât, son mari s'arrangerait comme il pourrait.

Les billets se succédèrent et ne furent plus payés, des poursuites eurent lieu et le mobilier fut saisi et vendu. Emilie avait tout raconté à Raoul, qui ne parut nullement surpris.

— Vous connaissiez donc la vie que mène mon mari.

— Je m'en doutais.

— Pourquoi ne pas m'en avoir parlé ?

— Vous l'avez toujours su assez tôt.

— Que me conseillez-vous ?

— Je ne suis pas un homme de loi, mais je n'aurai jamais le courage de vous dire ce que je pense.

Emilie le regarda fixement, il baissa les yeux. Durant quelques minutes ils restèrent muets.

— Attendons, dit-elle.

Raoul, sentant que la situation devenait embarrassante pour lui et ne trouvant plus rien à dire, se retira. Quand il fut dans la rue, il se reprocha ce qu'il appelait sa bêtise, s'avoua qu'il aimait Emilie et trouva alors une multitude de phrases brillantes, de mots vrais, pour lui dépeindre sa passion. Malheureusement il était trop tard. De son côté, lorsque la jeune femme se trouva seule et réfléchit à sa position, elle eut contre son mari des mouvements de colère et de dégoût, mais le regard profond de Raoul lui revenait à l'esprit, et elle se disait avec terreur qu'il était sérieusement épris. Il ne lui avait pas dit un mot, mais elle ne s'était point trompée sur l'expres-

sion de sa physionomie. Cependant il fallait sortir de cette situation ; elle songea de nouveau à retourner dans sa famille, mais cette résolution ne dura pas.

— Je l'aime aussi, murmura-t-elle en tombant sur un fauteuil, et je sens qu'il me sera impossible de partir.

Pourtant il fallait vivre, les meubles étaient vendus, il ne lui restait que quelques bijoux dont la vente ne donnerait pas grand'chose. Raoul, en songeant dans la rue à ce qu'il aurait dû dire à Emilie, réfléchit brusquement à la situation précaire où elle se trouvait sans doute.

— Je vais rentrer, se dit-il, et lui proposer de l'aider, elle ne pourra me refuser.

Retournant sur ses pas, il fut bientôt en face de la maison où habitait la jeune femme. Le cœur lui battait, il hésita, puis s'armant de courage il monta et sonna. Ce fut Mme Deroy qui vint ouvrir. Elle rougit et referma vivement la porte pour qu'il ne s'aperçut point de son émotion.

— Avez-vous du nouveau ? demanda-t-elle.

— J'ai songé à une chose.

— Laquelle ?

— C'est difficile à dire

— Dites toujours.

— Vous ne devez plus avoir beaucoup d'argent ? et vous-même m'avez dit que vos parents refusent de vous en envoyer.

— Hélas ! mon pauvre ami, mes ressources sont en effet bien maigres. Ce n'est point à vous que je cacherai ma position : cependant ma mère m'a écrit qu'elle m'aiderait.

— Eh bien, voici, en attendant les événements, une petite somme que je vous avance.

— Je ne puis accepter.

— Puisque je vous dis que c'est une avance, un prêt, si vous aimez mieux.

— Tenez, ne parlons pas d'argent, cela me fait trop souffrir et me rappelle toujours ma misère.

— Je vous connais, vous souffrirez tout plutôt que de me demander un service, et la pensée de vous savoir malheureuse me torture.

— Vous êtes bon !

— Je ne sais pas si j'ai cette qualité, mais

je sais que je vous aime...

— Taisez-vous !

— Pourquoi ne pas parler ?

— Vous savez aussi bien que moi ce qui nous sépare ?

— Est-ce qu'il compte cet homme qui vous ruine pour une drôlesse ?

Raoul était lancé, il fut éloquent, pressant, et Emilie finit par lui avouer qu'elle l'aimait.

— Croyez que sans vous, sans la crainte de ne plus vous voir, je serais déjà partie. A présent que j'ai eu la faiblesse de laisser voir ma passion, laissez-moi pendant quelques jours seule.

— Quoi ! je ne pourrai pas venir ici ?

— Non, pas avant que je vous écrive. Promettez-le moi.

— Puisque vous l'exigez !

Raoul, en quittant Emilie, était fou de bonheur et chancelait comme un homme ivre. Il monta dans une voiture et se fit promener pendant plusieurs heures, ne songeant qu'à une chose, c'est qu'il était aimé.

Les jours s'écoulaient pour lui avec une

lenteur désespérante, et il ne voyait rien venir. Il ne sortait plus, pour avoir immédiatement la bienheureuse lettre qu'il attendait.

— Mon propriétaire a pourtant changé de concierge, se disait-il, si c'était encore le digne monsieur Leprince qui fut chargé de me remettre ma correspondance, j'aurais des soupçons. Mais monsieur Leprince fait manœuvrer son plumeau et son balai dans un autre immeuble.

Enfin, le douzième jour, il commençait à craindre sérieusement, lorsque son nouveau concierge monta et lui remit un billet apporté par un commissionnaire. Il n'y avait qu'un mot écrit sur ce papier : « Venez ! » et au-dessous, la première lettre du nom d'Emilie.

Le portier reçut vingt francs pour sa peine, et, en descendant, il contemplait le napoléon qui brillait dans sa main, et se livrait aux réflexions les plus profondes.

— M. Raoul a été très agité en déchirant l'enveloppe, se disait-il, il m'a donné une belle pièce d'or : donc la lettre est d'une femme, mon locataire est amoureux. Il s'est

montré généreux, je lui pardonne de m'avoir appelé imbécile plusieurs fois.

Raoul prit son chapeau, ferma violemment la porte, descendit comme une trombe et faillit culbuter le concierge qui n'était point encore revenu de sa surprise et continuait son monologue.

— Il n'y a que l'amour pour nous rendre aussi pétillants, murmura philosophiquement le représentant du propriétaire.

Le jeune homme héla un cocher au boulevard Montparnasse, et en dix minutes, il était transporté à la porte d'Emilie. Ce fut elle qui ouvrit.

— Je vous attendais, lui dit-elle en souriant.

— Vous saviez donc que j'étais chez moi ?

— J'en étais sûre.

— Que s'est-il passé pendant mon long exil ?

— D'abord j'ai écrit à mes parents. Ils m'ont répondu aussitôt d'aller les rejoindre, ce que j'ai refusé formellement de faire et j'ai obtenu au contraire qu'ils me continueraient

la pension mensuelle de cinq cents francs qu'ils se sont engagés à me servir depuis mon mariage. Du côté matériel, vous le voyez, je suis tranquille.

— C'est votre mère qui a décidé monsieur Denoël à vous aider.

— Oui. Cette pauvre femme souffre de mon malheur et fait tout ce qu'il est possible pour me rendre la vie moins dure.

— Et lui ! l'avez-vous revu ?

Emilie comprit qu'il s'agissait de son mari, dont Raoul ne voulait pas prononcer le nom.

— Oui, il m'a écrit, me jurant qu'il m'aimait. Il s'y prend un peu tard. Tous les jours il vient rôder par ici.

— Il finira par se lasser.

Les deux jeunes gens sortirent et se promenèrent à pied sur le boulevard. Raoul pressait doucement le bras d'Emilie appuyé sur le sien ; il était si heureux et elle tellement émue, que pas un mot ne s'échappait de leurs lèvres. Mme Deroy n'était plus cette jeune femme indolente et insensible devenue du jour au lendemain la compagne d'un homme qui

n'avait pas su se faire aimer et l'avait toujours traitée en pensionnaire novice. La passion venait de la transformer brusquement, elle redressait sa taille souple, ses yeux brillaient, sa parole était devenue vive et animée.

XVIII

COMPLOT

Gustave, malgré sa ruine complète, était toujours reçu par l'ancienne fleuriste, qui voulait l'exploiter jusqu'au bout, et autant par haine que par amour de l'argent, paraissait parfaitement décidée à le faire tomber au dernier échelon de la honte et de la lâcheté.

Elle lui parla de sa femme. Il laissa entendre que Raoul était devenu son amant.

— Crois-tu que les choses soient aussi avancées ? dit-elle.

— J'en suis à peu près certain.

— Oh ! un peu plus tôt ou un peu plus tard, cela devait arriver.

— Tu en parles bien à ton aise.

— Comme quelqu'un de tout à fait désintéressé dans la question. Pour te consoler de tes malheurs conjugaux, je te permets de m'accompagner ce soir au théâtre.

Gustave accepta cette proposition, quoiqu'il n'eût guère de disposition à s'amuser, mais il n'avait plus de volonté et subissait celle des autres, pourvu qu'elle flattât sa paresse. Placé à côté de Clara dans une avant-scène du Théâtre-Lyrique, il regardait alternativement les acteurs et le public, bâillant à se décrocher la mâchoire, lorsque tout à coup il tressaillit. Il venait d'apercevoir, en face de lui, sa femme et Raoul.

— Les voilà ! dit-il en poussant Clara.

— Ne pousse pas si fort. Mais elle est fort bien, ta moitié, tu as eu tort de ne pas la conserver.

Emilie, en effet, était ravissante, et toutes les lorgnettes se tournaient de son côté. Clara fit comme les autres et dit à Gustave :

— Un front admirable, mon cher, des cheveux splendides, des dents, des yeux ! Et ces mains ! mais c'est un trésor que tu as perdu bêtement !

Tant que dura le spectacle, l'ex-fleuriste ne cessa de parler d'Emilie.

— Si tu veux mon opinion sur ces deux amoureux, dit-elle, je te dirai qu'ils ne sont point aussi intimes que tu crois, mais ce ne sera pas long.

— Tu dis cela pour te moquer de moi.

— J'affirme que c'est la vérité !

— Allons donc !

— Quand une femme te dit une chose sérieusement tu peux la croire.

— Les femmes se croient en tout bien supérieures aux hommes.

— C'est une prétention parfaitement justifiée, du reste. Je t'avoue pourtant que lorsqu'on trompe des individus de ta force il n'y a pas grand mérite.

— Pourquoi me mettre toujours en avant quand il s'agit de prendre un type ridicule ?

— Parce que tu es dans ton genre parfaitement réussi.

— Comment cela ?

— Au lieu de travailler et de te perfectionner dans ton art, tu as été jaloux de tous tes camarades et ton occupation principale a consisté à les dénigrer. Ne pouvant t'élever, tu voulais abaisser les autres.

— Tu parles bien.

— J'ai entendu prononcer cette phrase à un de tes amis.

— Je suis sûr que c'est Raoul !

— Je ne me rappelle pas. Enfin, je continue. Tu me rencontres, tu me fais la cour, si je te cède c'est parce que j'espère devenir ta femme....

— Ah ! tu vois que je t'ai trompée. J'ai été cette fois plus fort que toi.

— Passons là-dessus. Tes parents t'aimaient, ils te tirèrent habilement de mes mains et te marièrent à une jeune fille, belle, bien élevée, aimante. Tu as perdu l'affection de tes parents, ta fortune, ta femme, ta réputation, comme tu avais déjà perdu ton talent et ta

maîtresse. Tu vois, il ne te reste que peu de chose, eh bien ! ce peu disparaîtra comme le reste.

En prononçant ces derniers mots, la courtisane regardait Deroy avec des yeux féroces.

— Si je savais que ce que tu dis de ma femme fut vrai, reprit l'artiste, je saurais bien la séparer de son amant.

— Allons donc ! et comment t'y prendrais-tu ?

— Je le tuerais !

— Un assassinat, c'est bien vulgaire. Ensuite la cour d'assises ne t'acquitterait point, à cause de ton passé. Tu n'es pas dans la catégorie des maris intéressants.

— Cependant je ne puis supporter cet affront ! Que faire ?

— Il y a un moyen de te venger sans rien risquer, mais il est bien prosaïque.

— Lequel ?

— Surprendre les coupables, faire constater le crime ou le délit, et envoyer ta femme pour quelques mois en prison.

Gustave repoussa d'abord cette proposition

honteuse, mais sur les instances de Clara il finit par céder. Un peu avant la fin du spectacle, dont ils n'avaient pas écouté une note, ils sortirent, montèrent dans un fiacre dont ils baissèrent les stores et attendirent Raoul et Emilie, qui ne tardèrent pas à paraître dans les premiers groupes des spectateurs. Un commissionnaire leur amena une voiture. Raoul donna une adresse au cocher, et le véhicule disparut du côté du Pont-au-Change.

— Ils ne vont point à ton ancien domicile, dit Clara.

— Pourquoi cette supposition ?

— Parce que ta femme, par un respect que je ne m'explique pas, mais particulier à celles qui se disent vertueuses tout en trompant leurs maris, ne voudra pas, surtout le premier jour, recevoir son amant chez toi.

— Et tu conclus ?

— Qu'il faut s'assurer s'ils se sont rendus chez Raoul.

Le cocher fouetta ses chevaux et se dirigea

vers la rive gauche. Au coin des rues de Madame et de Fleurus, qu'il avait ordre de traverser rapidement, il rencontra un confrère qui arrivait au pas lent de sa rosse.

Clara fit arrêter les deux automédons et demanda à celui dont la voiture était vide d'où il venait. A cette question, accompagnée d'une pièce d'argent, il répondit d'abord d'une façon peu claire.

Une nouvelle pièce de deux francs, glissée dans sa large main, lui délia tout à fait la langue.

— J'ai conduit un ménage à son domicile, dit le cocher.

— A quel endroit ?

— Ici à côté, rue de Fleurus.

— Quel numéro ?

— Trente-cinq.

— Où aviez-vous pris vos voyageurs ?

— A la sortie du Théâtre-Lyrique.

— Merci, dit la jeune femme.

— A votre service, bourgeoise !

Elle était renseignée parfaitement ; Emilie avait accompagné Raoul chez lui.

Elle remonta dans le fiacre, qui marcha

lentement pendant quelques minutes, le cocher ayant reçu l'ordre de se mettre à la recherche d'un commissaire de police. Un sergent de ville donna l'adresse de ce magistrat, qui dut se lever pour entendre la plainte de Gustave.

En regardant cet homme jeune et plein de vie, le commissaire, qui se connaissait en physionomie, haussa légèrement les épaules. Il ne comprenait point que ce mari, se prétendant outragé, vînt réclamer son intervention, au lieu de se venger lui-même.

Mais, sa profession lui interdisant tout conseil, il prit son écharpe, se fit accompagner d'un officier de paix et d'un agent, et dit à Gustave de lui montrer la route. On alla à pied jusqu'à la maison où demeurait Raoul, et au premier coup de sonnette la porte s'ouvrit. Ce fut le magistrat qui tira le bouton avec une violence calculée. Il se disait que les coupables, avertis par ce bruit insolite, auraient le temps de disparaître. Quant à Clara, elle attendit dans la voiture le résultat de l'expédition qu'elle avait préparée.

XIX

UN DRAME DANS UNE CHAMBRE

En sortant du théâtre Raoul avait en effet donné son adresse au cocher. En descendant du fiacre et en payant sa course, il regarda si personne ne rôdait dans les environs, mais tout était calme, et le bruit sourd des rares voitures circulant dans ce quartier éloigné arrivait seul à son oreille. Emilie ne descendit que quand la porte fut ouverte et, légère comme une gazelle, disparut dans l'allée sombre.

Raoul, dissimulé derrière la grille en fonte ouvragée qui formait la partie supérieure de

la porte, attendit encore un instant, mais il ne vit rien, tout semblait tranquille. Il prit la main de la jeune femme pour la diriger, et ils montèrent lentement les deux étages. Le cœur d'Emilie battait à rompre sa poitrine. Elle était à peine entrée dans l'appartement qu'elle voulut partir. Raoul combattit doucement cette idée.

— Je redoute un malheur ! dit-elle.

— Cette crainte ne s'explique pas.

— Vous les avez vus en face de nous ?

— Oui, mais quel rapport cela a-t-il avec votre situation ? Ils sont partis heureux, sans crainte et sans remords.

— C'est qu'ils n'ont pas de conscience.

— Voyons, calmez-vous.

Tout en lui parlant, en essayant de la tranquilliser, Raoul enleva à Emilie son chapeau ; ses cheveux dénoués lui couvrirent les épaules et enveloppèrent sa taille souple.

— Que vous êtes belle ainsi ? s'écria-t-il.

Elle finit par reprendre un peu de calme et par rire de sa peur. Elle voulut voir l'appartement.

— Surtout pas de souvenirs de femme ! je suis jalouse.

— Vous ne trouverez rien qui puisse vous froisser.

La visite fut bientôt terminée. Le logement se composait d'une entrée, une salle à manger, une cuisine, un salon, une chambre à coucher et un cabinet de travail dont les parois étaient dissimulées par des rayons chargés de livres. Aux murs il y avait des tableaux, des dessins, des aquarelles, cadeaux d'artistes.

— Eh bien ! suis-je compromis ? demanda-t-il en riant.

— Je n'ai pas fouillé les tiroirs.

— Voici les clefs, ils sont à votre disposition.

— Mais c'est un véritable nid, ici.

— Tant mieux que vous trouviez tout bien ! Vous êtes la maîtresse absolue.

— Et si vous alliez m'abandonner pour une autre ?

— Pouvez-vous dire cela sérieusement ? Ce nid, comme vous l'appelez, ne retentira que de nos caresses, et jamais vos larmes n'y couleront.

— Vous voyez bien que j'ai déjà pleuré ! dit-elle en se dégageant des bras qui l'entouraient.

Il était deux heures du matin quand le commissaire de police avait sonné à la porte de la rue. Raoul et Emilie entendirent parfaitement, mais ils crurent que c'était un locataire en retard et ne prêtèrent aucune attention à ce carillon. Quelques minutes plus tard des pas lourds résonnèrent dans l'escalier, on s'arrêta sur le palier, et le bruit sec du fil de fer frôlant le mur arriva à l'oreille de Raoul.

— C'est ici qu'on vient, dit-il.

— Je suis perdue ! s'écria Émilie en se dissimulant sous les couvertures.

— On tira de nouveau le cordon, cette fois la sonnette retentit. Raoul se leva.

— Où vous cacher ? il n'y a pas moyen de fuir !

— Je reste ici, reprit la jeune femme; le sort en est jeté, allons jusqu'au bout, je serais trop ridicule si l'on me trouvait dans une armoire.

A demi vêtu, Raoul alla à la porte et demanda ce qu'on lui voulait.

— Au nom de la loi, ouvrez! répondit le magistrat.

Il n'y avait pas à hésiter. La clef tourna dans la serrure, et, à la lumière de la bougie qu'il tenait à la main Raoul vit les quatre hommes qui se préparaient à entrer.

— Vous avez ici une femme, Mme Deroy? demanda le commissaire.

Faites votre devoir, monsieur.

Tout s'était passé sans bruit; le commissaire, l'officier de paix et le sergent de ville entrèrent l'un après l'autre.

Quand ce fut le tour de Gustave, Raoul demanda s'il ne pourrait l'obliger d'attendre sur le carré.

— C'est le mari, dit le magistrat, il doit nous accompagner.

Arrivé dans la chambre, il vit des jupons, une robe, tout une toilette féminine étalée sur les chaises, puis, assise sur un lit, Émilie regardant ces étranges visiteurs. Son cou magnifique s'échappant de sa chemise brodée, ses bras blancs retombant sur les couvertures, ses cheveux dénoués couvrant de leurs flots

épais l'oreiller brodé où la place de sa tête était encore marquée, formaient un bizarre contraste avec les paletots noirs, les figures sombres qui emplissaient la petite et coquette chambre.

Gustave, en songeant que ce corps gracieux avait appartenu à un autre, que ces lèvres rouges et voluptueuses avaient laissé échapper des mots d'amour, des exclamations passionnées adressées à un étranger, que ces bras l'avaient entouré, pressé amoureusement, sentit un accès de rage lui mordre le cœur et s'avança vers la couche. Le commissaire arrêta ce mouvement.

— Madame est votre femme? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur! répondit-il d'une voix sourde.

— Qu'avez-vous à dire, madame? fit-il en se tournant vers Émilie.

— C'est la vérité, cet homme est mon mari, dit-elle en haussant les épaules.

— Alors je n'ai qu'à constater? Levez-vous, madame, si votre mari l'exige, et suivez-nous.

— Où la conduisez-vous? s'écria Gustave.

— Au poste d'abord et ensuite au palais de justice.

— Alors, c'est la prison?

— Oui, en attendant le jugement. Cependant, si vous ne l'exigez point, votre femme sera libre jusqu'au jour où on l'appellera devant le tribunal.

— Jamais! qu'elle soit enfermée!

— Misérable! dit tout haut Émilie.

Gustave n'étant plus influencé par Clara finit par dire qu'il ne demandait rien que la constatation du délit. Le commissaire se contenta de prendre les noms, les adresses et sortit. Raoul l'accompagna jusqu'à la porte, et, quand il n'entendit plus les pas dans l'escalier, alla rejoindre sa maîtresse qui fondait en larmes. Il essaya de la calmer, mais le scandale qui la menaçait lui causait une peur terrible.

— C'est une affaire d'argent, lui dit-il, un homme d'affaires intelligent arrangera tout cela sans bruit.

— Puisses-tu dire vrai. Cependant, quoi qu'il arrive, aime-moi toujours.

— Douterais-tu de mon amour? Crois bien que, sans la crainte de te faire de la peine, celui qui se dit ton mari n'aurait pas mis les pieds ici.

D'un autre côté, une fois dans la rue, le magistrat quitta Gustave qui, chancelant comme s'il eût été ivre, courut rejoindre Clara.

— Eh bien! lui dit-elle dès qu'il fut à portée de sa voix.

— Ils étaient ensemble.

— Tu les as fait arrêter!

— Non.

— Imbécile! Ce n'était pas la peine de les déranger.

— Le commissaire a fait son procès-verbal.

— Alors, cela suffit. Partons.

XX

MARCHÉ

Les deux complices retournèrent rue de Douai. Clara se montra gaie, passionnée, remonta ce qu'elle appelait le moral à son amant, et le décida à demander une grosse somme pour retirer sa plainte. Le malheureux, épuisé par la vie qu'il menait, abruti par les phrases d'amour de l'ancienne fleuriste, promit tout ce qu'elle voulut. Elle ne le quitta plus un instant, craignant qu'il ne changeât d'idée. A deux heures de l'après-midi ils étaient encore en train de déjeuner lorsqu'on annonça une visite.

— Faites entrer, dit Clara à la domestique.

Un instant après, le visiteur était introduit. Correctement vêtu de noir, le nouvel arrivant, homme d'une cinquantaine d'années, prit un siége qu'on lui présenta et, sans tâtonnements, expliqua le motif de sa démarche. Il était envoyé par Raoul pour savoir à quelles conditions le procès en adultère pourrait ne pas avoir lieu. Gustave voulut répondre et faire des phrases, mais Clara lui coupa la parole :

— Vous savez, monsieur, qu'il y a de la prison? dit-elle à l'homme d'affaires.

— Peut-être, madame.

Comment cela?

— Mme Deroy peut de son côté déposer une plainte contre son mari, dont la conduite n'est pas des plus régulières.

Qui le prouvera?

— Une enquête dont un acquittement pourrait bien être le résultat, et les parties seraient renvoyées dos à dos. Dans tous les cas, la peine appliquée à Mme Deroy serait peu dure et on obtiendrait certainement sa grâce.

— Alors vous concluez?

— Qu'il vaudrait mieux s'entendre, fixer une somme d'argent et terminer ainsi cette querelle.

— C'est une infamie ! s'écria Gustave, sentant se révolter en lui ce qui restait encore de sentiments honorables.

— Pouvez-vous, monsieur, établir la différence qui existe entre une bonne et une mauvaise action ? demanda l'étranger.

— Mieux que vous ! Je vous ordonne de sortir !

— Je ne suis pas chez vous ; je suis désolé d'avoir à vous le rappeler.

L'artiste leva la main sur son interlocuteur, Clara le retint et l'obligea à se rasseoir.

— Laisse-moi terminer cette affaire, lui dit-elle.

L'effort qu'il venait de faire l'avait épuisé. Gustave retomba lourdement sur une chaise. Sa maîtresse, avec un cynisme inouï, se tourna du côté de l'homme d'affaires, qui n'avait pas bougé de sa place, et, ramenant la conversation au point où elle s'était trouvée brusquement interrompue, elle dit :

— Que proposez-vous ?

— C'est à vous de dire un chiffre.

Après un débat assez long, on s'arrangea à vingt mille francs qui devaient être apportés le soir même.

Le messager partit rendre compte de sa mission à Raoul, qui l'attendait avec impatience.

— Qu'avez-vous fait? lui dit-il, dès qu'il entra.

— Tout est terminé, mais à un prix assez élevé : vingt mille francs. Il les faut aujourd'hui.

— Revenez à six heures.

Cette courte conversation avait eu lieu dans le cabinet de travail de l'écrivain. Emilie était restée au salon.

— Je te laisse seule pendant une heure ou deux, lui dit Raoul ; ne t'impatiente pas. J'aurai le désistement, et tu seras tranquille.

Il était loin de posséder la somme nécessaire et fut obligé de courir chez des amis riches qui la lui avancèrent. Il rentra seulement à sept heures. L'homme d'affaires l'attendait depuis une heure.

— Voilà ce qu'il faut, lui dit-il en mettant

dans sa main la liasse de billets de banque. Allez vite et revenez promptement.

Clara, appuyée sur le rebord de la croisée de sa chambre, regardait dans la rue et commençait à craindre que l'homme ne revînt pas. Mais, quand elle vit un fiacre s'arrêter en face de sa maison et l'envoyé sortir de la voiture, elle poussa un soupir de joie et rentra s'asseoir près de Gustave.

Le timbre retentit, la domestique alla ouvrir et vint annoncer M. Lernay. Clara pria d'attendre un instant pour ne point avoir l'air trop pressée ; enfin, n'y tenant plus, elle dit d'introduire l'agent d'affaires qui, avant toute chose, écrivit sur une feuille de papier libre un acte qu'il fit copier tout au long à Deroy sur du papier timbré. Par cette pièce il déclarait renoncer aux poursuites contre sa femme.

— Je croyais, dit-il, qu'une simple lettre au procureur impérial pouvait suffire.

— En effet. Mais comme la dépense est minime et que le temps est le même, cela ne change rien à la chose.

Le reçu des vingt mille francs subit les

mêmes formalités et constatait pourquoi cette somme était donnée.

L'artiste se récria, il y eut une lutte terrible entre les deux complices. Clara pria et menaça, cherchant des raisons à donner à son amant pour le décider, et, n'en trouvant pas, M. Lernay crut un instant l'affaire manquée, mais il tenait son désistement ; il se leva pour partir.

— Toutes ces paroles sont inutiles, et je vous laisse, dit-il aux deux personnages.

— Rendez-moi ma lettre ! s'écria Gustave.

— Jamais !

— Vous ne sortirez pas d'ici !

— Je vais appeler.

— Reste seul alors, je t'abandonne ! dit Clara.

La passion reprit son empire, et l'artiste céda et écrivit le reçu tel que le voulait l'homme d'affaires, qui, lorsque tout fut signé, remit les vingt billets à l'artiste. En les regardant Clara avait des tremblements, ses yeux étincelaient. Lorsque l'homme d'affaires eut disparu, elle prit le petit tas de papier

joseph, le serra dans un coffret dont elle garda la clef et dit à Gustave de se préparer à sortir. Il répondit qu'il était fatigué.

— Nous prendrons l'air, cela nous fera du bien.

Il céda comme toujours, prit son chapeau, et, quand ils furent dans la rue, presque déserte en ce moment, Clara l'arrêta et, le regardant fixement, lui dit :

— A présent que tu n'as plus rien, ni argent, ni honneur, je te laisse et garde comme souvenir l'argent qu'on vient de te remettre ; adieu !

Après ces quelques mots, prononcés d'une voix railleuse, elle remonta vivement, le laissant sur le trottoir immobile, paraissant attaché à l'asphalte.

Deroy comprit qu'il avait été joué. Le premier moment de surprise passé, il se mit en colère et voulut se venger de sa maîtresse, mais aucun moyen ne se présentant à son esprit il descendit vers le centre de Paris. En franchissant le pont des Arts, des idées de suicide lui traversèrent la tête, l'eau qui

tourbillonnait au-dessous de lui l'attirait, le courage lui manqua. Il alla au café où ses amis étaient réunis. Son air sombre les frappa d'abord, mais bientôt les discussions, un instant interrompues, reprirent leur cours, et à une heure du matin on se sépara après avoir parlé longuement de la meilleure forme de gouvernement à donner à une nation, de littérature et d'art. Gustave coucha dans un hôtel du quartier, mais il ne put dormir.

XXI

UN DÉTENU A SAINTE-PÉLAGIE

Les jeunes gens s'attardaient souvent au café, lorsqu'une discussion intéressante était engagée, on avait toutes les peines du monde à les faire partir.

En vain le garçon les prévenait-il que l'heure était passée, que les sergents de ville étaient à la porte, ils riaient, et des Savières disait qu'il ferait mettre à pied les sergents de ville et destituer le préfet de police.

La caissière dormait, sa tête se balançait de haut en bas, de droite à gauche, sa bouche

grimaçait, les habitués riaient. On fermait bruyamment, les volets étaient posés, les barres de fer qui les maintenaient étaient solidement attachées, la rue si animée devenait calme, de loin en loin un passant attardé regagnait rapidement son domicile, un fiacre en maraude marchait lentement. On causait toujours.

Alors, il fallait employer les grands moyens, on éteignait successivement tous les becs de gaz sauf un, et encore le réduisait-on à son minimum d'éclairage. Le patron montait, roide, solennel, sa serviette sur le bras, sa pipe à la bouche. Arrivé près de ses clients, il retirait de ses lèvres le petit fourneau et, s'arc-boutant sur ses jambes, il disait :

— Messieurs, il est une heure du matin.

— Nous le savons.

— Tant que vous n'aurez que des nouvelles semblables à nous annoncer, ne vous dérangez pas.

— Les sergents de ville sont sur le trottoir.

— Priez ces braves gens d'entrer.

— C'est une plaisanterie.

— Non, l'autorité nous plaît, nous avons pour elle le respect le plus profond. Ce n'est pas une plaisanterie que de lui offrir de s'asseoir.

— Et elle pourra même prendre des bocks à nos frais, pourvu qu'elle nous laisse tranquilles.

— L'autorité, pour être respectée, ne doit jamais faire parler d'elle.

— Avec tout cela, je serai mis en contravention.

— Ce serait une infamie !

— Un crime de lèse-limonade !

— Nous nous lèverons comme un seul homme contre de pareils procédés.

— Vous lèverez-vous de même pour payer l'amende ?

— On refuse de payer, on s'insurge contre les prétentions odieuses du fisc. Ça pose.

— Mais je ne veux pas être posé.

— Vous avez tort. Ce serait le point de départ de l'avenir politique le plus brillant.

— Et puis il y a la prison.

— Quoi ! vous iriez en prison ! Ce serait le

comble de la chance ! La paille humide des cachots ; martyr, victime du pouvoir ! Vous ne connaissez pas votre bonheur.

— Il y a une chose que je connais, c'est que je paierai l'amende, les frais, que je ferai la prison, tout cela ne me sourit guère.

— Vous êtes insatiable. Que vous faudrait-il donc pour vous contenter ? La guillotine peut-être ? Vous n'y allez pas de main morte.

Un bruit montait de la rue :

— Voilà les sergents de ville qui frappent, murmurait le malheureux patron.

— Laissez-les frapper, si cet exercice les amuse.

— S'ils détériorent vos volets, assignez hardiment le préfet de police comme matériellement responsable des dégâts causés par ses agents.

— Ce sera moi qui serai assigné.

— Apportez des bocks.

— Le robinet est fermé.

— Ouvrez-le. Un robinet doit être ouvert ou fermé, comme une porte. J'opine pour l'ouverture.

Ces discussions, qui variaient peu, se terminaient toujours par une contravention. Ce que le limonadier craignait arriva. Un jour, outre l'amende, il fut condamné à trois jours de prison. Le soir, quand le groupe fut réuni, on complimenta la victime qui se promenait mélancoliquement à travers son établissement. Sa pipe était éteinte, signe chez lui de préoccupations graves.

On le plaisanta, on lui promit d'aller le voir, de lui porter des vivres en abondance pour que les plaisirs de la table lui fassent trouver le temps moins long. Des Savières lui jura qu'il obtiendrait la remise de sa peine; malgré cette promesse, vint une invitation du parquet qui signifia au commerçant de se constituer prisonnier pour le lendemain au plus tard.

Il n'y avait plus à rire, il fallait s'exécuter. La journée se passa à boire, et vers six heures on se mit en route pour Sainte-Pélagie, où l'on arriva après avoir fait des stations nombreuses et absorbé des liqueurs variées. La troupe s'était égarée derrière le Panthéon;

des Savières protestait, Joannis essayait de faire l'historique des vieilles rues étroites entourant la prison qu'on cherchait et qu'il paraissait impossible de trouver.

Enfin, on expliqua le cas à un sergent de ville, qui conduisit le condamné et ses amis rue du Puits-de-l'Hermite, en face de la porte de la maison de détention.

Le greffier, qui ne s'attendait plus à voir ce nouveau pensionnaire, avait quitté son bureau. Il descendit en maugréant, mais à la vue des visages enluminés du détenu et de ses amis, il s'adoucit, sourit ; après les formalités remplies, la victime, confiée aux soins d'un gardien, franchit une lourde grille et disparut dans la nuit. La masse de fer se referma bruyamment, la clef massive grinça dans la serrure : Sainte-Pélagie protégeait un martyr de plus.

— Que la limonade lui soit légère ! murmura des Savières.

Les langues étaient déliées ; la connaissance fut vite faite avec le greffier, qui sortit avec les amis de son pensionnaire, et, de café

en café, on se trouvait à minuit rue Dauphine, en face de la *Rôtisseuse*. La nuit se passa fort gaiement dans cet établissement. Le nom de l'infortuné prisonnier fut prononcé souvent, mais au milieu des rires. Personne ne le plaignait. Guernier des Savières jura que le surlendemain il irait, en compagnie de ses amis, voir le limonadier.

— Mais vous ne pourrez pas entrer tous, fit observer le greffier.

— Et pourquoi donc ? demanda des Savières.

— Parce que la préfecture de police ne vous accordera aucune permission.

— Nous nous passerons de la préfecture.

— Comment cela ?

— Vous-même, ou le directeur, viendrez nous ouvrir les portes à deux battants.

— Je voudrais bien voir cela.

— Vous le verrez après-demain. A présent, continua Guernier en consultant sa montre, il est temps de nous séparer ; à quatre heures du matin on peut reprendre la route de son domicile.

Cette proposition n'eut qu'un succès mé-

diocre, mais il fallut bien la mettre à exécution, non sans avoir vidé quelques bouteilles de Champagne à la santé du détenu.

Le greffier dut prendre une voiture pour regagner la rue du Puits-de-l'Hermite. Il songeait à Guernier et se demandait si ce gros bonhomme n'était pas un fonctionnaire d'un rang élevé.

— Je le reverrai, se dit-il, et peut-être pourra-t-il me faire obtenir une direction.

Il s'endormit dans le fiacre, rêva qu'il était nommé directeur d'une prison. Le cocher le réveilla. Il quitta le véhicule, paya l'automédon, monta se coucher et reprit son rêve interrompu. Quand il ouvrit les yeux, à dix heures du matin, il venait d'être nommé directeur général des prisons au ministère de l'intérieur.

— C'est fâcheux que ce ne soit qu'un songe, cela m'allait si bien, murmura-t-il. Enfin attendons les amis de mon prisonnier et ayons pour ce cher homme des prévenances de mère.

XXII

UN INSPECTEUR GÉNÉRAL DES PRISONS

Le détenu dormit mal. En payant, il avait obtenu la faveur d'une cellule qu'il occupait seul. Le matin, à huit heures et demie, sa porte s'ouvrit, il demanda à boire, les excès de la veille l'avaient altéré. A midi, il reçut la visite du greffier qui se mit à sa disposition.

— Excepté la liberté, demandez-moi tout ce que vous voudrez, lui dit ce fonctionnaire.

Le limonadier profita largement de l'offre gracieuse qui lui était faite et commanda un excellent déjeuner qu'on alla chercher à un

15.

restaurant près du Jardin des Plantes. Les autres prisonniers se demandaient curieusement à quelle classe de la société appartenait leur nouveau collègue pour que tout le haut personnel de la prison fut aux petits soins pour lui. Le greffier n'osa pas lui parler de des Savières, ne voulant pas paraître indiscret.

Le lendemain, vers dix heures, un garde de Paris à cheval s'arrêtait à la porte de Sainte-Pélagie et remettait une lettre à l'adresse de l'infortuné limonadier. Au sommet de la large enveloppe blanche on lisait imprimés les mots : *Ministère de l'Intérieur*. Le cachet de ce ministère était au dos. Le curieux greffier contemplait ce carré de papier et songeait. Après l'avoir retourné dans tous les sens, il le monta lui-même au destinataire qui l'ouvrit en souriant et en lut rapidement le contenu :

— Je vais avoir quelqu'un à déjeuner tout à l'heure, dit-il au fonctionnaire.

— Le monsieur du ministère ? demanda celui-ci.

— Oui, avec quelques amis.

— Faites-vous le menu de votre repas ?

— On m'écrit de ne pas m'occuper de ce détail.

— Quand arrivent vos amis ?

— A midi.

— Comme votre cellule est trop petite, je vais faire mettre des tables dans une autre, plus grande, et qui est libre en ce moment.

— Merci de votre complaisance. Si vous n'avez pas un travail trop pressé, vous déjeunerez avec nous.

Le greffier était au comble de la joie. Cette invitation, il la désirait, l'attendait avec impatience. Aussi accepta-t-il sans se faire prier. Il redescendit pour donner des ordres, et quelques détenus sans importance, cochers ou commissionnaires de place, préparèrent la salle du banquet. Le bruit de l'arrivée du haut fonctionnaire du ministère s'était répandu, le directeur, aux oreilles de qui il était parvenu, ne sortit point et voulut voir le personnage.

A onze heures et demie arrivèrent la vaisselle et les victuailles apportées par quatre garçons de restaurant, puis deux voitures où

étaient les amis du limonadier, enfin un coupé de louage très propre sur le coussin duquel se prélassait dans toute sa majesté Guernier des Savières.

Un gardien se précipita à la portière, l'ouvrit et aida Guernier à descendre. Ce dernier n'avait pas encore franchi la première porte que cinq ou six lettres étaient lancées dans son coupé. Des gardiens demandant de l'avancement sollicitaient sa protection.

Le rusé personnage comprit le manége, daigna sourire à droite et à gauche, et arrivant en face du bureau, trouva le greffier qui l'attendait. Il lui tendit la main, puis le directeur s'étant avancé, Guernier s'excusa, mais d'une façon fort digne, de ne point l'avoir d'abord salué.

— Est-ce que vous voudrez bien nous faire le plaisir de partager notre modeste repas ? lui demanda-t-il.

— Si ce n'est point être indiscret....

— En aucune façon.

— J'ai fait mettre le couvert de ces messieurs dans la grande cellule du deuxième

étage, dit le greffier, ils seront plus à leur aise.

— Vous avez eu là une idée excellente, répondit le directeur. En attendant, si ces messieurs veulent se reposer un peu.

— Non, reprit Guernier, faites-moi donc visiter la prison. Je ferai demain mon rapport.

Aussitôt, sur l'ordre de leur chef, des gardiens s'élancèrent dans tous les corps de bâtiment, les travaux des ateliers furent suspendus, les prisonniers endossèrent leurs costumes les plus propres.

Le directeur conduisit Guernier partout; les détenus, debout, immobiles et silencieux, regardaient curieusement ce gros bonhomme, auquel on faisait ainsi les honneurs de la maison.

Il était une heure lorsqu'on se mit à table. Des Savières avait à sa droite le directeur, à sa gauche le greffier. L'après-midi se passa fort gaiement, et à quatre heures, quand les amis du limonadier se retirèrent, le directeur avait une promesse d'avoir sous peu un poste

plus important, et le greffier était certain d'obtenir une direction. L'audacieux Guernier mit ses amis à contribution et laissa deux cents francs pour acheter du tabac ou du vin aux détenus les plus méritants, et arroser avec de la bière, du vin, de l'eau-de-vie les gosiers des gardiens qui l'avaient reçu. A sa sortie on faillit lui faire une ovation. Les voitures attendaient toujours, mais les cochers et les chevaux avaient vécu aux frais des voyageurs. On se fit conduire rue de Buci et après avoir absorbé quelques rafraîchissements dont le besoin ne se faisait nullement sentir, il fallut savoir pourquoi Guernier s'était donné une pareille importance et avait trompé le directeur et son personnel.

— Je n'ai trompé personne, répondit-il.

— Mais encore, dit Joannis, leur avez-vous laissé croire ce qui n'est pas ?

— Pourquoi l'ont-ils cru ? c'est leur affaire.

— Mais s'ils en parlent ?

— On se moquera d'eux.

— Et l'avancement que vous leur avez promis ?

— Ils attendront.

— C'est égal, cette façon d'agir me paraît un peu légère.

— Que voulez-vous, c'était le seul moyen de pénétrer dans cette maison inhospitalière. Ces gens m'ont pris pour un autre, c'est leur affaire.

— Vous n'avez rien fait pour les détromper.

— Ce n'était pas mon intérêt.

— Retournerons-nous rue du Puits-de-l'Hermite ?

— C'est inutile, le patron revient après-demain. Il faudra faire préparer un dîner en son honneur. Le surlendemain, à huit heures du soir, le repas était tout prêt, on attendait le martyr qui arriva en fiacre flanqué du directeur et de son premier greffier.

Guernier se montra aimable avec ses deux protégés qu'il fit escorter par un garde de Paris à cheval, lorsqu'ils retournèrent, à minuit, à Sainte-Pélagie.

— Il faut que ce monsieur ait une fière influence pour agir comme il le fait, dit le directeur à son subordonné.

— Oui. Mais avec tout cela, nous ne savons ni son nom, ni ce qu'il fait.

— Son nom, c'est vrai. Ce qu'il fait, nous nous en doutons bien.

— Enfin nous finirons bien par le savoir.

— Je ne suis pas curieux, mais cela m'intrigue.

— Montrons-nous généreux avec le cocher et le soldat.

La voiture s'arrêta rue du Puits-de-l'Hermite; le cocher et le municipal reçurent chacun dix francs pour boire un coup.

— En v'là d'vrais bourgeois, dit le cocher au militaire.

— M'est avis qu'y s'conduisent bien, répondit le cavalier.

— Et pas un mastroquet d'ouvert.

— Nos chevaux en profiteront.

— C'est une idée. Je retourne vers l'Odéon, peut-être trouverai-je encore un client.

Les deux hommes regagnèrent les environs du Luxembourg au pas de leurs bêtes et se séparèrent près de la rue Corneille où un couple attardé grimpa dans le fiacre.

XXIII

UN HOMME A LA MER

Pendant que Clara volait son imbécile amant, l'envoyé de Raoul partait pour rendre compte du résultat de sa visite et remettre un reçu qu'il s'était fait donner. Emilie se demandait comment elle avait pu vivre avec un être aussi vil que Gustave et lui reprochait presque sa honteuse complaisance, dont pourtant elle profitait. Bientôt cette histoire fut connue, car l'ancienne fleuriste, sans la raconter dans tous ses détails, en dit assez pour laisser deviner la vérité. Elle avait repris l'habitude de retourner au quartier Latin et s'y faisait con-

duire dans son coupé. Le vieux négociant qui payait ses fantaisies s'était décidé à lui offrir le luxe d'un équipage. Comme elle soldait les consommations, sa générosité attira des clients dans les établissements interlopes qu'elle fréquentait, et beaucoup burent et mangèrent sans scrupule aux frais d'une fille entretenue, tout en parlant de la corruption, de la vénalité, du manque de talent de la plupart des hommes qui devaient à un travail acharné une réputation légitimement acquise.

Joannis, Raoul, le créole, Guernier des Savières avaient signifié à Clara qu'ils ne la recevraient pas à leur table. Arthur Moreau les trouva trop bégueules et déclara que des jeunes gens, libres de leurs actions, n'avaient pas le droit de se montrer si sévères.

— C'est étonnant, disait Arthur, comme le monde est illogique dans ses jugements. Ces messieurs méprisent Clara, qui est une bonne fille, et entourent de respects la femme de Gustave, qui pourtant est la maîtresse de Raoul.

— Etonnant ! étonnant ! chantonnait Fohart,

qui cependant tenait à distance la courtisane, ne voulant pas compromettre ce qu'il appelait sa position.

Ce qui attirait Clara sur la rive gauche, ce n'était point le plaisir de voir ses anciens compagnons, mais bien l'espoir de rencontrer Raoul, dont elle s'était violemment éprise. Elle voyait son nom imprimé dans les journaux, elle l'entendait prononcer à chaque instant. Etre la maîtresse d'un homme aussi connu était le but qu'elle poursuivait.

Ce fut en vain qu'elle tenta de lui parler, il ne la regarda pas ; elle lui écrivit, ses lettres restèrent sans réponse. Oubliant toute prudence, elle malmena son protecteur, qui finit par se lasser et disparut. Le cheval, la voiture, les bijoux, les meubles furent successivement vendus. Puis vint le tour des robes et des dentelles.

Les intimes se ressentirent de la gêne de Clara. La misère était là, hideuse et nue ; on ne vivait que d'expédients, le crédit n'existait plus.

Gustave avait disparu, il était allé cacher sa

misère dans un quartier éloigné. Une lettre qu'Emilie reçut de ses parents lui apprit que le malheureux, devenu presque idiot, avait été ramené dans son village par son père, à qui on s'était adressé pour lui donner avis de sa situation.

Clara furieuse de s'être vue dédaignée par Raoul, d'avoir perdu à cause de lui sa situation, se reprochait sa sotte passion et cherchait à se venger. Il lui fallait tout à la fois satisfaire sa haine et son intérêt, car elle se trouvait à bout de ressources.

Elle adressa à l'écrivain une lettre où elle le menaçait d'écrire aux parents d'Emilie pour leur donner des détails sur la conduite de la jeune femme. Raoul envoya immédiatement M. Lernay chez Clara. Ce n'était plus l'appartement somptueux de la rue de Douai, mais une simple chambre, au quatrième étage, une maison meublée de la rue de Seine.

— Eh bien, madame, dit l'homme d'affaires en entrant, toujours du chantage ?

— Il faut bien vivre ; répondit-elle cyniquement.

— Parfaitement. Que demandez-vous ?

— Deux cents francs par mois, payés d'avance, surtout des garanties.

— Et si on refuse ?

— Alors j'écris là-bas. Ce sera du propre !

— Et immédiatement je vous fais arrêter.

— Cela m'est bien égal. Je ne sais plus comment me retourner, je manque de pain quelquefois et si ce soir je ne paie pas ma quinzaine on m'expulse. Vous voyez que je ne risque pas grand chose.

— Je puis vous affirmer que si vous mangez, si vous payez votre garni, ça ne sera point avec l'argent que je vous remettrai. J'étais venu, je vous l'avoue, dans l'intention de vous laisser volontairement un secours, mais vous l'avez pris sur un ton qui m'a déplu. Vous ne savez peut-être pas que M. Deroy est mort et que sa femme portera dans un temps donné, un nom honorable et fort connu.

— Gustave est mort ! s'écria Clara, mais alors Raoul et Emilie vont pouvoir se marier.

— Vous avez deviné. Adieu !

M. Lernay sortit, laissant l'ancienne maîtresse de Gustave plongée dans des réflexions qui n'étaient pas gaies.

— Ma menace n'a pas produit d'effet, murmura-t-elle. Quand je songe que c'est à ce Raoul maudit que je dois ma ruine. C'est parce que je l'ai aimé que je me suis compromise. Ah ! si je le tenais à ma disposition, il n'y aurait pas de supplices assez raffinés pour lui ! Mais non ! je sens que je me jetterais à ses pieds pour tâcher de fondre son cœur de glace. Il va épouser la femme de Gustave ! Plus d'argent, peu de ressources, ma position n'est pas brillante. Il faut tout oublier et tâcher de me refaire une position. Je suis jeune, jolie et le nombre des imbéciles n'a pas diminué. Tout espoir n'est pas perdu.

XXIV

COUP DE TÊTE

D'un autre côté, Arthur Moreau et ses quatre ou cinq compagnons se trouvaient à bout de ressources. Plus de crédit, plus d'argent, des vêtements râpés, des bottes éculées, des chapeaux effondrés. On fumait toute la journée avec les maigres sommes que l'on empruntait à de simples connaissances. On demandait cinq sous pour affranchir une lettre ; trois sous pour monter sur l'impériale de l'omnibus, s'il pleuvait on ne pouvait rester exposé au mauvais temps il fallait alors six

sous, afin de pouvoir se placer dans l'intérieur du véhicule. Chacun se donnait plus de peine et déployait plus d'activité pour arriver à obtenir quelques sous que s'y on s'était appliqué à un travail honorable et rémunérateur. Parmi ces déclassés il y en avait qui s'occupaient d'art et de littérature, alors ils exploitaient les artistes et les écrivains. Ils connaissaient le chiffre des appointements des rédacteurs des différents journaux de Paris qui devenaient leurs tributaires. Le sculpteur avait toujours un buste de commandé sur lequel on lui avait promis une forte avance dans quelques jours; il demanderait cinq francs et même moins et rapporterait cette petite somme aussitôt que lui-même aurait été payé. Il en était de même du peintre avec son tableau, de l'écrivain avec son roman reçu par le directeur d'un grand journal. Ces façons d'opérer n'ont qu'un succès très-éphémère. Dans le groupe dont Arthur Moreau était le chef on sentait que cette existence devait avoir fin. On risqua le grand coup.

Un complot fut organisé, mais au moment

où, avec l'illusion de ceux qui croient sérieusement ce qu'ils désirent, on supposait qu'il allait réussir, un des besoigneux vendit le secret à la police, et les réformateurs furent envoyés en Afrique, après un procès assez long où des avocats stagiaires se firent à leurs dépens une réputation d'hommes politiques.

Le calme Joannis dit au créole en apprenant la condamnation :

— Les places seront pour les défenseurs. Ils ne valent pas mieux que les accusés, mais les voilà lancés.

— Vois-tu, mon *cé*, répondit l'homme des utopies, je te le *épète*, il n'y a de *vai* au monde que la philosophie.

L'herboriste Moitteur, qui avait été un des plus violents en paroles au commencement où il fréquentait la société des jeunes gens, fut inquiété, mais il nia tout et jugea à propos de tomber malade.

Il fut mis hors de cause, et, tremblant de peur, se sauva en province pour se faire oublier.

Il faut dire qu'il avait rompu toutes rela-

tions avec Moreau et sa bande, ne se souciant pas de voir sa bourse mise à contribution par des farceurs, et ne voulant point surtout compromettre sa réputation d'honnête homme. Ayant hérité d'un oncle qui lui avait laissé un domaine superbe, le terrible Moitteur se livra avec frénésie à sa passion pour la chasse. Un jour, étant venu à Paris, il se rendit au café de la rue de Buci et raconta ses exploits cynégétiques.

Il dit que chassant dans un champ en culture, il était tombé tout son long sur le sol, son fusil avait parti accidentellement. En se relevant Moitteur aperçut à une vingtaine de pas devant lui deux perdrix blessées. Il courut, ramassa ces oiseaux et en vit deux autres de tués. C'était le résultat de son coup de fusil tiré dans les conditions singulières qu'il avait dites. Il se remit avec Raoul et Joannis et les invita à aller passer quelques temps chez lui. Émilie, devenue la femme de Raoul, fut de la partie. On fixa le jour du départ, on prit rendez-vous au café, où l'on dînerait. Chacun fut exact, le repas tirait à sa

fin, on avait parlé beaucoup de des Savières qu'on ne voyait plus. Le bruit des pas d'un cheval retentit sur le pavé de la rue :

— Tiens ! dit Moitteur en riant, est-ce que Guernier nous enverrait une dépêche ?

Il avait deviné juste. Le garçon appelé du dehors, sortit et rapporta pour Raoul une lettre. L'écrivain décacheta la missive, la lut rapidement et dit au garçon :

— Donnez quelque chose à boire au garde de Paris. Il n'y a pas de réponse.

— Que t'écrit-il ? demanda Joannis.

— Il m'annonce son prochain mariage, et c'est tout.

— Quoi ! pas de détails, s'écria Moitteur.

— Rien.

— Guernier se marie en province, dit Joannis.

— Il doit faire un beau mariage ? interrogea Raoul.

— Un demi million.

— Mais il n'a pas le sou !

— Non, puisqu'il a eu l'intention d'épouser sa blanchisseuse pour liquider sa note.

— Parle donc, la future ?

— Est jeune.

— Après ?

— Appartient à une excellente famille.

— Après ! après !

— Elle est d'une honnêteté irréprochable.

— Achève donc !

— Seulement elle est souffrante.

— Ah ! nous y voilà !

— Très spirituelle.

— C'est tout ?

— Et orpheline. C'est ce qui la décide à se marier.

— Et des Savières nous cache ce trésor !

— Oui, car il vient de donner sa démission au ministère et c'est la dernière fois qu'un cavalier nous apporte de sa part une lettre avec l'entête ministériel.

— Mais il ne quitte pas Paris?

— Si, il va habiter la province où il sera le baron des Savières tout court, Guernier n'existera plus. Il a retrouvé, prétend-il, ce titre dans de vieux parchemins de famille et il est en instance au ministère de la justice pour faire rétablir la baronnie à son profit.

— Ce Guernier a le diable au corps, dit Moitteur. Il se fera adresser la *Gazette de France* à son château?

— Peut-être, reprit Joannis, car depuis qu'il veut être baron, c'est toujours le *Constitutionnel* à la main qu'il aborde les fonctionnaires de l'Etat. Pour terminer, je vous dirai que connaissant beaucoup la famille de la future, j'ai connu toutes les démarches faites par Guernier pour atteindre la dot. Il ne se doute point que je suis dans le secret.

— Je lui souhaite beaucoup de chance en ménage, dit Moitteur, mais il est temps de nous mettre en route pour le chemin de fer. Il ne faut pas manquer le train.

— Ni vos perdrix non plus, dit en riant Joannis.

Ils demeurèrent une semaine chez Moitteur qui se montra plein de prévenances. Il était enchanté d'avoir sous son toit et à sa table deux hommes de talent, dont l'un était fort connu. Cela le posait dans la contrée.

En revenant à Paris, Raoul fit remarquer à Joannis que le nom du consul n'avait point été prononcé chez leur hôte.

— Le pauvre homme est devenu gâteux, dit Joannis, du reste Moitteur ne le voit plus depuis longtemps. A propos, le portier Leprince est gardien de l'immeuble où je demeure. Il balaie, époussète toute la journée; sa digne compagne continue d'élever des chats. Elle est remplie de prévenances pour ces félins dont la société paraît lui procurer beaucoup de satisfaction.

XXV

SURPRISE

Des Savières s'était en effet éloigné de Paris, après avoir donné sa démission. Il avait acheté un petit domaine dans les Landes, au sud d'Arcachon. Un petit castel était sorti de terre, avec toit aigu, surmonté de girouettes nombreuses et couvert d'ardoises. Deux tourelles, donnaient à la construction un air crâne, avec leurs créneaux et leurs mâchicoulis.

Guernier avait tout à fait oublié son escapade à Sainte-Pélagie et ne songeait plus au directeur et au premier greffier de cet établissement auxquels il avait promis sa protection.

Mais ces deux personnages n'avaient point oublié la promesse qui leur avait été faite et s'étaient rendus rue de Buci pour savoir le nom du haut fonctionnaire dont ils étaient heureux d'avoir fait la connaissance.

Ils rédigèrent leur demande et la firent apostiller par Guernier qui ne leur refusa pas cette gracieuseté.

Deux mois à peine s'étaient écoulés que l'un était nommé directeur d'un établissement plus important et l'autre envoyé en province, comme il le désirait, put savourer d'avance le plaisir qu'il aurait à cultiver des légumes dans un jardin à lui.

Comment avaient-ils obtenu si vite ce qu'ils demandaient ? L'influence de l'audacieux commis n'y était pour rien ; mais il avait signé sa recommandation ; baron DES SAVIÈRES. Lorsque les placets arrivèrent sous les yeux du ministre, il voulut être agréable à ce gentilhomme qu'il ne connaissait pas, et signa la double nomination.

Les deux favorisés lui écrivirent pour le remercier, il fut tout surpris d'abord, mais il

finit par se persuader qu'il avait une influence dont il ne s'était jamais douté.

— Si je n'avais pas été si modeste, dit-il à sa femme en lui lisant les lettres de ses protégés, je serais ministre ou au moins directeur général !

— Ne regrette pas les grandeurs et pêche à la ligne tu seras plus libre, répondit-elle.

— C'est égal, j'ai manqué mon avenir. J'aurais pu rendre de grands services à mon pays.

Mme des Savières qui connaissait le faible de son mari pour tout ce qui pouvait flatter sa vanité, craignait de ne pouvoir le retenir longtemps loin de Paris. Elle voyait son enthousiasme pour les plantations décroître et la pêche commençait à avoir pour lui moins d'attraits.

Avec la passion des anciens officiers en retraite qui lisent religieusement le *Moniteur de l'armée,* il dévorait le *Moniteur officiel* et suivait avec le plus grand soin les changements qui avaient lieu dans le personnel du ministère de l'intérieur. Les uns étaient nommés sous-

préfets, conseillers de préfecture, secrétaires généraux; les autres, préfets, conseillers d'Etat. Puis il y avait les décorations. Des Savières, la nuit rêvait du ruban rouge; à table, il en parlait sans cesse.

Il devenait inquiet, maussade et paraissait mécontent de lui et des autres; une crise se préparait.

XXVI

IDÉES DE GRANDEUR

L'ancien employé du ministère n'osait pas parler de retourner à Paris, quoiqu'il regrettât le séjour de la capitale. Voulant redevenir quelque chose, il se lia avec les habitants au milieu desquels il s'était volontairement condamné à vivre. Ce changement dans ses habitudes frappa ses voisins. Ils avaient d'abord pris en grippe ce nouveau venu, à cause de sa morgue, ils attribuèrent la modification complète de son caractère à l'influence qu'exerçait sur lui sa femme.

Mais quelle qu'en fut la cause le fait existait. Mme des Savières n'en revenait pas.

Il se présenta comme candidat au conseil municipal du village qu'il habitait et enleva la majorité. Là, dans ce groupe de douze petits propriétaires ou pêcheurs, il retrouva son aplomb et fit des discours.

A propos de semis de pins, de tracés de chemins d'exploitation, de creusement de fossés, il rédigeait des rapports d'une longueur démesurée et les lisait à ses collègues ahuris, qui applaudissaient sans rien comprendre.

Quand le brigadier de gendarmerie du canton ou un de ses quatre subordonnés se rendait chez le maire, Guernier, toujours à l'affût, trouvait le moyen d'offrir un verre de vin au militaire. Il se rendit à l'évêché pour décider le prélat à donner la confirmation dans la petite église du village. Ce fut un événement. L'évêque passa un jour et une nuit chez des Savières qui offrit un repas où furent invités la municipalité, maire et adjoint en tête, le curé et le sous-préfet.

Ce dernier dit à son hôte en le quittant qu'il

n'oublierait pas sa gracieuse hospitalité. Cette promesse ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd.

Des Savières était bien dans son élément au milieu de ce petit monde qu'il dominait. Le bureau de tabac devint vacant, un ancien militaire demandait à en devenir le titulaire ; Guernier et le conseil municipal apostillèrent la demande, le sous-préfet l'appuya, le soldat eut son bureau de tabac.

Le curé demanda un chemin de croix pour son église, il l'obtint, des Savières ayant écrit à quelques amis qu'il avait au ministère des cultes. L'instituteur eut également des livres pour son école. L'infatigable conseiller municipal se donnait une peine énorme pour être agréable à tous. Chacun lui octroyait le titre de baron, il souriait, faisait le gros dos, et paraissait sur le point d'éclater dans sa peau, tant la joie l'emplissait.

Voulant que sa célébrité dépassât les limites de son arrondissement, il envoya à Raoul un article sur ce qu'il avait fait. La note, très-louangeuse, passa, et des Savières répandit le

journal dans les moindres villages. Sa femme lui en parla :

— Tu es le sujet de toutes les conversations, lui dit-elle. Cet article publié à Paris t'a fait du jour au lendemain un personnage.

— Est-ce que cela t'ennuie ?

— Au contraire, j'en suis flattée. Un écrivain ayant la notoriété de M. Raoul te consacrant deux colonnes de son journal, cela prouve en ta faveur.

— Ce brave Raoul a été content d'avoir sous la plume un article à peu près fait.

— Oh ! ne t'illusionne pas, il aurait trouvé autre chose.

— Ce n'est pas si facile que cela.

— Voyons, mon ami, du calme ; pas d'exagération.

— Je n'exagère rien.

— Si. Les grands journaux parisiens ne pénètrent pas jusqu'ici. C'est donc pour toi que Raoul a travaillé, c'est pour te faire plaisir.

— Admettons, puisque je ne t'ai fait que des compliments sur son caractère.

— Pourquoi ne l'invites-tu pas à venir passer quelques jours ici. C'est une excellente relation à entretenir ?

— Tu sais qu'il est marié ?

— Oui. Invite également sa femme.

— C'est impossible !

— Pourquoi donc ?

— Je t'ai conté dans quelles conditions s'est fait son mariage !

— Je connais ces détails.

— Tu comprends qu'ayant épousé sa maîtresse il y a là un empêchement absolu.

— Mais tu m'as affirmé que sa femme est d'une honnêteté parfaite, instruite, bien élevée et belle.

— Tout cela est vrai.

— Qu'elle avait eu pour mari un prétentieux, un déclassé qui la rendait malheureuse.

— C'est la vérité.

— S'il y a eu une faute commise, ce qui ne me regarde pas, elle est réparée.

— Oui.

— Ton ami et sa femme sont reçus dans la meilleure société.

— Je ne dis pas non.

— Alors pourquoi te montrer plus exigeant que beaucoup d'autres qui te valent ?

— C'est un impression personnelle.

— Impression absolument fausse. Du reste, si Raoul apprenait ce que tu penses, il serait froissé.

— Eh bien, nous l'inviterons.

Au fond Guernier ne demandait pas mieux que de se rendre aux raisons de sa femme. Il avait oublié ses petites rancunes de garçon et il était flatté de montrer un ami ayant une situation aussi en vue dans la presse parisienne. Le préfet étant en tournée s'arrêta chez lui. Tous les journaux du département annoncèrent cette visite. On causa de Paris. Des Savières força un peu la note sur la valeur de ses relations, mais il n'osa exagérer sur la situation qu'il avait occupée au ministère de l'intérieur. Il eut été trop facile de connaître la vérité.

— Vous n'avez pas rompu avec tous vos amis de Paris ? lui demanda le haut fonctionnaire.

— Non, monsieur. Dans un mois j'attends un écrivain très-connu.

Des Savières prononça le nom de son ami.

— Vous me le présenterez.

— Avec le plus grand plaisir. Puisque vous avez apprécié son talent vous apprécierez son esprit.

Huit jours après la visite préfectorale, la place d'adjoint étant devenue vacante, Guernier fut nommé. Vice-président d'un conseil municipal du village c'était pour lui un poste déjà fort élevé dans la hiérarchie administrative.

Un matin, le maire étant absent, il dut le remplacer pour un mariage. Dès l'aurore il apprit par cœur les phrases sacramentelles et en franchissant l'espace qui séparait son château de la mairie, il tremblait sur ses jambes et ne voyait qu'à travers un brouillard Il s'imaginait que chacun le regardait Le vent léger qui lui caressait la figure le grisait, il aspirait à pleins poumons les odeurs résineuses dont l'air était imprégné.

Lorsque le garde-champêtre lui ouvrit la porte de la mairie, il put à peine parler. Sa langue était sèche, son haleine brûlante.

— Est-ce que monsieur le baron souffre? lui demanda le garde.

— Ce n'est rien, un étourdissement.

— Monsieur le baron a-t-il besoin de quelque chose.

— Un peu d'eau fraîche.

Il fut servi immédiatement et avala plusieurs gorgées.

— Ça va mieux, dit-il, merci.

Lorsqu'on lui mit l'écharpe tricolore il eut un tremblement. Le froufrou de la soie lui chatouillait agréablement les oreilles. Il finit par se remettre, répéta mentalement les phrases consacrées et bientôt la noce entra.

Des Savières qui s'était assis sur un fauteuil se leva, les deux futurs se placèrent en face de lui. Il leur posa les questions, écouta leurs réponses et lut posément les devoirs des époux, serra la main du mari et s'inclina devant la jeune mariée. Le cortège se mit en route pour l'église. Cette cérémonie civile lui avait fourni l'occasion de placer un discours très-court que l'assistance avait écouté religieusement. Il était complètement redevenu maître

de lui, l'ancien employé du ministère de l'intèrieur avait reparu, avec son aplomb imperturbable.

Après la messe, les parents des deux mariés vinrent l'inviter au repas, il accepta l'invitation, son titre et sa particule prononcés par tous les invités lui arrivaient à ses oreilles et ces voix à l'accent gascon lui paraissaient harmonieuses.

Au moins ces braves campagnards le prenaient au sérieux et n'avaient pas l'air de se moquer de lui.

Raoul et sa femme arrivèrent quelques jours après. Mme des Savières se montra remplie de prévenances pour ses visiteurs. Le préfet vint ainsi que le sous-préfet; une semaine se passa en promenades et repas. Quelques journalistes de Bordeaux invités firent des comptes-rendus pompeux de ces petites fêtes intimes.

— Comme des Savières est heureux, dit Raoul à sa femme.

— Son caractère a changé, répondit celle-ci.

— Ici, au moins, il est le premier, tout le monde le prend pour un grand homme.

— Excepté madame Guernier.

— Crois-tu ?

— Je n'en doute pas. Elle est fine, elle a de l'esprit et ne s'illusionne pas sur son mari.

— Cependant elle paraît faire ce qu'il veut.

— En attendant elle le mène comme un enfant.

— Ce n'est pas facile. Guernier est têtu.

— Il est aussi vaniteux. Je suis certaine que madame la baronne, comme on l'appelle ici, est pour quelque chose dans ce que fait son mari.

— Alors elle flatterait son ambition ?

— Il n'a pas d'ambition, il n'a que de l'amour-propre. Le jour où il sera nommé maire sera pour lui un jour de bonheur.

— Il voudra peut-être retourner à Paris ?

— Il n'y songera même pas. Si cette idée lui est venue elle a disparu depuis qu'il a été élu conseiller municipal. Sa femme du reste entretient cette ambition de clocher. Il faut autour de ton ami des gens qui l'admirent, or, à Paris, personne ne le prenait au sérieux.

— Tu es dans le vrai.

— Si nous avons été invités ici c'est à cause de madame des Savières.

— Alors c'est elle qui l'a poussé à m'écrire.

— Non. Mais comme il pose pour le puritain il n'aura pas eu l'idée de mettre mon nom à côté du tien. Je suis ici un peu malgré lui.

— Je vais l'arranger de la belle façon ! Je n'y pensais pas, mais ce que tu dis là est vrai.

— Ne te fâche pas. La chose n'en vaut certainement pas la peine. Il faut prendre ses amis comme ils sont et leur passer certains travers.

— Tu en parles bien à ton aise !

— Mon Dieu oui. Je connais le baron. Tiens le voici qui se dirige de notre côté.

Des Savières arrivait en effet, l'air souriant. Lorsqu'il fut auprès du couple il leur dit :

— Que faites-vous donc là ? vous avez l'air de deux amoureux. Ah ! le préfet vient de me parler de vous. Il faut se méfier, Raoul, il trouve madame charmante. Il partage, sur ce point, mes opinions.

— Vous êtes un flatteur, monsieur des Savières, répondit la jeune femme.

— L'administrateur du département va partir; avant de nous quitter, il désirerait vous présenter ses hommages.

— Eh bien, monsieur le baron, allons au-devant des hommages du préfet. Offrez-moi votre bras.

La séparation eut lieu après force échange de politesses. Puis Raoul et sa femme, quelques jours après, prirent le train se dirigeant sur Paris.

— Elle est très-bien, la légitime de mon ami, dit Guernier, j'aurais eu tort de ne pas l'inviter.

— D'abord lui ne serait pas venu seul, répliqua Mme des Savières. Quand on a la chance d'avoir des intimes comme M. Raoul, on ne les froisse pas.

Le maire ayant donné sa démission, Guernier eut sa succession. Il put alors, à défaut de gardes de Paris, faire courir le garde-champêtre. C'était toujours quelque chose.

Un matin il reçut une lettre de Raoul. Ce

dernier lui proposait le poste de consul, à la Tête-de-Buch, l'une des républiques espagnoles de l'Amérique centrale. Il accepta avec enthousiasme. Un mois plus tard sa boutonnière était ornée d'une rosette multicolore.

— Ah ! se dit-il lorsqu'il eut reçu l'*exequatur*, si Fohart savait cela, si les anciens camarades du café de la rue de Buci pouvaient être avertis du fait ils crèveraient de jalousie. Raoul a du bon.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Péronne—Typ. et Lith. Quentin



